

Le Samedi

VOL. X. No 28
MONTREAL, 10 DECEMBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

GALERIE ENFANTINE



UNE FUTURE BEAUTÉ MONTREALAISE.

Photographie de M. J. A. Dumont, 117, rue Van.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POURIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 10 DÉCEMBRE 1898

L'ERREUR DE SA VIE



Le tramp Lafemme. — Ah! mon cher Boissansoif, si je pouvais redevenir jeune! J'ai fait, quand j'étais enfant, la plus grande folie de ma vie.

Le tramp Boissansoif. — Laquelle?

Le tramp Lafemme. — D'avoir appris à marcher.

BOUQUET DE PENSÉES

Les femmes ne meurent pas de chagrin.

x

Les artistes ont le don naturel d'être chez eux partout.

x

Le vrai courage moral consiste à reconnaître une erreur sans l'attribuer à d'autres.

x

Le sommeil est l'invincible force de la nature, qui dompte la volonté et accorde une trêve à la douleur.

x

Il se fait un apaisement dans l'âme après une résolution prise; c'est le calme précurseur de la tempête dans la nature.

x

Il y a, dans la simple expression des sentiments vrais, une puissance communicative qui trouve le chemin des esprits les mieux armés contre les surprises du cœur.

x

L'Avenir est un fantôme qui traverse la vie, un inconnu qui circule dans un bal masqué; il s'éloigne de celui qui veut soulever son domino et ne répond jamais à celui qui l'interroge.

x

Il est des circonstances pressantes où il faut agir avec énergie et sans délai. Une carafe d'eau peut arrêter le début d'un incendie; si on n'attaque pas tout de suite, il faudra des pompes.

x

Il suffit d'un nuage pour obscurcir le ciel le plus pur, d'un souffle pour ternir le miroir d'un lac, d'un regard pour changer la destinée, d'un mot pour séparer deux êtres comme le coupant du glaive.

x

Il n'est jamais agréable de recevoir une averse sur les épaules; cependant il vaut encore mieux la recevoir en marchant qu'en restant immobile; on avance envers et contre la pluie, c'est une sorte de protestation.

x

Les jeunes gens sont plus vaniteux et plus coquets que les jeunes filles. Une valseuse déchire sa robe, perd les fleurs de ses cheveux, ses gants, son éventail, sans y prendre garde. Son cavalier se regarde dans toutes les glaces pour s'assurer que le nœud de sa cravate est correct.

UN SOLITAIRE.

IL SAVAIT BIEN POURQUOI

Freddy (qui vient d'user ses premières culottes, examine attentivement un ministre protestant en visite chez ses parents. Profitant d'un moment de silence, il dit:—) Je sais pourquoi, monsieur, que tu portes un habit si long.

Le ministre.—Et pourquoi donc, mon ami?

Freddy.—Pour cacher les pièces qui sont dans le fond de ton pantalon.

UNE BONNE RÉVOLUTION

Bouleau.—Dorénavant, jamais de ma vie je n'emprunterai un dollar!

Bouleau.—Et pourquoi cette admirable résolution?

Bouleau.—Parce que je me suis aperçu qu'il est aussi facile d'emprunter cinq dollars que d'en emprunter un.

LA RAISON

Madame (irritée).—Marie, quel est l'homme qui vient vous voir tous les soirs dans la cuisine?

Marie.—C'est... c'est mon frère, madame.

Madame.—Il ne vous ressemble pas.

Marie (embarrassée).—Nous nous ressemblions comme deux gouttes d'eau, madame, mais il a fait couper sa barbe, ce qui l'a changé complètement.

IL VOULAIT ÊTRE AVERTI

Le banquier (à son nouveau caissier).—Si jamais le désir de vous enfuir avec ma caisse vous prenait, ayez l'obligeance de m'en avertir, je partirai avec vous?

TOUTES TROP VIVES

M. Stoïque.—Et qu'est devenu votre club de dames?

Mlle Progressiste.—Nous avons été obligées de nous séparer. Il nous a été impossible de trouver parmi nous une jeune fille qui aurait voulu agir comme présidente, et ne pas prendre la parole pendant que les autres discutaient.

ELLE A FAIT SA PART QUAND MÊME

Albert.—Fracas m'a dit que sa femme a collaboré à son dernier volume de vers. J'ignorais qu'elle fut lettrée.

Eugène.—Elle ne l'est pas. Tout ce qu'elle a fait a été de persuader à son père d'encourir les frais de publication.

IL N'EN FALLAIT PAS PLUS

Jules.—L'enthousiasme d'Ernest semble être tombé. Il ne paraît pas si bien disposé à aller rejoindre l'armée qu'il l'était dans les premiers temps.

Albert.—Je crois bien! Sa femme lui a dit que s'il allait s'enrôler, elle irait offrir ses services pour soigner les blessés.

ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES



M. Païental (qui achève de raconter ses impressions un jour où il faillit se noyer).—Et, comme je m'enfonçais pour la troisième fois, la dernière vraisemblablement, tous les événements de ma vie passèrent devant moi, avec la rapidité de l'éclair.

M. Bonneville.—Très curieux, en vérité.

M. Prétant (vivement).—Dites donc, Païental, ne vous êtes-vous pas rappelé, à ce moment-là, les deux dollars que vous m'avez empruntés il y a 3 ans? (Tête de l'orateur.)

TOUS DÉLICATS



Silverstone. — Quel est le nom de cet homme ?
Goldstein. — Cet homme n'a pas le nom ! Il a vailli en avaires.

Emaux et Camées

PETITS CHRIS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES
LES ÉPOQUES

DDXV

NARCISSSES

Frêles narcisses blancs et qui semblez me suivre
De votre souffle, à l'heure où, penché sur mon livre,
Je m'attarde à rêver parmi des vers aimés,
Que je comprends, ô blancs narcisses parfumés,
Le cher conseil qu'avec votre bouche muette
Vous donnez tendrement à l'âme du poète :
Vous lui dites d'aller, cueillant dans son esprit
Chaque blanche pensée alors qu'elle fleurit
Pour en faire un bouquet aux aromes suaves
Que la femme aux doux yeux, le jeune homme aux yeux graves
Aiment à respirer longuement et souvent
Comme je vous respire, ô mes fleurs — en rêvant.

PAUL BOURGET.

SABOTIERS

Les sabotiers se sont installés au fond de la combe, près d'une lisière de forêt où un ruisseau chante clair comme une flûte. Toute la famille est là : le maître sabotier avec son fils et son gendre qui lui servent d'ouvriers, les apprentis, la vieille ménagère et les marmots qui patouillent dans les cressons du ruisseau.

Sous les aulnes s'élève la loge de planches où couche la moissonnée ; non loin, les deux mulets, qui ont amené l'attirail du campement, sont attachés à des pieux et tirent sur leur longe pour donner ça et là un coup de dent à l'herbe du fossé.

L'automne dernier, la troupe était campée sur les hauts plateaux de la forêt ; où ira-t-elle à l'automne prochain ? Qui le sait ? le maître lui-même l'ignore. Tout dépendra des hasards et des chances de l'exploitation ; car le sabotier est pareil à l'alouette des champs : il ne fait pas deux fois son nid dans le même sillon. Il parcourt successivement tous les cantons de la forêt, s'arrêtant là où une coupe va être exploitée et où il trouve à faire un bon marché.

Il a bien, là-bas, dans quelque village voisin, une maison au vieux mobilier poussiéreux, mais il ne l'habite guère que dans les mortes-saisons, et ne s'y retire définitivement que pour dormir son dernier sommeil.

Cette année, l'installation est à souhait. On se trouve à l'aise au fond de cette combe verte et paisible, à deux pas de la coupe, où se trouvent les arbres achetés sur pied et marqués du marteau de l'adjudicataire. Ce sont de beaux hêtres, dont les ramures grises se détachent nettement sur le ciel bleu d'avril. Ils ont cinquante pieds de fût, un mètre de circonférence à la fourche des branches, et chacun peut donner six douzaines de sabots.

O les sabots de hêtre ! Ils sont élégants et légers, et le pied s'y tient sec et chaud, en dépit de la neige et de la boue.

ANDRÉ THEURIET.

L'ambition est une vertu chez le sexe fort seulement. PHILOSOPHIE.

IL FALLAIT LE DIRE

La scène se passe dans une salle d'hôtel de Boston. Un grand gaillard aux longs cheveux, aux moustaches provocantes, sorte de Marseillais américain, est en train de raconter ses exploits durant la guerre hispano-américaine. Un commis-voyageur qui, jusque là, n'avait pas semblé porter grande attention aux redondances du bouillant gaillard, s'approche et lui dit avec un sourire significatif :

— Vous étiez avec l'armée de Cuba ?

— Sans doute. C'est là que j'ai accompli des prouesses qui m'ont valu les félicitations de tout le monde.

— Pourtant, reprend le commis-voyageur, votre nom n'est mentionné dans aucun rapport !

— Vous vous trompez, monsieur ; ceux qui s'y connaissent ont admis que j'avais accompli des choses extraordinaires. Par exemple, lorsque j'ai pris d'un seul coup un officier et sept soldats espagnols.

— Et vous étiez seul ?

— Certainement. Je vous assure que je n'ai eu l'aide de personne. Et le lendemain, j'ai fait mieux encore : j'ai pris tout un régiment de cavalerie.

— Combien y avait-il d'hommes dans ce régiment, interrogea le sceptique commis-voyageur ?

— Oh ! je n'ai pas pris le temps de les compter. J'ai pris aussi, dans la même journée, vingt chars de provisions appartenant aux espagnols. Le lendemain, j'ai pris un château et un fort.

— Ah ! par exemple, s'écrie le commis-voyageur indigné, c'est trop fort. Nous vous avons laissé parler à votre aise ; eh bien, permettez-moi de vous dire maintenant que vous êtes le plus effronté menteur que la terre ait jamais porté.

Le premier mouvement du fier à bras, fut de se fâcher. Mais l'expression de colère qui avait envahi sa figure s'éteignit bientôt, et il dit en s'inclinant :

— Je vous demande pardon, monsieur, je ne suis pas un menteur, je suis photographe pour vous servir.

UN HOMME PRUDENT

Boireau (qui vient de se mettre à la rivière pour prendre un bain). — Au secours ! Au secours !

Boileau. — Qu'as-tu à crier ? Il n'y a pas de danger. Tu n'as de l'eau que jusqu'à la ceinture.

Boireau. — Je le sais ; mais me crois-tu assez imbécile pour attendre qu'il y ait du danger, avant d'appeler au secours ! Si tout le monde était aussi prudent que moi, il n'y aurait pas autant d'accidents.

IL AVAIT CONSCIENCE DE SA DIGNITÉ

Mme Fortemine. — Pourquoi ne travaillez-vous pas ?

Le Tramp Fatigué. — Madame, il y a vingt ans, j'ai fait le vœu solennel de ne jamais travailler, tant que les femmes ne recevraient pas les mêmes salaires que les hommes.

IL TENAIT À SA VIE



Mme Matrimonia (à son fils). — Oh, mon cher Gaston, si je pouvais voir ma fille Angéline mariée avec un homme tel que vous, je mourrais contente.

M. Grosseau (frôlant sa mère). — Ma chère madame, je suis persuadé que vous vivrez encore de longues années.

A CHACUN SON MÉTIER

Les journaux. — A la dernière heure nous apprenons qu'une inondation soudaine vient de causer d'immenses dégâts à Montréal, rue... A demain les détails.

Ces détails émouvants, le SAMEDI est en demeure de les donner, dès aujourd'hui, à ses lecteurs : voici l'histoire dans toute sa simplicité :



I

Un monsieur, dont nous taisons le nom jusqu'à nouvel ordre, faisait appeler, ce matin, un plombier et lui demandait son concours afin de réparer un tuyau d'eau qui fuyait.

— Ça sera huit dollars, monsieur ; et pas un sou de moins.



II

Huit dollars ! Vous n'avez pas honte ! Allons, hors d'ici, malheureux, et plus vite que ça ! Je vais l'arranger moi-même. Et il pria poliment l'infortuné plombier de prendre la porte.

CAUSERIE PARISIENNE

Mercurio dit à la Nuit dans l'*Amphitryon* de Molière :

Les bêtes ne font pas si bêtes qu'on le pense.

Je crois qu'on s'instruit beaucoup en étudiant les mœurs des animaux. Ainsi, voyez les fourmis. Elles sont vraiment surprenantes... J'en ai observé une notamment, en Indo-Chine. Il y avait des jours où de grosses fourmis rouges faisaient des exécutions capitales d'un certain nombre de leurs semblables.

Pourquoi ?... Elles ne m'ont pas, malheureusement, livré leur secret.

C'étaient sans doute des fourmis qui avaient contrevenu aux lois de l'État... ou bien des fourmis voleuses à l'instar des pies.

No riez pas ! Bachner, dans sa *Vie psychique des bêtes*, parle des abeilles voleuses qui, pour s'épargner le travail, attaquent à main armée et pillent une ruche. Il paraît qu'on arrive à rendre les abeilles cambrioleuses en les gorgant d'eau-de-vie.

N'avais-je pas raison de vous parler des funestes effets de l'alcoolisme qui conduit les insectes eux-mêmes au crime ?

Si j'avais à écrire une thèse de zoologie, je prendrais pour sujet : "Des rapports des animaux avec la mode", et, dans cet ordre d'idées je jetterais un rapide coup d'œil sur le *Bœuf à la mode* qui a son mérite lorsqu'il est bien préparé.

Il est vrai que les dames ont des rapports, comment dirais-je, plutôt tendres avec les animaux auxquels elle n'hésite pas à emprunter, sans les consulter bien entendu, leur peau pour leurs manchons et manteaux, leurs plumes et même leur individu tout entier pour en orner leurs chapeaux.

Mais, tout bien pesé, les bêtes auraient bien tort de se plaindre. Au train dont cela va, elles ne tarderont pas à être, de beaucoup, plus heureuses que nous.

Grâce aux automobiles, les chevaux ne s'esquinteront plus à trainer des véhicules.

Par contre, pauvres hommes que nous sommes, nous serons bien plus écorchés qu'avant.

Et, pour contribuer au bonheur croissant des animaux, au détriment des gens, voici qu'une brave dame vient de mourir à Paris, laissant sa modeste fortune — trois millions ! — à la Société protectrice déjà nommée.

Grâce à cette somme rondelette, on améliorera le sort des chiens conduits à la fourrière ; on en fera même de la bouillie pour les chats.

Dans la rue calme et paisible que j'habite, on a dû abattre deux chiens et trois ou quatre chats qui avaient été mordus par un chien enragé qu'un agent tua, au péril de ses jours... cela causa dans le quartier une terreur bien légitime. Les mères dont les petits enfants jouaient au dehors étaient dans des trances que tout le monde comprendra...

Mais à quoi bon s'appesantir là-dessus ? on peut être doux envers les bêtes, et trouver tout de même que trois millions seraient mieux employés si on les consacrait à soulager quelques existences simplement humaines...

D'autant plus qu'il y a chez ces amis... exagérés des bêtes, une étrange contradiction.

La dame aux trois millions mangeait des côtelettes, des gigots, du poulet... Pendant plus de soixante années qu'elle a vécu, que de meurtres cela représente !

Et, que de supplices aussi, infligés aux bêtes !...

Les huitres mangées en vie... les homards qu'on fait bouillir vivants... et les canards auxquels on fait contracter une hypertrophie du foie pour en confectionner ces délicieux pâtés truffés que vous connaissez bien !...

Ceux-là, on ne s'attendrit pas sur eux, on ne leur fait point de legs, et on continue à les faire souffrir, pour finir par les manger.

Je ne sais pas, mais si j'étais la Société protectrice des animaux, je crois que je donnerais un petit peu de cet argent-là aux malheureux...

Ne doit-on pas toujours se rappeler le "homo sum" du poète latin ?

"Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger"...

JULIEN MAUVRAU.

LA FORCE DE L'HABITUDE

Le client (interrogeant). — Cette montre....

Le bijoutier (saisissant la montre et l'ouvrant rapidement). — Oui, je vois, cette montre a besoin d'être nettoyée, et...

Le client (interrompant à son tour). — Comment ! vous badinez ! C'est la montre neuve que ma femme a achetée ici hier. Elle voudrait la changer pour une plus grande.

Tête du bijoutier.

L'UN OU L'AUTRE

Le valet. — Il y a dans l'antichambre un monsieur qui désire vous voir.

M. Sador. — Quel est ce monsieur ?

Le valet. — Je n'ai pu le savoir, monsieur. Mais si j'en juge par ses habits, ce doit être un mendiant ou un millionnaire.



III

... Payer huit dollars pour une toute petite crevasse comme celle-là, murmurerait le monsieur après avoir atteint un marteau, ... huit dollars ! ... Il fait coups de pieds dans le ventre, plutôt...



IV

... Quand un tout petit coup de marteau, là, sur le joint, peut tout arranger. Ah bien, non ! j'y penserai longtemps à ce plombier-là. Attends un peu, je vais bien vite les avoir gagnés, moi, les huit dollars...

MARIAGE AU REVOLVER

L'un de nos photographes à la mode recevait, ces jours derniers, la visite d'une jeune fille désireuse de faire tirer son portrait. Après avoir fait prendre à la belle une pose artistique, le photographe retourna à son instrument pour l'ajuster ; puis, au moment de découvrir la lentille, il jeta un dernier coup d'œil sur la jeune fille. Quelle ne fut pas sa surprise et son effroi en voyant qu'elle tenait un revolver appuyé sur sa tempe.

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écria le malheureux photographe. N'allez pas vous tuer dans mon atelier. Je vous en supplie. Vous me ruinez du coup et, de plus, ce serait une véritable pitié que de détruire un aussi beau visage.

— Ne vous tourmentez donc pas, répondit en riant la jeune beauté. Vous savez bien que je n'ai pas du tout envie de mourir. Seulement mon fiancé m'a abandonnée et j'ai l'intention de lui envoyer ma photographie dans cette position, avec la remarque suivante : " Si tu ne reviens pas à moi, je presse la détente."

L'idée était bonne, puisque quelques semaines plus tard, le même photographe voyait entrer dans son atelier la même jeune personne. Cette fois elle n'avait pas de revolver, mais elle était accompagnée d'un beau gros garçon qu'elle appelait " mon petit mari ". Le stratagème avait réussi.

FURER.

PAS LA MÊME CHOSE

Le client. — Carçon, cette serviette est sale !

Le garçon. — Je vous demande bien pardon, monsieur. Elle a été pliée à l'envers.

REGRETTABLE

Bonneville. — Nous avons perdu notre cuisinière.

Cambouline. — Hélas, comme je souhaiterais que la mort vous l'eût enlevée. Elle fait la cuisine chez moi, maintenant.

LE PARADIS DES BRAVES

A la mémoire du Marquis de Morès.

C'était grande assemblée au Paradis des Braves :
Les paladins errants, les vieux aigles Burgraves,
Les Reîtres qui mettaient leur vaillance à l'encan,
Les Magnats tout fumants des luttes du Balkan,
Les noirs Condottieri, de par les hallebardes,
Portant blason de ducs et couronnes lombardes,
Les Evêques guerriers que le pape approuva,
Les grands maîtres de Malte et de Calatrava
Et ceux des guerillas avec ceux des croisades,
Tous, les bouteurs d'estocs, donneurs d'arquebusades,
Le partisan, le conquérant, le justicier,
Levant le vidrecome épique des légendes
Chantaient le temps qui n'était plus. Les chefs de bandes
Exaltaient leurs hauts faits d'héroïques pillards :
Leurs bras ne connaissent que morts ou que fuyards :
Plus dur semblaient l'assaut, plus ils voulaient la ville
Et c'était jeu pour eux de vaincre un contre mille.
Pensifs, le flibustier et le conquistador
Revoyaient leur passé dans un sillage d'or :
Les passages ouverts, les royautés conquises
Des océans aux lacs, des sables aux banquises.
Et les nôtres, enfin, tous les blancs chevaliers
Regrettaient les champs clos, les combats singuliers,
Quand, redresseurs de torts et vengeurs de souffrance,
Ils traquaient les félons au doux pays de France !
Brusquement, tout se tait ; dans un frisson de fer
Un titan qui semblait plutôt fait pour l'enfer
S'était levé, broyant entre ses doigts son verre,
Et sa voix dans les cieux fit rouler le tonnerre.
"Or ça, dit-il, mes preux, j'admire nos travaux,
"Mais j'aimerais assez quelques récits nouveaux !
"Voilà bientôt cent ans, qu'un héros de l'épée
"N'est venu rajeunir notre antique épopée !
"Pardieu ! C'est qu'ils n'ont plus d'exploits à célébrer !
"On dit qu'on sait charger, on dit qu'on sait sabrer !
"Mais montrez-moi celui qui, d'un seul coup de taille,
"Avec l'homme fendrait le cheval de bataille !
"Si l'on court à la mort, ce n'est plus qu'en troupeau

"Et si l'on se bat bien, c'est pour sauver sa peau !
"Oni, c'est fini du temps de l'effort solitaire,
"On, cherchant les bons coups, jetant l'obstacle à terre,
"L'aventurier perdu, sans trêve et sans effort,
"Toujours, toujours plus loin poussait son palefroi !
"Et, quand il avait mis la main sur un royaume,
"Il l'offrirait au plus digne en remettant son heaume ;
"Puis, à d'autres dangers, il courait en vainqueur
"La lance droite au poing et l'idéal au cœur !
"Notre race a vécu, complète en est l'histoire !
"Et dans ce paradis, temple de notre gloire,
"Nous avons entendu les derniers olifants
"Sonner la bienvenue à nos derniers enfants !
"C'est moi qui vous le dis et que cela courrouce,
"Moi, le sombre Empereur, Frédéric Barbarousse."
Devant les fronts courbés, il discourait encor
Quand, par trois fois au loin, on entendit le cor.
Et l'on vit au milieu des rumeurs étouffées,
Parmi les étendards et parmi les trophées,
Dans ce rayonnement d'un éternel azur,
Un homme tout sanglant s'avancer d'un pas sûr.
Comme il mettait le pied sur l'immortelle estrade,
Charlemagne cria : "Halla-là ! Camarade !
"Où, certes, ton aspect est noblement lugard,
"La mort n'a pas éteint l'éclat de ton regard ;
"Tes habits en lambeaux, rougis d'éclaboussures,
"Ton corps insouciant de ses mille blessures,
"Dans le combat final attestent ta vertu ;
"Mais il ne suffit pas d'avoir bien combattu !
"Pour oser couler les héros du vieil âge,
"Roland, le Cid, Bayard, et Pizarre et Pélage,
"Montalm et Duguesclin, Charles douze et Cortez,
"Toi, l'orgueilleux intrus, qui donc es-tu ?"

Et tous s'étaient levés au Paradis des Braves !
Un hommage muet inclinait les fronts graves.
Les armures vibraient avec les écussons,

Et dans les étendards couraient de longs frissons.
Ils s'étaient tous levés devant leur nouvel hôte,
Et Roland fit un pas, tenant sa coupe haute.
"Frères, on se trompait ! Frères, que disait-on ?
"Non, nous n'avons pas vu le dernier jeton
"De notre race martiale !
"Toujours s'éveille un preux, quand un autre s'endort,
"Non, nous ne devons pas fermer le livre d'or
"Sur l'épopée impériale !
"Lasalle eut son bancal ; Jean Bart son pistolet,
"D'Artagnan sa rapière, et Bussy son stylet,
"Et sa lance le Teméraire ;
"Godofroy de Bouillon son estoc féodal ;
"Charlemagne eut Joyeuse et moi l'enseigne Durandal ;
"Morès, ton fusil est leur frère !
"Salut à toi ! Par moi, je sais ce que tu vauds :
"Dans ton Et-Catia, je vois mon Koncevoaux ;
"La distance entre nous s'efface ;
"Tu connus ce plaisir des suprêmes combats
"De jeter, sans espoir, le plus d'ennemis bas
"Et d'embrasser la mort en face !
"Salut à toi ! Je pleure en l'ouvrant mes deux bras,
"Car la terre où, fameux, à jamais tu vivras
"Est la terre de ma patrie,
"France du Palatin, généreux et feal,
"Où fleurissent toujours ces thurs de l'Idéal :
"L'Honneur et la Chevalerie !
"Salut à toi, Morès ! Salut à ta valeur !
"Salut à ton effort, toi le dernier baléur,
"Venu de la terre et terre grève ;
"Nous acclamons en toi l'obstiné champion
"Qui sème autour de lui Paix et Faction
"Et qui sait mourir pour son Rêve !"

PAUL MARTAL.

A CHACUN SON MÉTIER — (Suite et fin)



V
... Ah... mille millions de...



VI
... A l'aide, au secours... police... police...

PHILANTROPES

C'est le dernier petit verre qui fait toujours du mal, n'est-ce pas ? Et alors, le malheureux qui l'a absorbé titube pour, finalement, s'effondrer dans le ruisseau. Qui ramènera l'ivrogne à son foyer ?

Les Américains ont trouvé le joint, eux, et c'est l'industrie privée qui se chargera, à ses risques et périls, des transports des colis humains postaux à domicile, *engins*.

Ces industriels sont d'anciens policemen retraités, *respectables*, qui surveillent la sortie des bars où le buveur se trouve (*allo, allo!*), en quelques minutes, dans l'impossibilité de se servir de ses jambes pour marcher.

Un peu de briso à la sortie et le patient se trouve contraint de s'asseoir par terre.

Aussitôt un des guetteurs s'avance, interroge avec sollicitude, offre l'appui de son bras à cause des tentatives criminelles des voleurs dits au poivrier, siffle un cab, y hisse son chargement, paye le cocher, puis monte, déshabille, couche son client, et se retire sur la pointe des pieds.

Le lendemain matin, à l'heure où les cheveux de l'intoxiqué lui font un peu moins mal, l'agent revient, s'informe des nouvelles de la nuit, puis présente sa petite note, tant pour la voiture et tant pour les honoraires.

En voilà de la bonne philanthropie, basée sur l'intérêt particulier, c'est-à-dire sur l'intérêt commun bien compris.

ALFRED BARBOU.

Le proverbe italien : "Morte la bête, mort le venin", ne s'applique pas aux hommes d'État ; le mal qu'ils font survit même à leur souvenir.

G.-M. VALTOUR.

DES HISTOIRES

Maman. — Emma, Emma ! Ne fais donc pas tant de bruit. Quand j'étais si petite comme toi, j'étais toujours sage.

Emma (d'un air entendu). — Je sais maintenant pourquoi mes livres s'appellent des livres d'histoire.

La maman. — Quel rapport ont tes livres avec ce que je te dis ?

Emma. — Dans mes livres, toutes les bonnes petites filles meurent et vont au ciel. Et tu n'es pas morte, toi, n'est-ce pas ?

BONNE RÉPONSE

Un politicien distingué causait l'autre jour, avec une dame, lorsque son attention fut attirée par un magnifique épagneul qui reposait son long museau sur les genoux de sa maîtresse.

— Comment se fait-il qu'une femme de votre intelligence aime un chien ?

— Parce qu'il ne parle jamais politique, répondit elle.

CRAGE LOCAL

Monsieur (irrité). — Madame, je veux savoir, une fois pour toutes, qui est le maître ici.

Madame. — Vous seriez plus heureux de ne pas le savoir, monsieur.

CE QU'IL VOULAIT

Filoquet. — Ce pauvre Dormitan a perdu ses moyens d'existence.

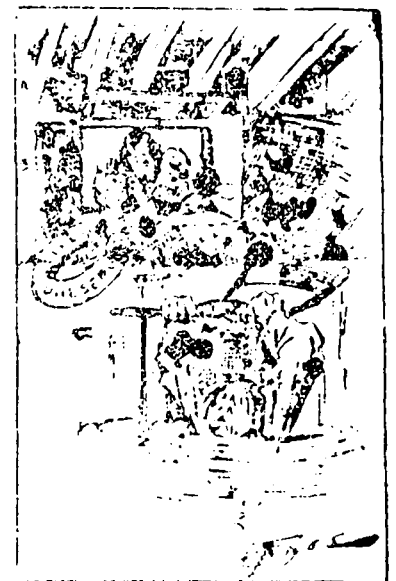
Biloquet. — Vraiment ! Mais il pourra peut-être trouver un autre emploi.

Filoquet. — Il n'en veut pas chercher. C'est une autre épouse qu'il veut.



VII

A ce moment le tuyau, sous le poids du malheureux, se cassa en plusieurs morceaux et une terrible avalanche d'eau se précipita dans l'immeuble.



VIII

L'imprudent a dû s'estimer heureux d'avoir été retiré vivant du gouffre. Il ne fera plus jamais le plombier.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

La Sainte-Cécile chez les Etudiants en Droit



A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

Photo, de J. A. Dumas, 112 rue Vitré, coin St-Laurent.

Le vingt-trois novembre était un jour de fête pour les étudiants en droit de l'Université Laval, de Montréal, qui célébraient la Sainte-Cécile avec tout le brio dont ils sont capables, ce qui signifie joie exhubérante, chansons, etc.

On s'en est donc donné comme on peut le penser.

Après avoir assisté à une messe solennelle qui fut chantée par M. le chanoine Racicot, Vice-Recteur de l'Université, à l'église Notre-Dame de Lourdes, on se rendit en foule à Lachine où une fête aux huitros des mieux réussies eut lieu aussitôt à l'hôtel Strathcona.

Dans le courant de l'après-midi, les Démonstrateurs de l'avenir partirent en promenade à travers la ville. Ils étaient invités, par M. le maire Descarries, à une réception officielle à l'Hôtel de Ville et ils y furent cordialement et princièrement reçus, M. le maire adressant la parole dans les termes les plus heureux.

M. J. A. Dumas, le photographe bien connu de la rue Vitré, accompagnait nos jeunes amis dont il avait pris, avant le départ, un beau groupe sur les marches mêmes de l'École Laval. Revenus à l'hôtel, tout le reste de l'après-midi fut consacré au plaisir et un nouveau groupe photographié par M. Dumas.

Ajoutons que le comité de la fête était composé de MM. E. Patenaude, N. PrunEAU et J. Bombay.

L'OEUVRE

COMÉDIE ROSSE EN 1 ACTE

Personnages : DENYS HÉLOU, littérateur, 25 ans.
PASCAL, un confrère et ami, 28 ans.

La scène se passe à Paris, dans le coquet appartement de Denys HéloU. Il est à sa table et écrit. Sa lampe est allumée. Son feu pétille. Entre Pascal.

PASCAL.—Toujours ! Ah ça, tu travailles toujours ?

DENYS.—Toujours.

PASCAL.—C'est trop. Tu te fatigueras.

DENYS.—Non.

PASCAL.—À quoi travailles-tu ?

DENYS.—À une grande affaire.

PASCAL.—C'est cette chose mystérieuse que tu n'as jamais voulu me dire ?

DENYS.—Oui.

PASCAL.—Ça avance ?

DENYS.—Non.

PASCAL.—Tu en as encore pour longtemps ?

DENYS.—Montaigne dit : "Ça sais-je ?" Peut-être six mois... peut-être vingt ans.

PASCAL.—Oh !

DENYS.—C'est ainsi.

PASCAL.—Tant pis. Tu devrais te hâter. On attend quelque chose de toi. N'importe quoi... Mais on attend. Faut pas faire attendre.

DENYS.—Ils attendront.

PASCAL.—Je sais bien qu'avec ton talent ils n'y perdront rien. C'est tout de même un jeu dangereux.

DENYS.—Je le joue.

PASCAL.—Oui. Enfin, c'est ton affaire. De quand déjà est ta première œuvre ?

DENYS.—De 92.

PASCAL.—Six ans !

DENYS.—ALINEAS.

PASCAL.—Je me rappelle ! Étonnants ! Tout à fait de premier ordre ! Ça tenait dans le creux de la main. C'étaient deux petites pages qui n'avaient pas chacune vingt lignes...

DENYS.—La quantité n'y fait rien !

PASCAL.—Parbleu ! Mais l'émotion dans le public a été profonde. Ça allait très loin, tu sais, tes alinéas !

DENYS.—Je te crois ! Ça a lancé la *Revue groseille*. Du jour au lendemain, tout ce qu'il y avait de mille s'est désabonné. Il n'est plus resté que les gens d'art.

PASCAL.—Oui, maintenant, on est entre soi.

DENYS.—Eh bien, c'est à moi qu'on doit ce nettoyage.

PASCAL.—Raison de plus pour marcher, à présent que tu te sens en contact avec ton vrai public ?

DENYS.—Ah ! Ça t'est facile à dire. Toi, tu pouds, tu pouds...

PASCAL.—Trop ?

DENYS.—Non. Mais beaucoup. Je viens de lire tes *Petits fleurons de la princesse Renoncule*.

PASCAL.—Eh bien ?

DENYS.—Ça se tient. C'est superbe, avec des défaillances. Au fond, ça n'est pas mûri. Moi, vois-tu, je suis pour mûrir.

PASCAL.—Tu mûris trop. Méfie-toi. Ça fera comme les fruits. Ça finira par pourrir.

DENYS.—Non.

PASCAL.—Dis-moi ce que tu nous prépares ? Voyons ? Sois gentil. C'est ça ? Ce volumineux cahier que je vois sur la table ?

DENYS.—Oui.

PASCAL, se penchant.—Je peux regarder ?

DENYS.—Si tu veux.

PASCAL.—À la bonne heure. Tu as confiance en moi. (Il prend le cahier.) Tu as bigrement raison ! (Il l'ouvre avec satisfaction.) Oh ! tu te fiches de moi ? Ça n'est que du papier blanc. (Il le rejette.)

DENYS.—C'est pourtant le bouquin. C'est lui. Après que je l'aurai écrit, c'est là qu'il sera. Quand ? Cela n'a qu'une moindre importance !

PASCAL.—Tu es sérieux ?

DENYS.—Comme la mort. J'ai compté mes feuilles. Mon livre n'en fera pas une de plus, pas une de moins. Je ne suis pas en retard : j'ai toutes mes feuilles.

LA SAINTE CÉCILE CHEZ LES ÉTUDIANTS EN DROIT — (Suite)



A L'HOTEL STRATHCONA, LACHINE.

Photo de J. A. Dumas. 11^e rue Villeroy, coin St Laurent

PASCAL.—C'est toujours ça ! Combien en as-tu ?
 DENYS.—Cent quatre-vingt-dix-neuf. {Ce qui fera près de six cents pages d'imprimerie.
 PASCAL.—Mais tu seras mort avant la fin du titre ?
 DENYS.—Qu'importe si la première moitié du titre est belle !
 PASCAL.—Il est vrai que tu as de quoi vivre ?
 DENYS.—Quelques sesterces qui me furent laissés par mon père.
 PASCAL.—Il a eu du nez. Sans lui, tu étais forcé de pondre, mon vieux, comme les vulgaires camarades !
 DENYS.—Jamais. C'est contraire à ma nature d'artiste. La production est toujours un peu une déchéance. Toute pensée traduite est abîmée. Ne formulons point. La vraie supériorité se renferme en elle-même avec jalousie, sans rien sécréter, ou le moins possible. Là où il n'y a rien, la critique perd ses droits. On est bien fort, va, dès qu'on ne peut pas être jugé !
 PASCAL.—Evidemment. C'est un point de vue. L'éloquence des silencieux.
 DENYS.—Mais oui. Parler ! Pourquoi ? Tant qu'on se tait on est approuvé.
 PASCAL.—En tout cas, pas contredit.
 DENYS.—Nourrissons le public d'impatience et d'espoir. Il n'en demande pas davantage.
 PASCAL.—Pourtant...
 DENYS.—Non.
 PASCAL.—Permetts. J'entends parler de toi, sapristi ! Je t'assure qu'on regrette que tu ne nous aies rien donné depuis cinq ans.
 DENYS.—Justement ! On regrette, dis-tu... C'est délicieux. C'est le velours, le regret.
 PASCAL.—On finira par t'accuser d'impuissance !
 DENYS, stupéfait.—Moi ! d'impuissance ? Moi !
 PASCAL.—Mais oui, toi !
 DENYS, l'âme.—Allons donc !
 PASCAL.—On a même déjà commencé, si tu veux que je te dise la vérité.
 DENYS, qu'envahit la colère.—Moi ?
 PASCAL.—Ma parole. Couramment on déclare...
 DENYS.—Tu as entendu, de tes propres oreilles, des gens qui ont osé... Ah ! bien, elle est shakespearienne, celle-là ! Moi, Denys Hérou ! Imp... Attends un peu. Non... mais j'en suis exaspéré... tu sais !...
 PASCAL, bonne rose.—Que veux-tu ! C'est embêtant, j'en conviens !
 DENYS.—Alors ? dans Paris ? en France ? on dit ça ?... que je ne peux plus... que je n'ai rien... vidé ?
 PASCAL.—Non... On ne dit pas vidé... Les ALINÉAS... sont trop peu de chose pour qu'on emploie...
 DENYS, qui éclate.—Comment ! sale bête, trop peu de chose ! Les as-tu bien lus ?

PASCAL.—Mais oui. Et même rolus !
 DENYS.—Tu n'y a rien compris !
 PASCAL.—Je te demande pardon. Et puis, ne me cherche pas querelle, allons ! Ce que j'en fais, moi, après tout, c'est dans ton intérêt. Je te dis le sentiment général. Maintenant, agis à ta guise.
 DENYS, hurlant.—Les brutes ! Les charcutiers ! Les ânes de Balaam !...
 Pascal s'esquive prudemment.

HENRI LAVEDAN.

PLUS EMBARRASSÉE QUE JAMAIS

La cartomancienne.—Vous épouserez un homme brun et grand.
 Alice (désespérée).—Cela ne m'avance guère. Mes six amoureux sont bruns et grands.

ELLE N'AVAIT PAS COMPRIS

Le docteur Nouveauxjeu.—A présent, mesdames, nous procédons par la méthode antiseptique.
 Madame Baudet.—Vous avez bien raison, cher docteur, le scepticisme est la plaie de notre époque !

IL S'Y ATTENDAIT

Le patron.—Père Jacques, voici pour vous une lettre, qui vient du Bureau des lettres mortes.
 Père Jacques (éclatant en sanglots).—Elle doit venir de ma pauvre fille. Il y a plusieurs semaines qu'elle est malade, et je m'attendais à cela d'un jour à l'autre.

ELLE N'AVAIT PAS SAISI LE SENS

Elle.—Avant notre mariage, tu me disais que tu étais un rêveur.
 Lui.—Oui. Et puis ?
 Elle.—Et maintenant je suis obligée de rester debout avec toi toutes les nuits parce que tu souffres d'insomnie.

LES DEUX CHOIX

Un seigneur à cordon bleu voyant briller un gros diamant à la main d'une dame, dit assez haut pour être entendu : "J'aimerais mieux la bague que la main. — Et moi, répondit la dame sur le même ton, en regardant son riche cordon, j'aime mieux le licou que la bête."

TOUT COMME LUI

Le visiteur (regardant le nouveau bébé).—Croyez-vous qu'il ressemble à son père ?
 La mère.—Je n'en serais pas autrement surprise. Déjà, il me tient éveillée toutes les nuits.

CRUELLE PERPLEXITÉ



L'admirateur novice.—Et, si elle se tournait vers moi, et consentait à m'avouer qu'elle m'aime autant que sa oatin ! Que lui répondrais-je ?

RONDEL

IV

A UN VIEIL AMI

Mon cher maître et mon vieil ami,	Mes vers ne sont bons qu'à demi,
A vous ces strophes cadencées	Mes rimes sont mal nuancées.
Aux belles modes démodées	Mon cher maître et mon vieil ami,
De Ronsard et Balleau Rémy.	A vous ces strophes cadencées.

L'élève a pris âge et souci ;
Mais souvent courent ses pensées
Aux heures près de vous passées.
Vous les rappelez-vous aussi,
Mon cher maître et mon vieil ami ?

GEORGES LEYGUES.

PAS CONTENT DU TOUT

Un homme qui n'est pas content, — mais pas content du tout, — c'est l'excellent comique Galipaux. Il en veut à mort aux Compagnies de chemins de fer. Ecoutez ses doléances :

“ Il y a quelques semaines, je devais prendre un train à 2 h. 50 du matin. Pour tuer le temps, j'avais soupé après le spectacle, et comme, ayant fini, il n'était qu'une heure, je m'acheminai vers la gare. Là, personne. Je me dirigo vers la salle d'attente pour y somnoler jusqu'au départ du train. La porte était fermée à clé. Je cogne dru et ronchonne naturellement. Un sous-chef de gare vient :

— Que voulez-vous ?
— Entrer dans la salle d'attente.
— Elle est fermée.
— Je le vois bien. Ouvrez-la.
— Non, monsieur... on n'y pénètre que muni de son billet. Avez-vous votre billet ?
— Je vais aller le chercher.
— Le guichet n'ouvre que dix minutes avant l'arrivée du train.
!!!

“ C'est une merveille, alors, l'utilité de la salle d'attente... si on n'y accède qu'au moment où le train qu'on veut prendre va partir !

“ Autre guitare :
“ Depuis quelques mois, les Compagnies qui délivrent des bons de demi-place taxent les ayants droit d'un léger impôt de 20 centimes pour les premières classes, de 10 centimes pour les secondes et de 5 centimes pour les troisièmes. A cela, rien à dire. Cela fait, à la fin de l'année, un joli revenu pour la Compagnie et, en somme, celui qu'a la chance de voyager à moitié prix tire, sans barguigner, les centimes qu'on lui réclame. On donne bien deux sous de pourboire pour un bock de six sous !

“ Mais donner quatre sous ne serait rien, s'il suffisait de les donner simplement.

“ Il ne se passe pas de jours, que dis-je ? d'heures où ce dialogue ne s'échange entre un voyageur “ favorisé ” et le guichetier :

“ LE GUICHETIER — Avez-vous un timbre ?
“ LE VOYAGEUR — Pourquoi faire ?
“ LE GUICHETIER — Pour le mettre sur votre bon. C'est écrit dessus, vous n'avez qu'à lire.
“ LE VOYAGEUR — Je regrette beaucoup, je n'en ai pas.
“ LE GUICHETIER — Moi non plus.
“ LE VOYAGEUR — Alors ?
“ LE GUICHETIER — Allez en acheter un.

“ LE VOYAGEUR, impatienté. — Où ça ? derrière le Sacré-Cœur ?

“ LE GUICHETIER, encore plus impatienté. — Mais non, monsieur, au bureau de tabac, en face.

“ Voulant en finir, vous allez à la marchande de tabac qui vend des jouets, des journaux, de tout mais pas de timbres, ou, “ si elle en vend d'habitude, elle n'en a plus aujourd'hui... ” Vous revenez au guichet, mais naturellement vous avez perdu votre place pendant votre absence, il vous faut recommencer à faire la queue, et si vous ne ratez pas votre train, ce qui est tout juste, vous arrivez comme on crie : En voiture ! en voiture ! De plus, si vous aimez les coins... vous en mangerez en confiture, mais vous n'en aurez pas dans votre compartiment.”

Nous renvoyons ces plaintes à qui de droit. Les Compagnies ont intérêt à ménager Galipaux, car il voyage beaucoup. Et puis sa colère est redoutable !

SERGINES.

YEUX POUR ŒIL

Patrick.—Qui t'a noirci l'œil, Mike ?

Mike.—Ma femme.

Patrick.—Et qu'est-ce que tu lui as fait ?

Mike.—Je lui ai noirci les deux yeux.

BIENVENU

Le jeune dudu (timidement).—Ahem — je suis venu vous demander — ahem — une grande faveur, et — ahem...

M. Business.—Coupez court, jeune homme, je suis pressé, moi.

Le jeune dudu.—J'aime votre fille — ahem — et je viens vous demander sa main — ahem. — Elle m'ai...

M. Business.—Oh ! si ce n'est que cela, vous êtes le bienvenu, mon garçon. Prenez-là. J'avais cru d'abord que vous veniez m'emprunter de l'argent.

SITUATION CRITIQUE

Elle.—Pourquoi ne demandes-tu pas le consentement de papa, ce soir, mon chéri ? Il te faudra toujours braver la musique, un jour ou l'autre.

Lui.—Ce n'est pas la musique qui m'effraie : c'est le musicien.

ELLE A FERMÉ SON PIANO

Bouleau.—Cette jeune fille, qui demeure au-dessus, a-t-elle vendu son piano ? Je ne l'entends plus jouer.

Rouleau.—Je lui ai envoyé un journal dans lequel se trouvait un article disant que la musique attire les souris.

PIRE ENCORE

Mme Coeurtendre.—Pauvre femme ! Et vous êtes veuve ?

La pauvre femme.—Pire que cela, madame. Mon mari est vivant, et je suis obligée de le nourrir.

PAS CONFIANCE



Madame.—Jacques, as-tu confiance dans la politique d'expansion ?

Monsieur.—Ah ! bien non, alors. Vois donc comme je suis mal à l'aise depuis que je me suis autant développé.



52 PAGES

NUMERO DE NOEL 1898

Gravure en Couleurs, — Nombreuses Gravures
se rapportant a la Grande Fete Chretienne . . .

Le Plus Beau Numéro ayant jamais paru au Canada

5 cts, Seulement, 5 cts

DANS CE NUMÉRO vous trouverez le commencement du magnifique feuilleton

LES MARTYRS DE MORGOFF

Appelé à causer une plus grande sensation encore que "Fanchon la Vieilleuse" si universellement goûtée du public.

Les personnes désirant se procurer ce numéro exceptionnel feront bien de donner, dès aujourd'hui, leur commande dans n'importe quel dépôt de journaux, soit au Canada, soit aux Etats-Unis. Ils devront également faire savoir à leur marchand de journaux leur intention de continuer le nouveau feuilleton, "LES MARTYRS DE MORGOFF."

Tous ceux qui n'ont pu suivre "Fanchon la Vieilleuse" l'ont vivement regretté; ils le regretteront encore plus s'ils ne se procuraient pas, à temps, . . .

LES MARTYRS DE MORGOFF.

C'est le livre de toutes les jeunes filles, de toutes les épouses et de toutes les mères. Comment celles dont la tendresse fut trompée ne pleureraient-elles pas sur le sort de l'infortunée **YVONNE**? — Comment celles dont le cœur s'est donné à un unique amour ne s'intéresseraient-elles pas à la noble et fière **ADRIENNE**? — Comment enfin, celles qui, pleines d'angoisses, ont passé des nuits penchées sur un berceau, ne trembleraient-elles pas pour **MARIE** et **SUZANNE**, pour ces deux pauvres petits orphelins qui trouvent dans une amitié sublime la force de se défendre contre la misère, le malheur et le désespoir?

LES MARTYRS DE MORGOFF

C'est le drame de la vie qui se déroule dans une action rapide, originale et saisissante. Aux situations les plus terribles, succèdent les scènes les plus touchantes, les épisodes du sentiment le plus délicat.

Le succès de cette œuvre superbe est assuré. On peut prédire qu'il sera considérable et que l'émotion qu'elle aura fait naître ne s'effacera pas de longtemps, telle que celle qu'a procuré à tous "Fanchon la Vieilleuse."

FEUILLETON DU "SAMEDI", 10 DÉCEMBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

LXXXVII

En Allemagne

(Suite)

—La paix, les grenouilles !

—Les grenouilles, répondait le cuirassier, entre donc un peu pour voir !

Le roulis du train empêcha le gendarme d'entendre cette réflexion, mais le blond avait souri. On eut dit qu'il notait les moindres paroles.

—Comment t'appelles-tu ? demanda bientôt à Jordanet le cuirassier incapable de retenir sa langue.

—Bartmann.

—Où te dirige-t-on ?

—A Hohensee, je crois.

—Au No. 18 du Winterfield... moi de même, mon colon. Moi je m'appelle Valdeing, de Colmar, je l'ai dit.

—Moi, Schill, fit le petit blond. Je ne sais pas où je vais, mais... je m'en doute.

Un coup de sifflet, un grincement des freins, le train s'arrêta.

—Nous sommes à Darmstadt, messieurs, reprit Schill en souriant, nous nous séparons ici. Quand je dis que nous nous séparons... à tout à l'heure.

Le gendarme ouvrait la portière et Schill, lestement, sautait sur le quai. A Jean et à Valdeing, on passa deux pains d'orge et d'avoine, gluans à coller contre le mur, et de l'eau.

—Gendarme, cria le cuirassier, approchez. De votre pain, voici ce que je fais... Une, deux... fendez-vous !

Et Valdeing envoya la boule s'aplatir contre le montant de la portière.

—Bon, fit l'autre, pâle, puis vert, nous verrons à Hohensee.

Il ferma la portière avec rage.

—Valdeing, murmura Jean, tu as tort.

—Ma botte quelque part, répondit le cuirassier.

—Tais-toi, supplia Jean, tu veux donc être fusillé ?

—De leurs fusils et de tout leur saint frusquin de boîtes à punaises et autres choses, je m'en soucie comme de la piquette. Nous les retrouverons, les têtes plates, sur quelque champ de bataille. J'aurai ma latte, alors, et mon carcan entre les jambes. Clic...clac... pointez et sabrez. Pare donc celui-ci et celui-là. Je m'en bas l'œil de son pain d'avoine. J'ai quelques marcs dans une double et je m'en offrirai une tranche, si moyen, à l'arrivée. Je t'inquite, mon copain, c'est franc avec moi. Là-dessus, roupillons.

Et Valdeing, effectivement, s'allongea dans le wagon. Dix minutes après, il dormait. Le train, maintenant, roulait dans la nuit. Jean mordit dans son pain, car il tenait avant tout, à conserver ses forces pour être prêt à tout événement.

Silence partout. Rien autre que la trépidation monotone du wagon. Les yeux ouverts dans l'ombre, Jean à demi rassuré, songeait. Quelle bizarre destinée que la sienne ! L'autre semaine avec Florentine, il voguait sur les flots bleus de la Méditerranée, et, ce soir, le train l'emportait vers un régiment de uhlans.

Florentine ! A penser à sa vaillante amie, il retrouva quelque espoir. Elle ne l'abandonnerait pas, son cœur le lui disait. Alors, il était si las, il s'endormit aussi, comme il avait dormi, là-bas, en Afrique, dans le désert, avec Mylord, quand retentissait le rire effrayant de la hyène, quand rugissaient, aux pentes des monts Arbata, les fauves d'El-Guettar.

Il avait raison de compter sur Florentine. Le soir qu'elle apprit son arrestation, la fille du capitaine Gallois, succombant à sa douleur, avait faibli et pleuré ; mais bientôt elle recouvra son beau courage. Elle se rendit chez le général commandant le cercle de Colmar. Son excellence — en Allemagne on donne ce titre aux officiers généraux — voulut bien la recevoir. Il écouta froidement la Française.

—Rien à faire, répondit-il ; l'empereur est intraitable sur ce sujet. Les jeunes gens de ce pays, si justement reconquis par nos armes, désertent en masse. Il faut des exemples, vous comprenez...

Florentine se retira, navrée. Le lendemain elle se présentait à l'hôtel de M. de Beaumont. Le domestique lui apprit que le général était en voyage.

—En voyage, encore, mais il n'est rentré que depuis quelques jours ?

—Sans doute. Ce qui n'empêche pas qu'il soit reparti cette nuit, par le rapide de Marseille, avec M. de la Celle et sa fille Lauriane. Tous deux parlaient d'un voyage en Afrique. Ils ont télégraphié au capitaine du yacht.

—Je vous remercie, répondit Florentine, angoissée.

Un seul homme, autorisé par son nom et ses relations, était en mesure de rendre service à Jean, qu'il avait pu apprécier, et cet homme partait pour l'Afrique !

—Je le rejoindrai à Marseille, se dit Florentine.

Elle se fit conduire à la gare et prit le train. Aussitôt arrivée à Marseille, elle courut aux bassins de la Joliette. Sur les quais, elle demanda "l'Infante" à un matelot. Le matelot lui montra une voile blanche qui tournait le château d'If, en travers de la rade.

—Trop tard !

—Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, Jean est perdu, cette fois. Les Prussiens ne me le rendront pas.

Elle pleurait, les yeux sur la voile blanche qui n'était plus, déjà lointaine, qu'une aile d'oiseau sur l'onde ensoleillée. Quand la voile disparut, Florentine tourna ses yeux vers le ciel. Elle ne comptait plus que sur la Providence.

LXXXVIII

Aux Uhlans de Winterfield

Le train s'arrêta à Hohensee. De la gare, distante de la ville de trois kilomètres, s'apercevait la vieille cité prussienne, au revers d'une colline rousse, derrière des peupliers aux frondaisons naissantes.

Des nuées qui rôlaient dans le ciel lourd du nord, crevèrent.

On arriva à la porte du quartier. Jean fut conduit à sa compagnie, la 4e du 2e escadron. Dans le couloir, par-dessus l'épaule de son guide, il reconnut le fenillet arraché au calepin par le docteur de Colmar. Il lut cette observation soulignée : sujet dangereux ; prière de surveiller ce Bartmann.

Jordanet, Carillon, Laquedem, Bartmann... que de noms ! Quelle destinée misérable que la sienne ! Il était décidé à faire le muet, à ne répondre que oui ou non. Le maréchal-chef, un chevronné à poils roux, le reçut comme un chien dans un jeu de quilles, et, après avoir lu les papiers, le remit à un brigadier.

—Habillez-le, Danneb, hurba-t-il. Encore du travail, c'est dégoûtant. Que le diable l'emporte !

—Venez, vous, fit Danneb, d'un ton rogne, et marchez droit.

Aux magasins, Jean fut étonné. Ces magasins, vastes, d'une protété remarquable, étaient parfaitement agencés. Les effets s'y trouvaient empilés par rangs de taille, les bottes par pointures, les harnachements par encolures et grosseur des chevaux ; tout cela étiqueté avec soin. En un clin d'œil, il fut habillé.

Sans sourciller, il revêtit le uhlanka, la courte tunique à brandebourgs, essaya les pantalons à pied et à cheval, le schap-ka et le reste. Il avait bien endossé l'habit des zéphyrs ! On lui distribua cinq tenues, dont deux neuves, celle de guerre et celle dite de l'empereur pour les grands jours, et des cuirs qu'il devait astiquer et passer à la pierre.

Ces effets rangés dans l'armoire spéciale marquée ainsi, déjà : 2027... Bartmann, uhlans. Jean revint dans la chambrée pour être présenté au capitaine. Il n'y avait là qu'un petit homme, souffreteux, aux dents longues et rares, qui balayait. Il regarda le nouveau, secoua la tête et reprit sa machinale besogne.

Et Valdeing... Qu'était devenu Valdeing ?

Des sonneries de trompettes le rappelèrent au présent. Le régiment de Winterfield rentrait de la manœuvre.

Les soldats qui étaient débarrassés couraient vers les cuisines, vers les portes des corridors. Jean revint près de son lit, celui d'un soldat malade, et attendit, immobile.

—Tiens un nouveau, une "patate" ! s'écrièrent les uhlans de la chambrée.

Danneb commanda :

—Alignement !

Un grand silence se fit et deux officiers entrèrent, en tenue de campagne, sanglés dans de grands dolmans courts, à boutons de cuivre, bottés jusqu'aux cuisses, le sabre trinqueballant.

Ces officiers étaient le baron de Kolbitz, capitaine de la compagnie, et Dierx, l'ami du Prussien de Colmar, premier lieutenant depuis Morsbronn où il avait reçu, d'un cuirassier de France, une remarquable estafilade sur le visage.

—Mon capitaine, dit le lieutenant, ce... guillard est déserteur, et d'autant plus coupable que les Frenchmans, ses amis, ont con-

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

damné son père, à ce qu'on m'écrivit. Lisez... Renseignements fournis par l'agent Bloch, approuvés par le docteur Berwich.

—Bon, vous le surveillerez. Je m'en rapporte à vous... Tailleur Muller... trop ample, l'uhlan... Vous pincerez.

Les mots, péniblement, sortaient de sa gorge enrouée.

Mais le maréchal-chef entra dans la chambre, précédant un homme enfoui sous des effets d'habillement et d'équipement.

—C'est l'autre nouveau, mon capitaine, annonça-t-il en saluant, raide.

L'homme se débarrassait de sa charge. Jean, alors, reconnut Waldeing. L'ex-cuirassier était extrêmement pâle. Dans ses yeux, qui semblaient s'être rapetissés, luisait une flamme de haine.

—Ah! vraiment, vraiment, oui! s'écria de Kolbitz, en rompant d'un pas, comme pour mieux examiner cette haute stature. Il a une sale tête, celui-là. D'où venez-vous?

Le chef murmura quelques mots, et de Kolbitz, soudain, s'apaisa.

—Vous avez entendu, Dierx? Déjà... Bien, très bien. Ils manœuvreront ensemble. Au déjeuner, je vous en prie.

Les officiers sortis, les uhlands crièrent:

—Chiens de Français! hou! hou! A bas Napoléon! Vive Bismarck!

L'un d'eux, une sorte de brute, lança sa brosse vers Jean, qui la reçut en pleine poitrine.

—Minute, mon client, fit Waldeing.

Un sabot d'écurie traînait par là, il le ramassa et l'envoya avec la force d'une catapulte. Le uhlan eut tout juste le temps de baisser la tête. Le sabot se brisait contre le mur. Waldeing, tranquillement, retroussait ses manches et s'amusait à faire craquer ses muscles. Puis, il se fendit, en disant:

—Une, deux. Qui en veut. Approchez, mes agneaux, que je vous apprenne la dix-septième... Personne? Tas de buveurs d'eau!

—Vous le payerez cher, le sabot, fit le brigadier.

—Je sais, je le payerai ce qu'il faudra. J'ai faim, oùs-qu'est la soupe?

—Voulez-vous que je vous conduise aux cuisines, proposa un uhlan.

Waldeing le regarda. C'était un jeune homme, entre dix-huit et vingt ans, presque imberbe.

—Si tu veux, mignon... Tu es un zig, ajouta-t-il, dès qu'ils furent dans le couloir.

—Moi... Taisez-vous donc, je suis de Strasbourg. Mon père n'a pas opté à cause de sa manufacture. On ne peut emporter les murs, n'est-ce pas, ni la chute d'eau; mais, il cherchait à vendre. Sitôt la vente, je demande une permission et nous filons. Je suis ici comme avantageur.

—Et qu'est-ce qu'un avantageur?

—Un élève officier. Attendez-moi, je reviens avec la soupe.

Jordanet et Waldeing restèrent seuls.

—Ah! les brigands, s'écria ce dernier, ils m'ont asticoté les reins, à cause du rapport de Schill et huit jours par-dessus le marché.

—Tu as été puni?

—Je me moque de leur boîte, ce sont les coups qui m'embêtent.

L'énergique démonstration de Waldeing avait produit son effet; nul, pendant cette matinée, ne les insulta. Après la soupe, ils furent conduits aux écuries.

A Jean, on donna Sedan, un cheval de la Prusse septentrionale. Waldeing montait Metz, un sale carcan qui mordait et ruait.

Sedan et Metz... Ces Prussiens l'avaient fait exprès. Ils manœuvraient dans le manège, un champ clos de palissades, auprès de la caserne. Ce fut, pour Jean, une nouvelle éducation. Il s'y adonna de toute son attention. Waldeing, dès la première séance, se montra plus fort que son instructeur, le brigadier Dannbek.

—Tu as déjà servi dans la cavalerie, observa le Prussien.

Et le cuirassier, le tutoyant de même:

—Pour sûr, mon vieux, et dans un régiment qui valait bien le tien.

Ce tutoiement et cette réplique lui valurent deux jours que le colonel changea en huit de cellule. Waldeing, ce même jour, en attrapa encore quatre, ordre de Dierx, furieux de ne pouvoir prendre Bartmann en défaut.

—Mon pauvre ami, disait Jean.

—Ça ne fait rien, répondait l'autre, ils n'auront pas ma peau. J'y dors tout de même, dans leur sale boîte, malgré les assauts des punaises.

Quinze jours s'écoulèrent, sans autre incident remarquable. Dierx était en permission.

L'élève officier, assis sur son lit, lisait le livret: "Le sergent se place devant son peloton, au trot. Il veille aux rênes, aux filets, à maintenir l'allure."

Puis, les yeux au plafond traversé d'une énorme poutre, où était fixé l'aigle de Prusse, en bronze, aux ailes éployées, il essayait de répéter: "Le sergent..."

—Ouf, j'en ai assez. J'aurai de mauvaises notes, et après?

—Apprends, apprend, conseillait Jean. Tu es riche, instruit, tu commanderas peut-être une compagnie française, plus tard, et alors, tu seras fort pour la revanche. Mieux on connaît son ennemi, plus facilement on le roule. Prête-moi tes bouquins.

Il les lisait avidement, aux heures de liberté. Quand il était de garde d'écurie, il les emportait, et tandis que ronflaient les autres, il décrochait la lanterne et lisait encore, toujours.

LXXXIX

Le Lieutenant Dierx

Jean ne sortait jamais. Il n'avait pas d'argent, pas un marc, pas même un pfennig, car on lui retenait sa solde pour mettre sa masse au point. Waldeing disait: "Pas un rond!" Mais Ludwig avait de l'argent, il invitait le cuirassier et Bartmann à sortir en ville. Jean refusait toujours. Cela l'ennuyait, de courir d'un cabaret à l'autre. Il préférait rester au quartier, où la caserne vidée, il pouvait rêver à l'aise.

Un dimanche qu'ils étaient libres tous les trois, Ludwig proposa d'aller à Berlin, une heure de chemin de fer. Il connaissait le secrétaire du colonel et se faisait fort d'obtenir les permissions indispensables pour prendre le train.

Jean, cette fois, consentit. Depuis longtemps, il désirait visiter la capitale de la Prusse.

Il objecta, cependant:

—Nous partirons à neuf heures, après la revue, et nous rentrerons à cinq. Il ne faut pas qu'on remarque notre absence.

—Est-tu capon, mon pauvre Bartmann, remarqua Waldeing, puisque le petit répond de la casse.

Dès huit heures, Ludwig avait les permissions, scellées du timbre du régiment, revêtues de signatures illisibles, mais suffisantes pour aller à Berlin. Plus au courant, il prit lui-même les billets. En arrivant à Berlin, Jean ressentit comme un malaise, une honte d'avoir trouvé la ville si riante, au premier aspect. Ils descendirent et se mêlèrent à la foule.

—Par ici, disait l'avantageur, qui avait plusieurs fois visité la capitale,

Il se trouvèrent dans une très large et très belle avenue où défilaient de fringants équipages, où caracolait, sur les chevaux de race, des civils et des officiers.

Waldeing et Jean, démesurément, ouvraient les yeux.

Dans la rue, Ludwig annonça:

—J'ai quelqu'un à voir, près d'ici. Je suis à vous dans une demi-heure. Attendez-moi sur ce banc, vous vous égarerez.

Waldeing rappela Ludwig.

—Peux-tu m'avancer, lui dit-il une dizaine de thalers... Je te les rendrai... plus tard.

—Une dizaine! J'en ai six, justement, en voici la moitié.

—Trois, non, merci; ça ne fait pas mon affaire, c'est trop... ou trop peu.

—Comme tu voudras. C'est la fin du mois et les eaux sont basses.

Waldeing s'assit auprès de Jean.

—Trois thalers, répéta-t-il, c'est insuffisant.

—Qu'en voulais-tu faire?

—Profiter de l'occasion, tout bonnement, pour jouer la fille de l'air. Si tu crois que je vais servir les Alboches jusqu'à perpétue?

—Hein?

—Tu as la compreneire difficile. Avec une dizaine de thalers, soit trente-sept francs cinquante de monnaie de France, je passais chez un fripier: j'avais guigné une boutique par là-bas. Pour quelques marcs, nous achetions une defroque quelconque, et nous prenions le premier train vers... Amsterdam, par exemple; j'ai étudié la carte. Ça marchait tout seul, puisque nous sommes en permission, sans l'être... On nous cherchait autour d'Hohensee... et va-t-en voir s'ils reviennent, lieutenant Dierx?

—Mais... interrompit Jean.

—Oui, je sais, tu as la frousse, on nous repincerait! Non, car j'avais tout prévu. Mais j'y pense, tu as une montre, Bartmann, aboule-la, vendons la montre!

Jean, presque décidé par tant d'entrain et d'audace, se fouilla, visita toutes ses poches, et pâlit. Il avait oublié sa montre au quartier.

—Cré nom! fit Waldeing dépité, tu crèveras en Prusse, Bartmann, c'est moi qui te l'affirme. Nous y crèverons tous deux par ta faute, ou, au premier jour, je torderai le cou au paysan de Bockau.

Et le cuirassier, furieux, s'assit. Tout d'un coup, il aperçut, auréolée par un coup de soleil, la statue de la Victoire qui flamboyait là-bas sur la place.

—Elle m'embête, cette statue, s'écria Waldeing, furieux. Reste ici... je vais aller lui dire deux mots.

—Valdeing ! supplia Jean.

—Dans cinq minutes, je reviens.

Et le cuirassier, sourd aux appels de son camarade, s'éloignait, le fourreau du sabre à la main. Valdeing, les coudes en dehors, pour se frayer un passage dans la foule, allait vite, l'œil sur ce glaive tendu vers l'ouest. Auprès du monument, il s'arrêta. Il déchiffrait les noms de batailles, toute une kyrielle, car pas un combat n'avait été oublié, pas même des succès d'avant-postes. Soudain, il rassembla tout son souffle et cracha sur ces noms.

—Qu'est-ce qui vous prend, vous ?

Le cuirassier se retourna. C'était Dierx, en tenue. Dierx, avisant le mur, d'où suintait le crachat, reprit :

—Très bien, je comprends... Ah ! ah !

Il appela deux soldats qui passaient.

—Restez avec moi, vous, ordonna-t-il ; et vous, allez prévenir le chef du poste le plus voisin. Au pas allongé, plus vite que ça.

Puis se tournant vers Valdeing, immobile, goguenard, presque rayonnant :

—Si vous essayez de fuir, je vous tue comme un chien.

Un rassemblement se formait. La foule, toujours généreuse, même à Berlin, prenait parti pour le soldat contre l'officier.

Des jeunes hommes criaient : hou ! hou ! au grand lieutenant ! Hurrah pour les Winterfield !

Pour les Winterfield, ils étaient deux maintenant. Jean, ayant entendu ces rumeurs, étaient accouru, et, du premier coup d'œil, il avait compris. Bravement, il se rangea près du camarade, prêt à partager son sort. Mais Dierx recula, monta sur une borne et s'écria d'une voix tonnante :

—Ce sont des déserteurs, des Français (Reichsland). Le grand crachait sur nos victoires !

Le poste survenait.

—Emmenez ces hommes, commanda l'officier.

—Place, place, criait le sergent, le sabre haut.

—Mort aux Français, glapissait la foule.

On appela le commandant du poste, et, par le premier train, les deux permissionnaires furent ramenés à Hohensee sous escorte. Dierx, revenu par le même train, les suivit au quartier et demanda au gefreite de garde :

—Bumler n'est pas sorti, au moins ?

—A vos ordres, lieutenant, je crois qu'il est en ville.

—Envoyez-le chercher et qu'il mène ces deux hommes à la cellule, dans des cellules séparées.

Tout un mois, les deux Français demeurèrent en cellule, sur le pavé humide, au pain et à l'eau. Dierx était radieux ; il effilait sa moustache, chantonnait. Il écrivait à Berwick : "Nous aurons la peau, docteur, vous pouvez en assurer B och..."

On les changea d'escadron, en plaçant Valdeing au cinquième. Le cuirassier avait vieilli, durant ce mois. Rien ne vivait plus, en son visage osseux, que ses yeux ardents, deux braises. Quant à Jordanet, renfermé en lui-même, il obéissait ponctuellement avec les gestes raides d'un somnambule.

Ludwig lui disait :

—Tu as l'air d'un cadavre qui marche, mon pauvre Bartmann.

Il ne répondait que par un mouvement fébrile des lèvres, une sorte de grognement indistinct.

Ludwig, un matin, reçut une lettre. Hâtivement, il brisa l'enveloppe, un bon de poste en tomba.

—Hé, l'avantageur, remarqua un uhlan, tu perds les thalers.

Ludwig passa la lettre à Jean. Elle était de son père et contenait, soulignée, la phrase convenue : Ta mère, malade, t'attend.

Sa mère, c'était la France ! A l'aide de cette lettre, qu'il porta lui-même chez le colonel auquel il était recommandé, l'avantageur obtint une permission de quinze jours. Il ne marchandait pas sur la quantité. Tout était préparé, sans doute, chez lui, pour franchir la frontière.

—Le colonel n'y a vu que du bleu, dit-il à Jean.

—Ah ! tu as de la chance, répondit ce dernier ; je crois que je laisserai mes os ici, moi.

Deux mois s'étaient écoulés, il n'avait rien reçu de France, de Florentine ; il se désolait, découragé par ce silence, anéanti par les insultes de la chambrée, les railleries mordantes de Dierx, brisé par cette discipline de fer.

—Au revoir, Bartmann, lui dit Ludwig, le soir même.

—Adieu, plutôt, mon petit. As-tu vu Valdeing.

—Oui ; il broie du noir, le pauvre a des idées qui m'effrayent.

—Moi, je n'ai plus de courage, plus rien. C'est trop loin, la France, trop loin !

—Tu n'as pas de commissions ?

Si, il y en avait une, à laquelle il songeait depuis le matin, une lettre préparée dans un coin.

—Ah ! si tu voulais te rendre à Colmar ?

—J'irai, pour toi, au risque d'être pincé... mieux, je passerai par cette ville.

—Mon oncle Bartmann demeure rue des Remparts, 19, tu lui remettras cette lettre pour...

Ludwig lisait l'adresse.

—Sois tranquille, promet-il, elle l'aura. Si cette personne n'est plus à Colmar, j'irai à Paris. Tu m'as parlé d'elle, je la connais déjà.

—Et tu lui expliqueras...

—Je lui dirai que tu te meurs de chagrin.

Il fallait être prudent. Jean n'o-a reconduire son ami. Il se contenta, de sa fenêtre, de suivre des yeux le train qui emportait Ludwig vers la France, et quand la fumée de la locomotive s'évanouit dans le lointain bleu, il porta les mains à son front, à ses tempes comprimées par un cercle d'airain qui lui paraissait, peu à peu, se resserrer. Mais Dannbeck, qui le surveillait du coin de l'œil, cria :

—Debout, Bartmann ! à la corvée de quartier !

Le surlendemain, à la manœuvre, Valdeing put se rapprocher de Jean. Il demanda :

—Ludwig est parti... pour de bon ?

—Oui, répondit Jean.

—Valdeing, deux jours... à votre compagnie.

—Qu'y a-t-il ? intervint Dierx, survenant au galop ; ah ! c'est vous, que je vous reprenne à l'escadron... Deux jours aussi à Bartmann.

En rentrant de la manœuvre, ce même jour, Jean fut tout étonné de voir, debout, auprès du lit disponible de Ludwig, un tout jeune homme, nouvellement habillé.

—Tiens, une recrue ! dirent les autres.

Et l'antienne habituelle commença :

—Qu'est ce que tu payes, la "patate" ?

—Hélas, répondit le nouveau en mauvais allemand, je n'ai pas d'argent.

—Encore un reichsland ! reprirent-ils, hou ! hou !...

Un matin le bruit s'accrédita, au quartier, que Dierx allait être promu. Ce n'était plus qu'une question de jours. On ajoutait qu'il changeait de garnison. Les uhlands, Prussiens, Allemands et Français s'en réjouissaient, tant Dierx était la bête noire de tous. Valdeing, dès qu'il sut la nouvelle, se rendit à la chambrée de ses amis.

—Vous ne me croirez pas, leur dit-il, ça m'embête qu'il déguerpisse si tôt.

—Ah bien ! ça ne m'embête pas, moi, répondit Friechs ; au contraire.

—Tu vas pouvoir respirer.

—Tu l'as dit, ça m'étouffait. Quand il m'insultait, je voyais trente-six chandelles ; mon sang montait, montait...

Friechs parlait encore, quand un brigadier cria :

—Alignement !

Valdeing, surpris dans une autre chambre que la sienne, se glissa entre les deux lits. C'était Dierx, qui, sans doute, éprouvait le besoin de salir une dernière fois les deux Français. Il était quatre heures. Dierx avait absorbé pas mal de moss, enfoncé par le schnaps en guise de digestif, car il était rouge, et ses yeux jaunes, troubles, lui donnaient un air farouche. Il bredouilla :

—Les schapskas... Qu'on me montre... les schapskas...

Il y eut un remue-ménage. Les hommes enlevaient la poussière d'un coup de coude. Ils riaient, s'allongeaient des taloches. Dannbeck dit :

—On va s'amuser.

Lentement, le schapka sur le poing, les hommes défilaient devant lui.

—Passez mes drôles, faisait-il.

Il était visible qu'il guettait quelqu'un. Vint le tour de Bartmann. Alors, Dierx, avec la grâce d'un ours, cérémonieusement, s'inclina :

—Ah ! c'est vous, meinher Jordanet?... Bonsoir, Bloch m'a écrit. J'ai sa lettre — il frappait sur son ventre. — Il en sait des choses !... Comment se porte meinher Jordanet, le... le...

Les uhlands, intrigués, étaient silencieux. Jean, cette fois, avait pâli ; mais, dominant sa colère, il regardait vaguement par-dessus l'épaule du Prussien, qui reprenait :

—Écoutez donc, vous autres. Son père... Salaud ! vous osez me présenter chose pareille... Va donc !

Et le schapska roula sur le plancher.

Dierx se retourna, Valdeing était derrière lui, si pâle que le Prussien rompit d'une semelle et porta la main sur son sabre, en disant :

—Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

—Moi, je me... promène.

—D. hors, et vite !

—On y va.

Il pensait, le cuirassier :

—Toi, si tu passes capitaine, je rengage dans les hussards de la mort, des mignons qui ont brûlé la baraque à maman.

L'avancement de Dierx était bien compromis.

XC

Ce qu'il advint de nos Héros

Valdeing, à compter de ce jour, fut plus sombre encore. Il se surveilla pour être libre, et, chaque soir, il descendait en ville. Qu'allait-il y faire ?

Jean, un dimanche, le suivit. Il était plus tranquille, moins ennuyé. Décidément, Dierx, promu, changeait de corps. Ce soir même, on fêta son départ au "Casino" du quartier ou prenaient pension les officiers célibataires, au nombre desquels était le premier lieutenant.

Jean, donc, désœuvré depuis tantôt quatorze jours qu'était parti Ludwig, suivait Valdeing à deux cents mètres, s'effaçant le plus possible, le long des murs.

Valdeing, après avoir longé les glacis, descendit vers une rue solitaire. Tout à coup, il s'arrêta. D'un coup d'œil à la ronde, il s'assura que toutes les fenêtres étaient closes et s'approcha d'une porte. Une seconde après, sans regarder derrière lui, il filait vivement. Jean vint jusqu'à cette porte. Il connaissait cette maison, No. 9 An der Elster.

—No. 9, se répétait-il, en remontant... Ah ! j'y suis, c'est là qu'habite Dierx... Est-ce que Valdeing ?

Il cherchait encore, arrivé sur la Kaserne-strasse, quand un bourgeois, enveloppé, jusqu'au menton, dans des fourrures, malgré la tiédeur de l'air, lui jeta, très vite, en passant :

—Bonjour, Jordanet. Suis-moi sans avoir l'air de rien.

Jean, stupéfait, se retourna et obéit. Cette démarche déglagée, il la connaissait, mais le nom de l'homme ne lui revenait pas. Il lui semblait qu'il était à Hohensee depuis des années.

Ce bourgeois cossu, en souliers vernis, qui manœuvrait bellement une canne à pomme d'or et se dandinait comme si la rue avait été sienne, l'avait appelé Jordanet ! Jean suivait, le cœur battant. Était-ce donc, enfin, la délivrance ?

Le bourgeois allait lentement, le cigare aux lèvres. Il s'arrêta devant une maison de belle apparence, sonna, et entra, en laissant la porte entr'ouverte. Jean, de plus en plus intrigué, le suivit. La porte à peine refermée, le bourgeois souleva sa toque et dit :

—Tu ne me remets pas, Laquedem ?

Laquedem ! Le uhlan recula d'un pas, et, soudain :

—L'anarcho !

—Tu y as mis le temps. Ne te gêne pas, appelle-moi l'anarcho, mais, embrasse-moi.

—Ah ! Dumur, mon bon Dumur ! répétait Jean.

—Dumur, plus souvent. Je suis, pour le quart d'heure, le comte Dobieski, un riche Polonais, marié à la comtesse Dobieska, une ravissante personne. Ne l'oubliez pas, uhlan Bartmann ! Ohé ! notre oncle ?

Un valet accourut.

—Valet, présente Dumur, votre neveu.

—Mon oncle ! s'écria Jean... Cette tenue, que signifie tout cela ?

—Cela signifie, expliquait Dumur, que nous venons te délivrer. Ah ! nous sommes des malins. Quand je dis nous, j'entends la comtesse Dobieska. Ton oncle est mon trucheman, car moi, je suis de la Pologne russe et je ne suis pas cent mots d'allemand.

—Mais, cette maison, ce luxe ?

—Toujours la comtesse, Ah ! les thalers et les marcs ne me manquent pas, puisque je suis comte... pas pour longtemps, hélas !

—Je devine, Ludwig a passé par là.

—Peut-être. Parlons affaires. A quelle heure pout-tu revenir ici ? Il faudrait que nul ne te réclamât, à la caserne, pendant deux heures.

Jean réfléchissait. C'était dimanche. Toute la chambrée, y compris les brigadiers, serait ivre : il répondit :

—Je serai ici à neuf heures dix.

—Bien, nous partirons à neuf heures un quart. Tu t'habilles en deux temps et nous filons à Berlin... en berline, passe-moi ce jeu de mots.

—Un renseignement, avant de me retirer, la comtesse Dobieska, c'est ?

—C'est la comtesse Dobieska, une noble dame, au cœur d'or, qui s'intéresse aux Français, à ceux de l'Alsace en particulier. Ce soir même, je l'espère, tu la remercieras toi-même. Viens... Nous avons une sortie, du côté des remparts, je te montre ça...

Jean revint au quartier. Encore une fois, le sort déciderait de son existence. Cette comtesse, si riche, qui était-ce ? Il refoulait le nom qui lui montait aux lèvres : Florentine ! Elle, à Berlin, était-ce possible ? Tous les uhlands étaient en ville ; il s'asseyait sur son lit, quand Valdeing entra avec deux gamelles.

—Les autres sont en nocé, dit-il, je te propose de dîner tous deux, pour une fois. J'ai une bouteille de bière et du cric.

—Tu as donc hérité ?

—Ma solde, mon copain, un demi-marc. Je suis pour le quart

d'heure un uhlan chouette. Ce matin même, le lieutenant Mins-torff, celui qui est long comme une clarinette, me soufflait : "Brigadier dans quatre mois... si vous voulez." Sur mon rossard de Metz, qu'ils n'ont pas su dompter, je les épate, c'est le mot. Attaquons le bœuf... ou la vache ; tu ne manges pas ?

—Je n'ai pas faim.

—J'avalerais ta portion, pour lors ; j'ai besoin de me garnir le fanal.

Il était près de sept heures. La nuit tombait, charriant, jusque sur cette hauteur, les brouillards de l'Elster.

—Viens donc ! proposa Valdeing.

—Où ?

—Du côté du Casino des officiers. Ça sent le fricandeau et la boustifaille. Ces messieurs s'empiffent. On arrose... Ah ! ah ! l'avancement du capitaine.

Valdeing riait. Jean, lui, était soucieux. Fuir sans l'excellent Valdeing, cela lui causait une peine immense. N'y aurait-il pas place pour trois dans la fameuse berline ?

—Ecoute, Valdeing, dit-il, à mon tour, je t'offre de fuir, j'ai un truc.

—Pour quand ?

—Pour ce soir, neuf heures.

—Trop tôt, murmura le cuirassier.

Puis à haute voix :

—Eh bien, mon camarade, ne le laisse pas s'échapper, ton truc. Je ne veux pas fuir encore, moi !

Valdeing refusant de s'évader, c'était au moins extraordinaire.

—Pourquoi ?

—Difficile à expliquer. Tu ne peux retarder ?

—Impossible.

—Je ne suis pas prêt. Et puis... je risquerais de te compromettre. Je fuirai seul et, si j'y perds la tête, nul autre n'en souffrira.

—Mais...

—N'insiste pas. C'est mon dernier mot, et moi, pour l'entêtement, je rendrais des points à Metz.

Ils se rapprochèrent du casino dont les fenêtres étaient ouvertes. Un officier touchait du piano, les autres, la coupe à la main, chantaient. Les bouchons sautaient.

—C'est du champagne volé, dit Valdeing. Hausse-toi un peu, Bartmann ; compte, si tu le peux, ce régiment de bouteilles vides. En ont-ils ingurgité ? Là-bas, en face, rouge comme une tomate, reconnais-tu l'ami Dierx !

—Tu me fais mal, dit Jean.

Valdeing, sans le savoir, lui broyait le bras. On aurait pu les surprendre, à cette fenêtre ; ils reculèrent dans l'ombre. Les uhlands, dans un cliquetis de sabres trainés et d'éperons mal assujettis, remontaient bruyamment la ville. Tous les dimanches, le quartier était en liesse ; des relents de bière et de schnaps y flottaient. La solde de la semaine y passait, et les quelques thalers arrachés aux boursicots paternels.

Dans une saoulerie générale, les hommes oubliaient les dures besognes du métier. Des voix retentissantes crachaient des inepties.

—Sont-ils bêtes, remarqua Valdeing.

—A manger du foin, répondit Jean.

Tout de même Jean en avait assez, la patience lui échappait. La comtesse Dobieska arrivait à temps.

Des fenêtres du casino sortit une immense clameur :

—Hurrah pour Dierx, criaient les officiers.

—Pour Dierx, hurrah !

L'heure, pour Jean, approchait.

—Tu ne fuis pas avec moi ? demanda-t-il encore.

—Moins que jamais. Adieu, mon Bartmann, adieu, car, au revoir, ce n'est pas sûr.

Les deux hommes, émus, s'étreignirent. Valdeing resta seul. Jean se retourna. La haute silhouette du cuirassier de France se dessinait à la lueur projetée par la lampe d'un bureau de compagnie...

—Un si brave garçon, se dit-il ; ainsi était Mylord, énergique et fier. Le reverrai-je jamais, à quoi pense-t-il ?

Valdeing tournait vers le manège. Là, il s'orienta et gagna les glacis qu'il suivit. Dix minutes après, sans avoir rencontré âme qui vive, il était dans "l'An der Elster", devant le No. 9.

Tout lui réussissait. Le réverbère le plus voisin, par ce brouillard, très dense en cette partie de la ville, n'éclairait pas plus qu'un lampion.

Il introduisit sa clef, un passe-partout de sa façon, dans la serrure, poussa doucement la porte et entra. Il alluma une bougie, après s'être assuré que les volets étaient fermés.

Le logement de Dierx, un logement de garçon, se composait de deux pièces : une sorte d'antichambre, parloir ou fumoir, et la chambre à coucher, au fond.

Valdeing, curieusement, examinait les lieux. Au milieu du fumoir, une table ronde où trônaient des pipes de toutes formes et dimensions, des paquets de tabac à demi éventrés, des cigares liés

d'un ruban, cadeau du jour, sans doute, plusieurs bouteilles, dont une encore pleine, et des verres de bière. Valdeing avait soif.

Il but à même la bouteille et continua son inspection. Il vit une panoplie dont il visita quelques épées.

Il hésita, puis :

—J'aime autant mon sabre, fit-il encore, je le connais.

Sans façon, il s'offrit un cigare, bons à prendre, les cigares de l'ennemi, l'alluma et passa dans la chambre à coucher.

Une chambre ordinaire, avec une seule fenêtre qui s'ouvrait sur un jardinet. On se battrait, là, comme en champ clos.

Il souffla sa bougie et s'installa dans un fauteuil, le sabre nu en travers sur ses genoux. Il attendait, en souriant.

Il attendit longtemps ; son cigare s'éteignit. Minuit sonna au beffroi lointain de l'hôtel de ville. Le dernier tintement se mourait dans l'espace quand l'oreille inquiète du cuirassier perçut, sur le pavé sonore de la rue, des bruits de talons de bottes. La clef grinça, la porte roula sur ses gonds. On causait ! Ils étaient deux ! Valdeing se mit sur la défensive.

—Faudra en découdre plus que je ne croyais, songea-t-il.

L'autre était le lieutenant Fritz.

Valdeing était perplexe ; il n'avait pas compté sur celui-là. Fritz, heureusement, parlait de se retirer, de suite.

—Entre toujours, insistait Dierx.

—Non, je suis de service demain, à la première heure.

—Mais j'ai soif, moi.

—Tant pis.

—Une minute : A demain, capitaine Dierx, je te souhaite des rêves bleus.

La porte claqua, des pas s'éloignèrent, tout retomba dans la grande paix de minuit. Fritz était parti ; Valdeing n'entendait plus que la respiration de Dierx. Heureux du départ de l'autre, il avait une folle envie de s'écrier :

—Veux-tu ? que je te déshabile, le Prussien ?

Dierx, portant sa lampe, passait dans la chambre à coucher. Valdeing, gigantesque, tête nue, était debout, sabre en main. Les fumées du champagne et du kummel s'envolaient vite, en de pareils moments. Dierx recula ; il n'était plus ivre du tout.

—Toi... Que veux-tu ?

—Te crever la panse.

L'énergique figure du cuirassier, jouant son va-tout, était terrible, magnifique de résolution et d'audace.

—Si tu chantes, continua-t-il, je te tords le cou. Ton sabre est aussi long que le mien, tire-le et défends-toi ?

Dierx posa sa lampe sur un meuble.

—Alors, tu veux m'assassiner ?

—Moi, un assassin... Toi, oui, par procuration. Regarde donc mon œil, on peut s'y mirer, c'est une glace... Le tiens est trouble, Je n'ai pas de temps à perdre, en garde !

—C'est bien, fit Dierx, pâle de rage.

Les deux hommes s'alignèrent et le combat commença. Tout en ferrailant, le cuirassier, ferme comme un roc, sûr de son jeu, jetait ces mots :

—C'est fini de rire, mon capitaine, fini d'insulter les Français. Ton sang ou le mien ? Seulement, retiens ceci : je suis adroit et fort. Il n'y avait pas beaucoup de lames comme la mienne au 12^e cuirassiers, qui en compte de fameuses... Tu es un Prussien quasiment fichu....

Dierx attaquait avec furie, mais Valdeing arrivait irréprochablement à la parade. Aussi maître de lui que s'il eût opéré dans une salle d'armes, il reprit :

—Tu vas mourir, mon bonhomme, j'avais décidé cela : Toi ou moi, ce sera....

Il eut un coup merveilleux, superbe. Brusquement, il mollit son fer et Dierx s'engagea... Alors, rapide comme l'éclair, il rompit, et écarta la lame de son adversaire, d'une parade irrésistible, et s'allongea. Mais Dierx, aussi, était un tireur habile. Il arriva à temps et riposta. Une goutte de sang perla au bras droit du cuirassier.

—Cré nom ! s'écria-t-il.

L'officier poussa un soupir de joie.

—Ah ! tu grognes, attends !

—Oui, attends, murmura Dierx.

Il avait fréquenté, fréquentait encore l'académie d'escrime de Berlin, une salle renommée, et, lui non plus n'était pas le premier tireur venu. La partie était égale.

—Oh ! continua Valdeing, ce n'est qu'une boutonnière... au mauvais endroit. Parions ton château de l'Oder contre la bicoque paternelle que je t'aligne, du menton au nombril, la série complète ?

Un coq chanta. Est-ce que le jour allait paraître ? Il était temps d'en finir.

—Crac, la première, à droite.

Ce fut à Dierx, de rugir.

—Canaille ! fit-il.

—Ça m'est égal. Le droit est de mon côté. "Pour Bartmann." Il lui ouvrit une deuxième boutonnière. "Pour moi !"

Cette fois, envoyant en l'air le fer du Prussien, il se fendit à fond. Dierx tomba en avant, sans un cri.

—Je crois que tu as ton compte, mon Alboche, murmura Valdeing. J'avais juré que je te tuerais, et je n'ai pas menti.

Il soulevait les rideaux. L'orient blanchissait.

—Maintenant, ajouta-t-il, si l'ami Bartmann s'amonait, avec son truc, ça ferait bien mon affaire.

Mais Bartmann était loin. En quittant Valdeing, dans la cour, il était, lui aussi, revenu à la chambrée, pour l'appel. Il avait répondu : "Présent !" Polonais, Silésiens, Allemands et Prussiens, toute la chambrée était ivre.

Après l'appel, les hommes et les brigadiers se couchèrent, et Jean savait, par expérience, que dans quelques instants tous ronfleraient. Les grilles ne seraient pas fermées avant dix minutes — les dix minutes de grâce — il sortit rapidement.

Laisant à gauche la Kasernestrasse, où il eût pu rencontrer quelque officier, il revint vers les remparts ; c'était plus long, mais plus sûr. Le sabre collé au flanc, il marchait vite. En réalité, il avait toute la nuit devant lui, jusqu'au réveil de cinq heures, car Dannbek, non plus que les autres brigadiers, n'était pas gaillard à ouvrir l'œil avant la sonnerie, quand il avait bu.

A la porte convenue, Dumur veillait. Un Dumur à nouveau transformé, en tenue de valet de pied : culotte courte, bouclée aux genoux, sur des bas noirs, escarpins légers, veste à boutons de cuivre et calotte de velours. Il ne lui manquait qu'un plumbeau sous l'aisselle !

—Vite, dit-il, viens, et habille-toi.

Sur une chaise étaient étalés un pantalon à la hussarde, une houpelande à brandebourgs, un manteau à fourrures, tout le costume d'un boyard. Sous un pinceau habituellement manié par l'anarcho d'antan, les noires moustaches de Jean devenaient de plus beau roux, ainsi que les cheveux coupés ras.

—Bono, un soupçon de cette pommade, maintenant sur les joues. Te voilà plus Polonais que la Pologne... Mirez-vous, monsieur le comte !

Jean se laissait habiller, lustrer, teindre — et n'en revenait pas. Il se regarda dans une glace. Cette face fleurie, lourde, empourprée, enfoncée dans des fourrures ! Il eut peine à se reconnaître. Dumur, souriant de l'étonnement de son ami, reprit :

—La voiture est attelée. Voici ton passe-port, tes papiers ; remarque la couronne et tes armes : un lévrier sur champ de sable.

Jean lut : Laissez passer le comte Dobieski avec la comtesse et deux domestiques.

—Comment....

—A-t-on pu se procurer ces papiers ? On se procure tout, même en Allemagne, avec de l'or, comme en Afrique, dans l'Oued R'rir. Je suis le premier de tes domestiques, ton factotum... L'oncle Bartmann, ton cocher, un Allemand fini, ost sur le siège, triple guides en mains... Tes habits dans cette valise, le sabre et les éperons... et, en route.

La berline, ainsi que le disait Dumur, légère et haute, légère pour la course, haute pour empêcher les curieux, était attelée de deux chevaux. A travers la ville, l'oncle les mena doucement ; mais, une fois hors des murs, ils les toucha du fouet, et les chevaux, des bêtes de sang, partirent à fond de train. Dumur avait grimpé sur le siège. Jean était seul.

—Je rêve, pensait-il, c'est trop beau. Dannbek, au réveil, va me crier encore : Debout, canaille de Français ! Ah ! si Valdeing était là... il y a place pour deux. Pauvre cuirassier !

Deux heures après, la voiture roulait sur le pavé de Berlin. Elle s'ari éta devant la gare de l'Est. Tout, à quelques minutes près, avait été calculé.

—Dépêchons, souffla Dumur, le train va partir. Voici ton billet, suis-moi jusqu'au wagon.

Dumur portait la valise cerclée de fer. Les employés, poliment, s'effaçaient devant ce grand seigneur, et Jean toujours précédé de son valet, arriva à un compartiment réservé.

L'ex-zéphyr s'inclina profondément, et Jean monta, raide, absolument dans son rôle. Quand Dumur revint à la voiture, l'un des domestiques de "l'hôtel des Etrangers", prévenu d'avance, avait déjà les chevaux en main et disait :

—Alors, monsieur le comte reviendra bientôt ?

—Dans huit ou dix jours, répondait Bartmann.

Puis Dumur et Bartmann coururent au train. Il était temps, le convoi s'ébranlait.

—Madame... commença Jean, en mettant le pied dans le wagon.

La comtesse, appuyée sur des coussins, paraissait sommeiller.

De la main, elle invita le jeune homme à s'asseoir. Mais, dès que le train eut dépassé les dernières clartés de la gare, elle releva sa voilette et rabattit le collet qui lui cachait à demi le visage.

—Florentine ! C'était toi, la comtesse....

—Tu ne m'avais pas devinée ?

—Si. Tant d'amour, je n'osais y croire. Tu as vu Ludwig ?

—Oui.

Toujours avisée, elle abaissait les rideaux.

—Maintenant, remercie-moi, fit-elle.

Il l'embrassa follement.

Mais Florentine se ressaisit.

Jean inclinait la tête.

—Où m'emmenes-tu ?

—A Varsovie, puis en France.

—Comtesse Dobie-ka, racontez au comte le moins polonais du monde vos récentes aventures !

Et Florentine, en quelques mots, expliqua comment, après avoir vu Ludwig, elle avait combiné ce plan d'évasion, de concert avec l'oncle et Dumur, qui termina-t-elle, n'était pas un sot.

Une question brûlait les lèvres de Jean :

—Et ton père ? demanda-t-il enfin.

Le charmant visage de Florentine s'assombrit.

—Je n'en ai pas eu de nouvelles... directement, répondit-elle, mais je sais qu'il est malheureux, très malheureux. Aussitôt que tu seras en sûreté, je m'occuperai de lui.

Ils voyageaient par le rapide. Sans alerte, ils dépassèrent la frontière. Si la fuite avait été signalée aux postes extrêmes, nul, en ce seigneur qui se rendait en ses domaines, en coupé réservé, avec la comtesse et deux serviteurs remarquablement stylés, n'eût osé reconnaître le uhlan Bartmann, un pauvre diable.

Plus de trois semaines, qui s'écoulèrent vite, ils demeurèrent à Varsovie. L'oncle retourna à Berlin chercher les chevaux.

Un soir que, caressant de futurs projets, Florentine et Jean se promenaient sur les bords de la Vistule, sous le ciel doux de Pologne, pareil à une lourde tenture bleue, un groupe de voyageurs, sorte de vagabonds qui marchaient pieds nus, en haillons presque, de misérables sacs à l'épaule, défila dans la poussière de la route. Les voyageurs étaient au nombre de cinq, tous lamentables et paraissant extrêmement las. Leur chef, ou celui qui semblait tel, s'approcha de Jean et, honteux, tendit la main, sans mot dire.

—Valdeing ! s'écria le jeune homme.

—Vous me... connaissez, monsieur ?

—Si je te connais, je suis Bartmann.

—Cré nom, mon capitaine... Pardon, madame... .

Il se laissa choir sur le revers du fossé.

—Ça tourne un peu, faisait-il, je... nous n'avons rien pris, que de l'eau et quelques betteraves crues, depuis ce matin... mais ça va mieux... De te rencontrer, mon vieux, je suis guéri, je n'ai plus faim.

—Mais les autres ?

—Un Silésien et des Polonais, de la cavalerie, de l'infanterie, du diable, qui préfèrent crever sur la route, ou d'une balle au coin d'un bois, que de continuer à servir l'Alboche. Je les ai rencontrés en route, Je suis leur chef et je les emmène en France. Oh ! je les ai catéchisés, n'est-ce pas, mes gaillards ? Criez : Vive la France !

—Vive la France ! répondirent les quatre autres.

Florentine était stupéfaite.

—C'est Valdeing, lui appliqua Jean, l'excellent ami dont je t'ai parlé... Suivez nous ; nous vous rapatrierons tous.

Des yeux, il consultait la jeune fille.

—Sans doute, dit-elle avec bonheur. Ils aimeront la France quand ils la connaîtront.

Jean distribua quelque argent aux hommes ; quant à Valdeing, il l'habilla convenablement et l'installa à l'hôtel, près de lui. Le soir, il lui demanda :

—Comment as-tu fait pour t'évader ?

—Oh ! c'est toute une épopée, camarade. Il y a eu du nouveau, au Winterfield No. 18, depuis ton départ. Dierx est... dans l'autre monde.

—Valdeing !

—Que veux-tu. Je l'avais dans le sang, la canaille.

Il raconta, à sa façon, la terrible nuit du duel. L'oncle revint le lendemain avec les chevaux. Tous, alors, par l'Autriche et la Suisse, rentrèrent en France. A Besançon, Florentine glissa un billet bleu dans la main de Valdeing.

—Pour vous et vos hommes, en souvenir de moi, lui dit-elle.

Valdeing accepta.

—Je ne vous oublierai pas, mais, excusez-moi, je voudrais plus tard, assister à votre mariage avec Bartmann.

Florentine rougit imperceptiblement, puis :

—Je vous le promets, si Dieu le veut.

Jean, peu après, disait à son amie :

—J'ai idée de me rendre à Lunéville, consulter le commandant Bek.

—Va donc, répondit-elle, je t'attendrai à Paris avec Dumur.

A Paris ! Jean secoua la tête.

—Alors, je te rejoindrai à l'endroit que tu me désigneras.

—C'est cela.

Encore une fois, ils se séparèrent. Se reverraient-ils ? Dieu seul, que Florentine venait d'invoquer, le savait.

L'oncle Bartmann retournait à Colmar pour vendre sa maison et son lopin de terre ; car, après ce que lui avait raconté Valdeing, il ne voulait plus être Allemand.

XCI

Première Rehabilitation

Bek, l'Arbi, ainsi qu'on l'appelait au 83e, n'avait pas changé. Il est des hommes qui ne vieillissent pas. Ses yeux noirs, simplement, luisaient d'une flamme plus claire, comme si, près de la frontière, à proximité de l'ennemi, la fièvre de revanche, qui le hantait, eût augmenté encore.

Jean, tout au long, assis dans le cabinet de Bek, racontait sa vie, et le commandant arpentait la chambre ou battait des marches saccadées aux vitres, en répétant :

—Sacrédié, continuez donc... .

Et Jean continuait, sans rien omettre, racontait son arrestation, le jugement, ses deux évasions.

Quand il eut terminé, B k se planta devant lui, les bras croisés, et, le couvrant de ce regard aigu qui fouillait un homme jusqu'au tréfond de l'âme, il dit :

—Je crois à votre sincérité, mon camarade ; vous ne seriez pas venu d'aussi loin pour en conter à B.k. Sacrebleu, vous êtes un homme ! Beaucoup, à votre place, auraient désespéré. J'aime à voir qu'il est encore, de par notre France, des vaillants que rien n'arrête, que la mort elle-même n'effraie pas. Votre père était de ceux-là, le sang de l'Alsace est généreux. Je vous ai distingué tout de suite, moi, à votre air résolu, au 83e. Vous me demandez un conseil, le voici : L'armée régulière, malheureusement, vous est fermée, de par votre situation de déserteur ; entrez à la légion étrangère. Vous y ferez votre chemin. Je vous aiderai. Comment ? C'est mon affaire.

—J'y avais songé, mon commandant.

—Bien. Quand désirez-vous partir ?

—Le plus tôt possible.

—Voilà qui est parlé. Ne vous inquiétez de rien, je me charge des paperasses.

—Je vous remercie, car ces démarches m'étaient pour ainsi dire impossibles. Et pour les autres qui sont venus avec Valdeing ?

—Je me charge d'eux aussi. Prévenez-les. Quant à vous, Jordanet, revenez dans deux heures, vous dînez avec moi. Nous parlerons de l'Afrique, que j'aime, où j'ai conquis mon premier liseré d'or, où j'en suis sûr, vous gagnerez le vôtre.

Et B.k., amicalement, lui tendit la main. Approuvé, presque félicité par le commandant, dont il connaissait l'inflexible caractère quand il s'agissait des choses de l'honneur, invité à dîner par lui, Jean, en le quittant, ne se tenait plus de joie.

Tout était oublié, les rancunes du passé, les tracasseries mesquin-s, Houdaille et Aquaviva. L'avenir, enfin, lui apparaissait aussi limpide que ce ciel de la patrie sous lequel, fièrement, il frappait du talon.

Des sol lats, des Français, cette fois, des fantassins aux pantalons rouges, des chasseurs aux dolmans bleus, le bataillon de B.k. étaient attablés dans une auberge. Il y entra pour entendre leurs conversations, rire de leurs rires, pour reposer ses yeux sur des visages amis. Il écrivit à Florentine :

“Reviens de suite, je veux te revoir avant de partir. Amène Dumur. Je dîne, ce soir, avec le commandant. J'accomplirai des merveilles, vois-tu, ma Flo, pour arriver à l'honneur, à la gloire. Je me sens des ailes ! Désormais, je ne serai plus seul, j'aurai derrière moi, avec moi, un protecteur.”

Jean jeta sa lettre à la poste et, à l'heure convenue, il se présentait chez le commandant. B.k. s'était fait servir dans sa chambre. Le repas, un dîner de soldat, fut lestement expédié. Puis le commandant, ayant congédié l'ordonnance qui le servait, ouvrit sa cave à liqueurs et tira sa pipe.

—Là, fit-il, il n'y a plus maintenant, d'officier supérieur, il y a deux Français, deux amis, causons. Ah ! l'Afrique. Vous avez vu Bi-kra, Jordanet ; or, moi, par là-bas aussi, dans le Thouat, avec ma section, j'étais sergent alors, j'ai tenu en respect, tout un jour, une nuée d'arbicos.

Longuement, il raconta cet épisode de guerre qui le ramenait au temps de sa jeunesse.

—J'aime aussi l'Afrique, mon commandant, dit Jordanet.

—Parbleu !

Et Bek s'enthousiasmait encore. Il raconta le passage de l'Oued-Laya, une terrible escarmouche où l'on se battait un contre vingt, comme toujours.

—Oui, termina-t-il, les braves ne manquent pas en notre armée. Gallois, votre capitaine, est un brave, je m'y connais. Ce Mylord, ce

Valdeing, dont vous m'avez parlé, le sont aussi ; vous l'êtes vous-même.

Fortement, il lançait au plafond des spirales de fumée, et se taisait dans la vision du passé. Il avait prononcé le nom de Gallois. Jean aussi réfléchissait profondément. Il toussa, entr'ouvrit les lèvres, l'idée s'obstinait à ne pas sortir ; enfin, il dit :

— Mon commandant, je n'ai osé vous l'avouer à ma première visite, la personne qui, deux fois, m'a sauvé l'honneur, était la fille du...

— De Gallois, acheva Bek.

— Vous saviez ?

— Je l'avais deviné. C'était votre secret, je n'ai pas insisté. Ne pâlissez pas, mon garçon, par là, aussi, j'espère vous rendre quelque service, car j'ai conservé du père le meilleur souvenir et j'ai lieu de penser que je ne lui suis pas indifférent.

— Je vous présenterai Florentine, mon commandant.

— Je la verrai avec plaisir.

Florentine, abandonnant tout quand il s'agissait de Jean, arriva le lendemain, avec Dumur.

— Je prends du service à la légion étrangère, dit Jean à celui-ci, en es-tu ?

— Avec toi, toujours. Je rêve la gloire, moi aussi ; je ne te quitte plus.

Bek reçut paternellement Florentine.

— J'ai conseillé à votre ami, lui dit-il, entre autres choses, de s'engager à la légion. Le commandant est mon ami, je le recommanderai spécialement. Et puis, vous avez raison, mademoiselle, il faut qu'il arrive officier. La gloire efface tout. Un jour, tout s'expliquera.

Lui-même, dans la journée, avait fait les démarches indispensables. Sur la feuille de route collective, il ajouta le nom de Dumareff, celui de Dumur polonisé pour la circonstance. Jean y était mentionné sous le nom de Bartmann, Alsacien incorporé par la force dans l'armée allemande.

— Vous m'écrirez, ami Bartmann, recommanda-t-il en souriant.

— Oh ! mon commandant.

— Et vous, mademoiselle, vous présenterez mes amitiés à votre père.

Sur le seuil de sa porte, Bek, l'énergique soldat de l'Oued-Laya, était ému.

— Au revoir, mes amis, fit-il. Vous finirez par être heureux, vous le méritez.

Il les accompagna du regard, aussi longtemps qu'il pût les apercevoir, puis, rentré chez lui, il se mit à son bureau et écrivit. L'enveloppe portait cette souscription :

“ A Monsieur le lieutenant-colonel, président du conseil de guerre du Ve corps d'armée.”

Il appela son ordonnance et lui dit :

— Cette lettre à la poste, de suite. Il l'aura demain, songea-t-il, et l'affaire est pour le seize. Ces jeunes gens m'intéressent, j'aime les cœurs vaillants.

Aussitôt rentré à l'hôtel, Jean dit à sa compagne :

— Il faut nous séparer encore, Florentine.

Elle tremblait un peu, subitement pâle.

— Oui, Jean, il le faut.

Une voix, celle de Dumur, dans l'escalier, criait :

— Dépêchez-vous, Bartmann, c'est l'heure.

— Je descends, répondit-il. J'ai ton portrait, Florentine, ajouta-t-il, revenu aux soucis du moment, et tu n'as rien de moi.

— Si, j'ai tes vêtements de uhlán et ton sabre. Je les mettrai dans ma chambre ; ils me rappelleront, à toute heure, combien tu as souffert pour moi.

Les quatre Allemands évadés attendaient avec Dumur. Tous, avec Florentine, se dirigèrent vers la gare. Une demi-heure après, ils partaient pour Marseille, d'où la place les dirigerait sur leur nouveau corps.

Florentine, seule, revint à Paris. Avant de se remettre au travail, elle désirait ardemment revoir son père. Elle pressentait qu'il devait être très malheureux. Elle ne lui tenait pas rigueur de l'avoir chassée, un soir, car elle savait bien qu'il avait cédé à un mouvement de colère qu'il regrettait assurément.

Lui écrivait-elle ? La lettre pouvait tomber aux mains de l'irascible Cecile, sa belle-mère. Irait-elle à Blois, encore ?

Elle agitait toujours ces questions quand le fiacre la déposa chez elle, rue du Cardinal-Lemoine. La concierge lui remit plusieurs lettres ; elle monta dans sa chambre et les ouvrit.

— Tiens, fit-elle, avisant la dernière, une lettre de Blois !

Elle courut à la signature. C'était une lettre de Grousse :

“ Mademoiselle, disait-il, j'ai écrit plusieurs fois à notre Cari et mes lettres demeurent sans réponse. Alors, je me suis souvenu de la rue du Cardinal-Lemoine, et je m'adresse à vous, d'abord pour avoir de vos nouvelles, et puis... Je suis toujours à Blois, pas

pour longtemps, heureusement. Voici ce qui s'y passe. Brizard, vous savez, le parigot qui a fait coffrer mon bleu, avait été pincé, ainsi que je vous en avais prévenue, mais il niait, l'animal... pardon, il niait comme un arracheur de dents. L'affaire traînait en longueur ; ça ne finissait plus. Alors, moi, je m'en suis mêlé. J'ai enfoncé la police, je m'en flatte. Brizard passe au conseil le seize, à Orléans ; nous sommes au dix. J'y serai. Venez donc, j'espère qu'il y aura du bon pour ce pauvre Cari... ”

“ Votre serviteur. — Grousse, ancien soldat, rue du Vieux-Château, 29.”

Brizard, l'auteur de tous leurs maux, serait jugé le seize ! Elle avait le temps de répondre à Grousse.

“ Je serai à Orléans, le jour indiqué, écrivit-elle, de suite ; je désire assister, inconnue, à cette séance du conseil de guerre. Attendez-moi. M. Grousse, à midi vingt, au train de Paris.”

Le seize, Florentine débarquait à Orléans. Dans la cour de la gare, au milieu de cent autres, elle reconnut Grousse, bien qu'elle ne l'eût vu qu'une seule fois, tant le visage du Berrichon reflétait la bonhomie et l'honnêteté. Elle marcha vers lui, la main tendue.

— Venez vite, dit-il, il est midi et demi, tantôt, et la séance commence à une heure. Nous entrerons tout de même. J'ai deux places, car je suis appelé comme témoin.

En chemin, il mit Florentine au courant.

— C'est moi le principal témoin, pour les pièces volées au père Yvette. Vous verrez... Il y a aussi le coup du mouchoir. Brizard ne se doute pas de cela ; s'il avoue, nous sommes sauvés.

Par ce nous, le brave Grousse entendait parler de son Cari.

— Espérons, répondait la jeune fille, toute frémissante.

La consigne était sévère, mais l'ancien moniteur d'escrime du 83e exhiba sa feuille de convocation et on les laissa passer. Après une cour où manœuvraient des soldats qui reluquaient cette belle fille, des couloirs sombres où, tristement, résonnaient les talons ferrés de Grousse, ils arrivèrent à une porte en chêne qui portait cette plaque indicatrice, terrible dans son laconisme : Conseil de guerre.

— Vos feuilles ? demanda le planton... Entrez.

C'était la salle où avait été condamné Jean, les mêmes rideaux rouges tamisant un jour mystérieux, presque solennel, la même table recouverte d'un tapis vert, les mêmes plumes peut-être, qui avaient paraphé le jugement de Jordanet.

— Voyez donc, lui dit Grousse, là-bas, sur cette table, l'or, la montre... et le mouchoir. Ce mouchoir, c'est...

Un coup de sonnette l'interrompit. Le sous-officier qui commandait la garde d'honneur, cria :

— Portez... armes !

Et la cour entra. Les juges du conseil, rarement remplacés, étaient ceux qui avaient jugé Jordanet. Ils étaient présidés par le lieutenant-colonel, de martiale tournure, aux yeux bleus, à la fois sévères et pleins de mansuétude, de visage attristé, comme si toutes les infamies qui défilaient devant lui, venues de l'armée, l'eussent soudainement écoeuré.

— Qu'on introduise l'accusé, ordonna-t-il, dès que les armes furent reposées.

Brizard fut amené. Le misérable portait la tête haute. Quand, selon les formalités requises, il eut décliné ses nom et prénoms, il ajouta :

— Maintenant, mon colonel, dites-moi donc ce qu'on me veut ?

Les yeux du président étincelèrent, mais Brizard ne sourcilla pas.

— Ah ! vous ignorez ce qu'on vous veut, répondit-il, en feuilletant le dossier étalé devant lui. Huissier, appelez la dénommée Yvette.

La bonne vieille se leva.

— Vous me connaissez déjà, monsieur, dit-elle ; je suis venue ici pour mon Cari, que Dieu le protège. J'étais bien sûre qu'il n'était pour rien dans toutes ces manigances. Vous le rappellerez pour que je le revoie. Il faut vous presser, car je m'en vais, moi aussi. Mon vieux m'appelle ! C'est pour vous dire qu'il est mort, le cher homme. Notre argent volé, la paix de nos vieux jours, ça lui a tourné le sang.

Chose étrange, le président écoutait, n'interrompait pas, ne ramenait pas le témoin à la question.

Avait-il donc son idée.

Et la mère Yvette continua, mêlant sans cesse le nom de Cari à sa déposition, s'apitoyant sur son sort.

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle, tout à coup.

Elle allait se trouver mal.

— Asseyez-vous, bonne mère, dit le président, et, quand vous serez remise, vous nous direz si vous reconnaissez les pièces de monnaie étalées sur cette table.

Puis déposèrent Lesur et Hondaille qui constatèrent que, en effet, le soldat Brizard dépensait sans compter des sommes relativement considérables.

— Et vous profitez de cet argent, caporal Lesur, sergent Hondaille, dit sévèrement le président. Et vous portez des galons ! Nous verrons à les faire coudre sur d'autres manches. A cette

même place, il y a peu de temps, vous déposiez haineusement contre un autre, vous l'accusiez de ces mêmes vols.

Houdaille baissait la tête.

—Asseyez-vous, vous vous tiendrez à ma disposition.

L'huissier appela :

—Capitaine Gallois !

Comme s'il se fût donné le mot avec la mère Yvette, Gallois, tant la condamnation de Jordanet lui pesait, à cause de la montre, commença par défendre son ancien caporal.

—Le président voudra bien se souvenir, fit-il en substance, qu'ici même j'ai refusé de croire à la culpabilité de Jordanet et que j'ai rendu hommage à ses qualités de soldat. Ce vol m'étonnait de la part d'un militaire modèle, aussi sérieux, aussi bien doué, après sa conduite à Marchenoir. Le caporal était l'ami du commandant Bk. . . .

—Vous connaissez Bek ? interrompit le président.

—J'ai cet honneur. Et puis, alors, nous ignorions la trouvaille du mouchoir.

—Le mouchoir ! s'écria Brizard.

Il regarda sur la table, reconnut son mouchoir au nombre des pièces à conviction, et pâlit.

Brizard, nos lecteurs ne l'ont pas oublié, était revenu à la caserne, le soir du vol de la montre de Gallois, pour s'assurer de la rentrée de l'ordonnance. Prétextant un rhume, il avait pris un mouchoir dans son sac. Ce mouchoir, il l'avait perdu dans le cabinet par où il s'était introduit dans la maison. L'ordonnance ne l'avait retrouvé que longtemps après la condamnation de Jordanet et l'arrestation du parigot. Il n'y avait pas fait attention, même, le prenant pour un des siens, car tous les mouchoirs de soldats se ressemblent, jusqu'au jour où, désirant le laver, il s'était aperçu qu'il était marqué des initiales P. B. Un soir, qu'il se promenait avec Grousse avec lequel il avait conservé d'amicales relations, il lui avait fait part de cette trouvaille. Grousse, lui, était à l'affût.

—P. B., s'écria-t-il, c'est le mouchoir de Brizard,

—De Brizard ?

—Dame, cherche, à la compagnie.

Cette découverte n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd, comme on dit.

—Alors, interrogea le président, vous croyez à la culpabilité de Brizard ?

—Jusqu'à ce qu'il ait expliqué comment son mouchoir se trouvait chez moi.

—Merci, capitaine.

—Eugénie Pallet, cria l'huissier.

Une jeune fille s'avança.

Le président la questionnait.

—Vous connaissiez Brizard ?

—Il venait à la maison.

—Souvent ?

—Assez souvent, monsieur.

—C'est lui qui vous a donné les pièces qui figurent sur cette table ?

Eugénie, un peu honteuse, rougit et approuva de la tête.

—Avant, ou après le vol de l'auberge Yvette ?

—Après.

—Vous en êtes certaine ?

—Oui, monsieur.

—Approchez-vous et regardez ces pièces.

Eugénie les examina, l'une après l'autre. Une marque y était : un trait gravé à la pointe du couteau.

—Ce sont bien les pièces que m'a remises Brizard, fit-elle.

—Merci, mademoiselle. Huissier, appelez l'ordonnance du capitaine Gallois et l'ex-soldat Grousse.

Grousse répondait : présent et s'avançait. . . .

—C'est inutile, dit Brizard.

Abandonné par Eugénie, qu'il aimait, sentant le terrain se dérober sous lui, Brizard brûla ses vaisseaux.

—Allez-y de la boîte. Je suis rincé dans les grands prix. L'ami Zidore m'avait répété : " Méfie-toi du sentiment ". C'est ma très grande faute, c'est moi qui ai décroché la toquante du capiston, c'est moi qui ait fait le coup du père Yvette.

Puis, il s'assit, souriant, comme fier de son œuvre.

—Je prends note des aveux de l'accusé, dit l'officier qui remplissait les fonctions de ministère public.

Présent à cette scène, l'avocat qui avait assisté Jean, ajouta :

—Je ferai remarquer que ce faisceau de preuves avait été échaudé, tout d'abord, contre Jordanet.

Brizard haussa les épaules, et, du même ton de suprême indifférence :

—Vous êtes malin, vous, le bourgeois, ça se pourrait. . . .

—Je prie le conseil de retenir ces paroles, poursuivit l'avocat, en se tournant vers les juges ; car je me propose, en fin d'audience, de demander la réhabilitation de mon client. . . un peu tard, car il est mort.

—Mort ! répéta Gallois.

—Oui, capitaine. L'innocent a payé l'erreur de sa vie ; il est mort aux avant-postes entre Biskra et Tuggurt.

—Disparu seulement, crut devoir rectifier l'un des juges.

—Ce qui est tout comme avec les Touaregs du désert.

Brizard, les narines frémissantes, écoutait. La mort du Carillon d'autan lui était comme un baume.

—Ah ! murmurait Grousse, si mon Cari est mort !

—Qui donc est mort ? interrogeait à la ronde la mère Yvette.

Que résulterait-il de cet échange d'observations ? Florentine était debout, avec les autres, les regards allant du président à son père.

Le président se leva :

—Vous avouez, Brizard, dit-il.

—J'avoue, puisque je suis roulé et qu'il n'y a pas moyen de s'en tirer autrement.

—C'est suffisant.

La cour, solennellement, se retira. Gallois, au centre, s'entretenait avec l'avocat, son visage rayonnait de joie ; Florentine cherchait à se rapprocher de lui, mais les juges, après quelques minutes revenaient. Le président rendit l'arrêt : Brizard, convaincu de vol, dont l'un avec effraction, était condamné à la dégradation et à vingt ans de travaux forcés.

—Quelle tuile ! fit-il.

Mais le lieutenant-colonel, se découvrant, sans plus s'intéresser à Brizard, qui, définitivement, était rayé de la grande famille militaire, commanda :

—Sergent, faites porter les armes et mettre baïonnettes au canon.

Et, quand les mains des dix soldats furent ramenées dans le rang, quand étincelèrent les lames, il reprit, d'une voix claire qui éveilla les échos de la salle :

—Messieurs, nous avons, à cette heure, un acte de haute justice à accomplir. A la suite de témoignages erronés, non à dessein, je veux le croire, un innocent a été condamné. Autant qu'il est en mon pouvoir, je le réhabilite.

L'assistance, officiers, juges et témoins, battait des mains.

—Fût-il, dit Brizard, puisqu'il est mort.

Mais le président, réclamant à nouveau le silence, d'un geste, continuait :

—Je donnerais quelques-unes des années qui me restent pour qu'il fût ici, car ce jeune homme est. . . était un brave. Où qu'il soit, mort, prisonnier ou libre je lui envoie tous mes regrets, d'accord, en cela, avec les membres du conseil de guerre. En vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je rapporte l'arrêt flétrissant Jean Jordanet ex-caporal au 83e.

Alors, chez Florentine, la joie l'emporta sur la prudence, elle s'écria :

—Jean, comme tu seras heureux !

A ce cri, Gallois se retourna. Il aperçut une jeune femme appuyée sur l'épaule de Grousse. Il reconnut de suite sa fille et courut à elle.

—Mon enfant, tu étais là ?

—Oui, père.

Cette dame, la fille de son capitaine ! Grousse était ahuri.

—Elle est forte. . . celle-là. . . bégayait-il.

—Oh ! papa, reprenait Florentine, je te remercie, tu as été bon pour lui.

—J'ai dit ce que j'en pensais. Viens, on nous regarde trop, je t'emène à Blois.

Comme il sortait, l'huissier lui toucha le bras :

—Le colonel désire vous parler.

—Capitaine, lui dit celui-ci, nous avons fait, aujourd'hui, de bonne besogne. . . Votre main. . . Bek m'a écrit, ces jours derniers, il me pria de le rappeler à votre souvenir.

—A mon tour je vous demanderai : vous le connaissez ?

—J'étais caporal, avec lui, sur le plateau du Thouat.

—Ah ! je sais, répondit Gallois. Merci. . . Et, Jordanet, croyez-vous à sa mort, mon colonel ?

—Le bruit en a couru.

Le colonel souriait à demi.

XCII

Gallois est Perplexe

A travers les campagnes lourdes des blés jaunissants, le long de la Loire aux eaux rougies par la pourpre du couchant, le train courait vers Blois. Le capitaine était assis en face de Florentine, dans un compartiment de première classe.

Ainsi, ils arrivèrent à Blois. Sur le quai, il retrouvèrent Grousse qui aidait la mère Yvette à descendre du wagon.

—Invite-le donc à dîner, papa, pria Florentine, à voix basse.
 —Tu as raison, d'autant plus que nous serons seuls, ce soir.
 —Seuls ?
 —Oui, Cécile ne rentrera que demain.
 —Tant mieux ! pensa Florentine.
 Grousse, à l'invitation de son capitaine, tortilla son chapeau à le mettre hors de service... Un tel honneur, à lui, simple fantabosse ! Enfin, il accepta. Il reviendrait rue du Haut-Bourg dès qu'il aurait reconduit la bonne vieille.
 Gallois serrait la main de la mère Yvette et Florentine l'embrassait, quand Grousse s'écria :
 —Et bien, ma foi, chacun son tour. Voyez donc mon capitaine ?
 C'était Houdaille et Lesur que deux gendarmes escortaient, la jugulaire au menton. Le président, pour dépositions faites à la légère contre Jordanet, les avait punis de quinze jours de prison que le général, immédiatement, avait convertis en trente jours, dont huit de cellule.
 —Houdaille, ordonna Gallois, approchez.
 Le sergent se présenta, tête basse.
 —Vous m'avez trompé, voici ce qu'il en coûte. Et le colonel, la semaine dernière, me parlait de vous nommer adjudant. Rompez... Votre punition achevée, vous changerez de compagnie.
 A table le capitaine Gallois disait à Grousse ;
 —Pourquoi êtes-vous revenu à Blois, mon brave ?
 —Pour mon bleu, donc.
 —Votre bleu ?
 —Eh oui... Cari... Jordanet. La veille de son départ, je lui avait promis, comme ça, dans sa cellule : " Tu es innocent, Brizard. Houdaille et la bande te montent le coup, mais nous verrons : Grousse est là." Mais à quoi que ça a servi, tout ça, mes veillées chez la maman Vallet, ajouta le Berrichon, tristement, mes voyages, l'histoire du mouchoir, et le reste, puisque je ne reverrai plus Cari ?
 —Espérez, Grousse, conseilla Florentine.
 —J'aurais tant désiré l'avoir à ma noce.
 —Vous assisteriez peut-être à la sienne.
 —Dieu le veuille !
 —La bonne conduite et l'amitié ont toujours leur récompense.
 Florentine prononça ces mots par-dessus l'épaule de son père auquel elle présentait une allumette pour sa pipe. Grousse l'examina, un peu étonné. La demoiselle n'était pas triste, au contraire ; c'était drôle. Elle s'intéressait à Cari, cependant, au point d'être venue de Paris pour assister au conseil de guerre. Se souvenant de son angoisse du matin, de son moi, dans la salle, le Berrichon, décidément, ne savait que penser.
 —Oui, fit Gallois, mais, s'il est mort, c'est presque au champ d'honneur, en pourchassant l'Arabe.
 —Racontez-nous donc, mon ami, demanda Florentine, comment vous avez pu arriver à démasquer ce Brizard ?
 Le Berrichon, tout au long, en son langage imagé de troupière, expliqua son plan. De tous ces événements, l'innocence de Jean éclatait claire comme le jour.
 —Ah ! murmura Florentine, je le savais. Jordanet est l'honneur même.
 —En tout cas, fit Gallois, un point reste dans l'ombre. Grousse lui-même ignore où... Jordanet a passé la soirée, la nuit du vol.
 —Ça, c'est vrai, répondit Grousse, j'ai essayé et vain de lui... pardon, de savoir... il n'a rien voulu m'apprendre.
 Florentine rougit.
 —Oh ! Jean, songeait-elle, tu préférerais être condamné que de livrer mon nom au public ; je t'en aime davantage.
 Il y eut un moment de silence. Gallois, rêveur, tirait sa pipe ; Grousse, de la pointe de son couteau, traçait des lignes au fond de son assiette.
 —Alors, vous partez bientôt, monsieur Grousse ? demanda Florentine.
 —Demain, mademoiselle, pas plus tard, par le train de cinq heures.
 Il se leva de table, et prit congé de ses hôtes. On le reconduisit jusqu'au seuil. Là, repris d'une soudaine tristesse :
 —C'est égal, je ne dormirai pas tranquille, cette nuit, à cause de mon Cari.
 —N'ayez crainte, dit Florentine, Jean pense à vous, mon ami, je vous l'assure ; il y pense longtemps encore. Dormez en paix.
 Seule, maintenant, avec son père, elle oublia Jean. Le capitaine, heureux de la présence de sa fille qu'il retrouvait raisonnable et sage, fut expansif et se laissa glisser sur le doux chemin des confidences.
 Quand Florentine le quitta, vers le milieu de la nuit, elle avait la certitude que Cécile le rendait malheureux.
 Le lendemain le capitaine causait avec sa fille qui tendrement lui disait :
 —Ton gendre sera un officier ou tu n'en auras pas.
 —Il s'agit de... ?
 —Justement, il s'agit de lui, interrompit Florentine, estimant

que ce serait une lâcheté de renier Jean, surtout quand la preuve de son innocence était établie.
 —De Jordanet ? Mais... il est mort !
 —Non, père.
 —Hein ! alors, il s'est évadé ; tu aimerais un déserteur ?
 —Oui, j'aime un déserteur.
 Elle consulta sa montre.
 —Il n'est pas quatre heures, Grousse ne part qu'à cinq, j'ai le temps, et c'était mon idée, de te raconter son évasion, ses deux évènements que j'ai favorisés.
 —Toi ! tu l'as aidé à déserteur !
 —Moi-même, avec le concours de personnes dont les noms te donneront à réfléchir.
 Et comme le visage de son père trahissait une vive curiosité, Florentine, gaiement, ajouta :
 —Bon sang ne ment pas !
 A mesure qu'elle racontait les malheurs de Jean, sa constance dans l'adversité, le front du capitaine s'éclaircissait.
 —Du cœur, sacrebleu, murmurait Gallois, ah ! diable, un luron, ce caporal !
 Et il tourmentait sa barbiche, signe, chez lui, d'excessive émotion.
 —Voilà où nous en sommes, conclut Florentine.
 L'intervention en cette affaire du général de Beaumont, un nom illustre dans les annales militaires, celle de Bek, achevaient de le gagner.
 —Fort bien, dit-il, vous êtes tous des héros, mais cela n'empêche pas que Jordanet ne soit un vulgaire déserteur. Qu'on le reprenne, et il sera sûrement coffré.
 —Tu me promets de garder le silence ? s'écria la jeune fille, effrayée.
 —Moi, certes ; mais d'autres pourraient parler.
 —Pas de danger pour lui, à présent, cher père.
 Le lendemain, Florentine repartait pour Paris.

XCIII

Médéric et Catherine

Médéric avait repris son habituel train de vie. Il n'oubliait rien, cependant.
 Un mois environ après le départ de son père de la rue du Montparnasse, il annonça aux siens qu'il avait besoin de s'absenter pour plusieurs jours. Encore du nouveau, peut-être ? Les trois femmes pâlirent. Mais le jeune homme, négligemment, ajouta :
 —C'est pour le patron, ne vous inquiétez pas.
 Il mentait, le brave garçon, pour ne pas effrayer sa famille ; il avait résolu d'aller à Crézancy relancer Mascaret. Coûte que coûte, à tout prix, par supplication ou menace, il voulait savoir pour quelles raisons le misérable avait poursuivi son père, avec tant d'acharnement, de la Nouvelle-Calédonie jusqu'en France.
 Mascaret et Gérard ! Ces deux hommes, il le pressentait, possédaient le secret fatal, et il ne fallait pas songer à s'attaquer à l'officier, pour l'instant, du moins.
 Il s'habilla, prit son revolver, qu'il chargea, car il avait tout à craindre de l'ancien employé de la banque Savenay, et se rendit le soir à la gare de l'Est, où il prit l'express.
 Le train s'arrêta par la nuit profonde. Médéric avait choisi son heure. Il songeait à se rendre, de suite, chez le docteur Walter ; mais, poussé par une puissance mystérieuse plus forte que sa volonté, il se retrouva devant la demeure de Mascaret. Il tressaillit comme à l'approche d'un danger et s'arrêta.
 Les fenêtres étaient fermées, la maison silencieuse. La nuit s'éclaircissait, par les rayonnements d'un ciel peuplé d'étoiles et il remarqua que le gazou envahissait les allées, que les herbes folles s'agitaient au vent, que les plates-bandes, sur lesquelles s'était penchée la jeune fille pour lui offrir une pincée de myosotis moins bleus que l'azur de ses prunelles, étaient délaissées.
 Cinq minutes après, il sonnait chez le docteur. Walter et Catherine étaient à table, servis par la même vieille domestique.
 —Toi ! mon garçon, s'écria le vieillard.
 Et Catherine, rougissante de plaisir :
 —Monsieur Médéric !
 Le docteur lui serrait la main.
 —Et chez toi, quoi de nouveau ?
 Le front de Médéric s'assombrit.
 —Rien, répondit-il évasivement ; car il ne voulait pas parler devant Catherine.
 —Mange donc, mon garçon.
 Médéric n'avait pas faim. Il revoyait la maison aux fenêtres closes, aux allées envahies par l'herbe.

—Tu as quelque chose à m'apprendre ou à me demander, n'est-ce pas, Médéric ?

—Oui... à vous seul.

—Je suis à toi.

D'un trait il avala le verre de vieux cognac que lui présentait sa petite fille.

—Mon enfant, dit-il, souhaite le bonsoir à notre ami ; nous avons à causer.

Dès qu'elle fut sortie, Médéric s'informa de Mascarot. Mais ce dernier, selon son habitude, n'avait pas laissé d'adresse. Médéric se tordit les poings.

—Qu'as-tu ? interrogea Walter.

—Ce que j'ai, docteur !

Il raconta les péripéties de l'évasion de son père.

—Oh ! je retrouverai ce Mascarot, continua-t-il. Que lui avons-nous fait, à cet homme, nous ne le connaissons même pas. Excusez-moi, mon bon docteur, je repars de suite. J'ai deux jours de liberté, je retourne à Paris.

Walter essaya de le consoler.

—Là, mon ami, calme-toi. Je comprends ton découragement, mais, accorde-nous la journée de demain. La nuit porte conseil, je réfléchirai et je trouverai peut-être le moyen d'avoir l'adresse du scélérat.

—Non, non, merci, répondait Médéric.

Mais Walter, sachant combien ce brusque départ affligerait Catherine, insista :

—J'ai mes idées, tu verras. Reste avec nous, demain ; on t'aime, ici, vois-tu.

Médéric finit par consentir. Le vieillard, le conduisit à sa chambre, et là, debout, la bougie en main :

—Parlons de toi, maintenant. J'ai fait un rêve, se réalisera-t-il ?

Dès que tu le voudras, ou le pourras, j'ai à ta disposition les trente mille francs, promis l'autre fois, augmentés de par la sage administration de Catherine, qui se révèle ménagère accomplie, tu t'établirais, en cette contrée, dans la fabrication des vélocipèdes ; c'est une industrie nouvelle. Sérieux et adroit, comme tu l'es, tu serais vite lancé !

—Oh ! M. Walter, plus tard.

—Plus tard. Je n'ai guère le temps d'attendre. Quand tu te décideras, le plus tôt possible, reviens à Crézancy. Bonne nuit, mon garçon,

Aussitôt seul, Médéric ouvrit la fenêtre et y demeura longtemps, penché sur l'ombre. A qui pensait-il ? à Mascarot. Où le trouver ? le temps pressait. Tant que l'infâme ne serait pas démasqué, il pouvait d'un jour à l'autre, avec son flair de limier, découvrir la retraite du père, et, alors ?

Médéric ne dormit guère, cette nuit-là. Au matin, il entendit Walter ouvrir doucement la porte de sa chambre.

—A la soupe ! dit-il. Tu dois avoir faim, mon garçon.

A table, ils devisaient cordialement, lorsque la sonnette tinta.

—Va donc voir, mignonne, dit Walter

Aux premiers mots échangés entre Catherine et le visiteur, le docteur tressauta.

—C'est lui !

—Qui, lui ?

—Mascarot ! le diable l'amène.

Il poussait Médéric vers l'escalier.

Mascarot venait prier le docteur de venir avec lui, sa fille Suzanne étant bien malade.

—Je ne puis m'absenter, dit Walter, j'appartiens à une malade, la mère Aubryette, vous la connaissez bien. Elle a cinq enfants, dont elle est l'unique soutien. Je le regrette infiniment à cause de Suzanne.

—Je payerai ce qu'il faudra.

Walter le regarda fixement, fièrement :

—L'argent n'entre pour rien dans mon devoir ; nous sommes ici, en Alsace, comptissants, serviables jusqu'au bout et honnêtes.

—Honnête ! J'ai la prétention de l'être aussi, docteur.

—Hum ! à parler vrai, vous ne l'avez guère été pour ce pauvre Jordanet, mon compatriote et mon ami, qui se meurt, dit-on, de chagrin, en Nouvelle-Calédonie.

Mascarot à ce nom avait tressailli.

—J'ai fait mon devoir, répéta le misérable.

—N'avez-vous jamais pensé que Dieu vous punissait, en Suzanne ? Allons, un bon mouvement.

Les jambes de Mascarot fléchirent. Il dut se retenir à sa chaise. Médéric, haletant, attendait. L'ancien comptable retrouva bientôt son assurance.

—M. Walter, venez-vous, oui ou non ? C'est non. Alors, il ne me reste plus qu'à retourner près de ma fille.

—Où la conduirez-vous ? demanda le docteur.

—Je n'en sais rien. Adieu.

Et il sortit.

—Tu vois, dit Walter à Médéric, il refuse d'avouer.

—A vous, sans doute, mais il me répondra peut-être à moi. A quelle heure repart-il ?

—Dans vingt minutes.

—Alors, je le suis, je vous quitte. Je le retrouverai, à Paris, et... à nous deux.

—Va donc, mon garçon, et bonne chance.

—Oui, bonne chance, Médéric, ajouta Catherine qui venait d'entrer. Dieu vous protégera.

Le docteur, pour observer Mascarot, avait passé dans la pièce voisine dont la fenêtre s'ouvrait sur la rue. Médéric, une minute, fut seul avec Catherine. Sans dire un mot, il s'empara d'une rose qui ornait le corsage de la jeune fille, la porta à ses lèvres et l'accrocha à sa boutonnière.

—Au revoir, murmura-t-il.

—Oui, Médéric, au revoir.

Ce fut tout, le seul serment qu'ils échangèrent. Cinq minutes après, devançant Mascarot par des sentiers plus courts, de lui connu, Médéric montait dans le train qui les ramènerait à Paris.

XCIV

Médéric et Mascarot

Mascarot, à cent lieues de se douter qu'il était filé, préoccupé aussi par la santé de Suzanne, ne songeait pas à se cacher. A Paris, il sortit tranquillement de la gare et monta dans un fiacre. La voiture s'ébranlait à peine que Médéric sautait dans une voiture et disait au cocher :

—Vous voyez ce fiacre, devant nous, suivez-le, cent sous de pourboire.

La voiture de Mascarot s'arrêta rue du Rocher. Mascarot, descendit et entra dans une maison. Médéric solda son cocher et s'éloigna de quelques pas, sans, toutefois, perdre de vue la porte par laquelle avait disparu Mascarot. Que faire ? relancer Mascarot jusque chez lui... devant Suzanne !

Il hésitait, livré à ses réflexions, flottant entre la compassion et la vengeance, lorsque Mascarot apparut de nouveau et héla un fiacre de passage. Médéric l'entendit qui disait au cocher : boulevard de Courcelles, 45.

Alors, une idée rapide lui vint. Il ouvrit la portière du fiacre et sauta lestement à l'intérieur.

Mascarot était abasourdi. Il le fut davantage quand le jeune homme s'écria :

—Je suis Médéric Jordanet !

Son visage, de vert, devint jaune, puis cramoisi, puis affreusement pâle. Il essaya d'ouvrir la portière, mais Médéric, lui saisissant le bras :

—J'ai à vous parler ; il y a assez longtemps que je vous cherche, et vous m'entendez cette fois !

—Je ne vous connais pas, monsieur.

—Je vous connais... trop, moi !

—Quoi, quoi, balbutia Mascarot, cet homme est fou... Cocher ! cocher !

—Taisez-vous. Vous savez bien que je ne suis pas fou. Vous devinez même, je le lis dans vos yeux, ce que je veux de vous.

Mascarot, lâche comme tous les fourbes, avait cru, d'abord à une attaque de vive force. Dès qu'il s'aperçut que le jeune homme parlait, il retrouva vite son sang-froid. Des explications, il en avait toujours, à profusion, dans son sac ; sur ce terrain, il ne craignait personne.

—Ce que vous désirez de moi, fit-il, mon Dieu, je me le demande !

—Mascarot, aussi bien que moi, vous êtes certain de l'innocence de mon père. A la Nouvelle-Calédonie, vous vous acharniez à sa perte, ce qui prouve que vous avez un intérêt à sa disparition. Mais, je suis là, moi, libre, je découvrirai la vérité.

—Je vous répète, jeune homme, que ma conscience ne me reproche rien. Je suis bien tranquille. Ah ! si je n'avais pas d'autre sujet d'inquiétude ! Malheureusement, ma fille se meurt, et je vais chercher une personne qu'elle réclame. Laissez-moi.

—Vous persistez à nier, Mascarot, vous jouez avec le feu ; tôt ou tard, j'éclaircirai cette affaire, et alors, malheur à vous tous ! Ce jour-là rien ne m'arrêtera, vous m'entendez !

Mascarot ne broncha pas. Médéric ouvrit la portière, descendit, sans que le fiacre eut ralenti son allure.

Le lendemain, après dîner, il se rendit boulevard de Courcelles, au numéro indiqué par Mascarot au cocher. Par trois fois, il le relut, ce numéro frappé en plein par la flamme d'un bec de gaz.

Il entra et s'avança vers un laquais, en habit vert à passepoils rouges, placé près de la porte du vestibule.

—Je désirerais parler à votre maîtresse.

Le laquais daigna abaisser son regard.

—Madame a du monde, vous reviendrez un autre jour.

Médéric allait s'emporter, quand Marie elle-même parut en haut de l'escalier.

—Que désirez-vous de moi, monsieur, demanda-t-elle ?

Médéric s'approcha, et, très bas, de façon à ne pas être entendu du valet.

—Je suis Médéric Jordanet, madame... Ce nom ne vous est pas inconnu, assurément... Permettez-moi de vous entretenir quelques instants.

—Venez, fit-elle, sans hésitation.

Et, le précédant, elle le conduisit dans un petit salon isolé, dont elle ferma la porte à double tour.

—Vous vous appelez Jordanet, dit-elle. Encore de vilaines histoires de Mascarot, n'est-ce pas, je le devine ?

—Oui, madame.

—Expliquez-vous, monsieur.

Médéric, à grands traits, raconta la condamnation de son père, condamnation dans laquelle Mascarot avait joué un si grand rôle ; puis, d'une façon particulière, il appuya sur les événements de la Nouvelle-Calédonie.

A mesure qu'il avançait dans son récit, montrant l'âme ténébreuse du traître, Marie pâlisait. Bientôt, elle cacha son visage sous son mouchoir, comme si cette honte eut été sienne. Quand il eut terminé, elle releva la tête, et Médéric vit qu'elle avait pleuré.

—Hélas, fit-elle, vous êtes aussi une de ses victimes. Quelle mauvais génie a donc jeté cet homme sur votre chemin ?

—Nous ne le connaissions pas... auparavant.

—Alors, c'est seulement depuis la mort de M. de Savenay que vous avez eu affaire à lui ?

—Oui, madame.

—Oh ! l'infâme. Il est encore plus astucieux, mille fois, que vous ne l'imaginez.

Et les larmes, à grand'peine contenues, recommencèrent. Médéric n'osait insister.

—Monsieur, dit Marie, laissez-moi votre adresse, quand je pourrai vous être utile, je vous écrirai.

Il s'inclina, comprenant que toute insistance serait, pour l'instant, inutile. Elle lui prit la main et le reconduisit par un escalier de service.

—Au revoir, lui dit-elle, je ne vous oublierai pas.

Médéric, tristement, rentra chez lui, se demandant si jamais, il arriverait à prouver l'innocence de son père. Le but reculait toujours. Une autre déception, cependant, l'attendait.

—Vois donc, lui dit sa mère, ce qu'on a apporté pour toi dans la soirée.

C'était un imprimé. La mère l'avait laissé sur la table comme une chose de peu d'importance. Médéric, distraitement, fit sauter la bande et lut :

“ Ministère de la guerre.

“ Il est enjoint, par la présente, au sieur Jordanet (Médéric) de se présenter, dans les quarante-huit heures, au bureau de recrutement de la rue Saint-Dominique, d'où on le dirigera sur le corps auquel il sera affecté, en remplacement, selon la loi, de Jordanet (Jean) rayé des contrôles de l'armée comme déserteur.”

—Oh ! fit-il.

—Qu'as-tu, mon garçon ?

—Rien... la chaleur... j'ai marché si vite.

—Ce n'est pas à cause de ce papier ?

—Non, dit-il, en le froissant et en le mettant dans sa poche, rassure-toi, maman.

Elle saurait bien la fâcheuse nouvelle assez tôt et, cette nuit, au moins, elle dormirait tranquille.

XCV

Le Père “ Sabre au Clair ”

Le 24^e chasseurs avait remplacé, depuis quelques mois, le 1^{er} hussards, à Limoges.

—Chasseurs, nous allons tenter le passage de la rivière, en ordre de bataille. Tous, officiers et soldats, je vous attends de l'autre côté. Le 24^e, en avant !

Et, piquant des deux, le colonel rendit les rênes et son cheval retomba dans les eaux profondes et dormantes. Un long murmure flotta sur la troupe.

—Il n'y avait que le vieux colon pour ces idées-là.

De l'autre rive, maintenant, Mauregard, penché sur l'encoûre de son cheval, suivait tous les détails du mouvement. Les chevaux,

entraînés par des exercices spéciaux, battaient l'eau régulièrement, aussi calmes et rassurés qu'à la parade : les chasseurs souriaient.

Le premier escadron, passa, sans accroc. Alors, le colonel appela les quatre fourriers, et, prenant le galop, leur ordonna de le suivre. Sur un plateau, il les espéra, le fanion en l'air, et les escadrons, un à un, vinrent se ranger sous leurs couleurs, le front formant un vaste carré dont le colonel et l'adjutant-major de semaine tenaient le centre. Les chevaux, ruisselants encore, s'alignèrent impeccablement. Mauregard commanda :

—Repos ! Les officiers au centre.

Il se découvrit devant eux, salua à la ronde ; puis, de sa forte voix qui vibrait comme du bronze :

—Messieurs, je suis content de vous, du 24^e. Ensemble, je le crois, nous ferions merveille. La patrie peut compter sur nous, nous sommes prêts. Répétez-le à vos soldats. J'accorde au régiment une ration de vin supplémentaire.

Les premiers rangs entendirent et le redirent aux seconds, et ce cri s'échappa de trois cents poitrines de jeunes hommes :

—Vive le colonel !

Cet enthousiasme était si spontané, on le devinait si sincère, que le cœur de Mauregard, largement, battit. Souvent, et c'était les meilleures heures de sa vie, il sentait ainsi, par des vivats qui ne trompent pas, que ses hommes l'aimaient, qu'il les avait, pour ainsi parler, dans la main. Ce dernier cri retentit, distinctement :

—Vive le père “ Sabre au clair ” !

Il sourit ; ce surnom qui sentait la poudre, sous lequel il entrevoyait de belles charges dans le dos de l'ennemi qui défile, ne lui déplaisait pas.

—Messieurs, dit-il, vous êtes libres.

Les chasseurs riaient, maintenant, en resserrant les courroies des selles, se racontaient les incidents de la “ baignade ”.

—C'était frisco, tu sais.

—Clairon n'a pas renoué, un bon zig.

—Ohé, Denis ? cria Tournillon.

Denis, avec son mouchoir, en guise de bouchon de paille, torchonnait soigneusement Léonore. La jument toussa.

—Cré dié, jura le chasseur, elle va s'enrhumer.

—Des pastilles Géraudel... qui passe des Géraudel ?

Une nuée de petits cailloux s'abattit sur Denis qui, impassible, bouchonnait toujours, agenouillé. Mauregard se promenait sur le front du premier escadron. Il s'arrêta devant le chasseur.

Denis était fameux, dans tout le 24^e, à cause de son adoration pour sa jument, une rosse, pourtant, de mauvaise nature, qu'on lui laissait par pitié, presque. Un instant, le colonel l'examina. Le chasseur était un robuste paysan, de tenue plutôt négligée, aux yeux durs, noirs, presque mauvais.

—Denis ? fit Mauregard.

—Mon colo... répondit l'homme.

—Voici cinq francs pour acheter des pastilles à Léonore.

Alors le gars se redressa, et, d'une voix qui réveilla l'écho d'une colline lointaine :

—Vive le colonel !

Ce cri commença, de toutes parts, mais Mauregard, comme pour y mettre fin, commanda :

—A cheval !

Vers onze heures, le 24^e chasseurs, trompettes sonnantes, rentra au quartier.

Mauregard, dans la cour, remit son cheval à son ordonnance, et revint à pied, chez lui. Il habitait, route d'Aixe, en dehors de la ville, une maisonnette de très modeste apparence, perdue dans de hautes frondaisons.

Un colonel se loger en cette humble demeure, bonne, tout au plus, pour un sous-lieutenant, on avait jase, tout d'abord, la province est ainsi, taxé d'avarice l'officier, puis, tout finit par se savoir, on avait appris qu'il était pauvre, que cette belle demoiselle qui, parfois, venait lui rendre visite, était sa fille, une artiste-peintre en passe de célébrité, mais encore besogneuse, et les qu'en dira-t-on des premières semaines, subitement, avaient cessé.

Les civils, en haut et en bas de l'échelle, hobereaux ou ouvriers des manufactures de porcelaine, éprouvaient une sorte de respect pour cet officier vieilli sous le harnois et qu'il portait si dignement sa pauvreté.

Le colonel du régiment, Mauregard, surnommé Sabre au clair par ses soldats, remontait allègrement la rue, rendant le salut aux soldats et aux péquins. Il arrangeait, dans sa tête, le rapport qu'il adresserait au ministre, le soir même, sur la manœuvre du matin.

De loin, il aperçut un planton, appuyé à la grille. Il le reconnut.

—Tiens, c'est Médéric Jordanet. Un bon soldat, quoique chose... triste, sombre... Oh ! le pauvre chasseur !

Il mettait une coquetterie à savoir les noms de ses hommes :

—Bonjour, Jordanet. Avez-vous déjeuné, mon ami ?

—Oui, mon colonel, répondit Médéric, en rectifiant la position.

—Alors, au trot. Allez prévenir M. de Marnac de venir ici. Attendez, il consulta sa montre, vers une heure... Puis, attendez donc,

sapristi, vous passerez à la cuisine et vous direz à Lorillard de vous servir une goutte de rhum... Ça vous va bien ?

—Oui, mon colonel.

Médéric partit, au pas gymnastique, heureux parce que son colonel avait daigné lui dire bonjour, s'informer s'il avait déjeuné, heureux, surtout de sa bienveillance pour le fils du condamné. Le sabre aux flancs, il filait sur la route ensoleillée, en se répétant la phrase de tous :

—Le brave homme que le père "Sabre au clair" !

Mauregard, la main sur ses yeux, le regardait s'éloigner.

—C'est dommage, pensait-il, un si bon soldat... Belle tenue, excellente conduite... J'aurai soin de lui, hum ! hum !

—Le pauvre chasseur ! répéta-t-il.

Par les allées sombres d'un jardin anglais en miniature, grand comme un tapis d'église, dont les minuscules carrés disparaissaient sous les fleurs chères à Régine, sa fille, il entra chez lui. Un adjudant, son secrétaire, travaillait, seul, dans un bureau exigü.

—Bonjour, Logat, dit Mauregard.

—Bonjour, mon colonel.

—L'essai a pleinement réussi. La marche forcée, le passage de la rivière... Cela fera du bruit dans le Landerneau limousin, et plus loin, plus haut, je l'espère.

—Et mon colonel nous restera encore une année, tout au moins ?

—Je le crois, Logat. Quoi de nouveau par le courrier, ce matin ?

L'adjudant était un vieux serviteur, demeuré en ce grade subalterne parce que, à la suite d'un accident de cheval, une chute, il boitait légèrement et on avait dû l'embusquer dans un bureau. Trois chevrons d'argent ornaient la manche de son dolman de petite tenue. Il était secrétaire de Mauregard depuis que celui-ci commandait le 24^e et possédait, à juste titre, toute la confiance de son chef.

—Rien, mon colonel, des détails de service, vous n'avez plus qu'à revoir.

Le colonel, tout en signant, parcourait des yeux les notes diverses, et, quand il eut paraphé la dernière :

—Merci, je ne vous retiens plus ; vous pouvez aller déjeuner. Ah ! soyez ici à une heure. Marnac viendra, vous recopierez le rapport.

—J'y serai, mon colonel, promit Logat, heureux du bonheur de son chef, qu'il considérait, lui aussi, comme un père.

Mauregard, vivement, passa dans la salle à manger et souleva sa serviette. Elle y était bien la lettre attendue, celle des mercredis. Rapidement, il la parcourut :

"Cher papa,

"Impossible d'aller t'embrasser, cette quinzaine ; du travail, encore du travail, par-dessus la tête. Les commandes affluent. Ce sera bientôt, tout de même. Si tu t'ennuies, fait un signe, et, toute peinture cessante, j'accours. Soigne bien mes fleurs, mes résédas doubles et les jacinthes de l'entrée dont les couleurs ont des teintes du soleil couchant. Bon appétit, je t'aime, papa..."

—Bien, se dit le colonel, après cette lecture, travaille fillette, pour parfaire ta dot ; je ne m'ennuie plus, mais je voudrais bien avoir la réponse du ministre. Bah ! dix autres sont dans mon cas, ont dépassé l'âge et ont été maintenus. Pourquoi ne le serais-je pas ? que diable, j'ai bon pied, bon œil, des années de santé sur la planche, et le 24^e est en bonnes mains, je vous le prouverai, monsieur le ministre.

Pendant le déjeuner, servi et confectionné par Lorillard, il se creusa la cervelle, songeant à son commandement qu'on pouvait lui retirer d'une heure à l'autre, et qui, ce jour même, exactement, arrivait à son terme. Seul, comme lorsqu'il était sous-lieutenant, devant une glace de quatre sous, il procéda à sa toilette. Les après-midi, quand il recevait ou se rendait à la caserne, il se pomponnait un brin : il appelait cela "se faire beau".

—Oh ! oh ! murmura-t-il, il était temps.

De cheveux, il n'en avait plus guère que sur le sommet du crâne, mais, chose étonnante, noirs encore.

—Les dernières plumes, disait-il.

La moustache, hélas ! était devenue poivre et sel ; puis le sel ; harmonieusement, avait remplacé le poivre. Elle était blanche, à cette heure, très blanche.

Seule coquetterie qui se fût jamais permise, il la teignait, deux fois le jour, cette moustache, pour le rapport qu'il dictait au quartier, rondement, après déjeuner, pour les réceptions inévitables des officiers. Elle était demeurée très fournie, frisonnante ; elle donnait au reste du visage, ainsi teinte, une illusion de verdure et de jeunesse. Minutieusement, il lui passa la brosse humectée de mixture.

Une heure ! de Marnac n'allait pas tarder à venir. Un excellent "type", le capitaine, pas fier, malgré son nom ronflant et le vieux castel, entouré d'hectares et d'hectares de chasse, qui se mirait, depuis huit siècles, en façade dans la Creuse.

—Bonjour, mon cher capitaine, s'écria Mauregard, en s'avancant, la main tendue vers Marnac qui entra. Il s'agit des choses de ce matin, un rapport soigné, vous comprenez. Je puis bien vanter mon régiment, n'est-ce pas, mes officiers, mes hommes.

—Parbleu ! justement, j'avais préparé quelque chose.

—Ah ! ah ! voyons !

Le capitaine lut sa rédaction.

—Parfait, parfait, fit le colonel, radieux. Quel précieux ami vous êtes ! Vous n'avez qu'à recopier, Logat, mot pour mot, pendant que nous fumerons un cigare. Je voudrais être plus vieux d'une semaine pour savoir ce que répondra le ministre.

Il parlait encore, Logat arrondissait sa première majuscule, quand on frappa à la porte, et Médéric parut, des papiers à la main.

—Bon, dit Mauregard ; donnez, Jordanet, c'est le courrier du soir.

Il y avait plusieurs plis, dont un très grand, qui portait : ministère de la guerre, confidentiel.

Mauregard rejeta les autres pour ne plus s'occuper que du dernier. Ce mot : confidentiel, l'intriguait toujours, et ce fut d'une main fiévreuse qu'il brisa l'enveloppe. Elle renfermait plusieurs documents.

—Ça va bien, fit-il ; on m'annonce l'arrivée au corps, par permutation avec Garrand, de votre compagnie, du sous-lieutenant Gérard de Savenay... Le connaissez-vous, de Marnac ?

—C'est lui qui, récemment, a été chargé d'une mission, par le ministre, du côté de l'Australie ?

—Lui même.

—On le dit très intelligent, très calé.

—C'est la vérité. Oh !

Mauregard, pâlisant, s'appuya au dossier d'un fauteuil.

—Mes yeux se brouillent, lisez donc, capitaine.

Et de Marnac lut :

"Avis officieux.

"Le colonel Mauregard prendra toutes ses dispositions pour passer son commandement à M. de Vandières, promu colonel au 24^e."

Il n'acheva pas. Qu'importait la suite ? Mauregard, soudain, avait compris le motif de la permutation de Gérard. Il s'affaissa sur un siège. C'était bien la peine de traverser des rivières, d'entraîner le régiment, de rédiger des rapports ! Il s'accouda sur la table, des ombres dansaient devant ses yeux ; il murmura :

—Mes amis, mes amis, mon 24^e !

Il défaillait. Les deux hommes s'empressèrent.

—Non, laissez, dit-il, ça va mieux. Ça été, tout de suite, comme un grand coup, au cœur, un arrêt de toute la machine. Je vois clair, maintenant.

Il s'épongeait le front, d'où coulaient des sueurs, et reprit :

—C'est dur, très dur. A la retraite par limite d'âge, du jour au lendemain, moi, un vieux serviteur !

Et il sortit, d'un pas aussi ferme que lorsqu'on avait cousu sur sa manche son cinquième galon.

Seul, chez lui, en sa chambre silencieuse, qu'y ferait-il ? Sentant son angoisse le reprendre, il se pencha à la fenêtre.

—Si j'écrivais à Régine, se dit-il... non, elle le saura assez tôt.

Le soleil sombrait derrière des collines violettes. Mauregard restait là, à la fenêtre de son petit salon, tête nue, le front à la brise fraîchissante du soir. Le parquet craqua derrière lui. C'était Logat qui, contre son habitude, n'était pas encore parti.

—Ah ! vous, mon cher Logat, quoi donc ?

—Votre signature, pour quelques pièces, des permissions, deux ordres de service.

—Bien, donnez.

A rêver, il avait oublié le 24^e. Il signa, congédia son secrétaire, le planton Médéric, dont les pas criaient sur le sable de la cour, et la maisonnette retomba dans la grande nuit de la nuitée. Lorillard, seul, à la cuisine, remuait des casseroles. Il le sonna.

—C'est inutile de préparer le dîner, je ne mangerai pas, ce soir.

—Si mon colonel, alors, était assez bon..."

—Oui, va te promener, mon garçon.

Encore dix minutes, il fut seul. Quand il était seul, ainsi les autres soirs, il décrochait son sabre de ville, une lame moins lourde, et se rendait au cercle des officiers, au café de l'Univers. Là, le cigare aux lèvres, devant un bock, à cheval sur une chaise, ou adossé à la cheminée, il parlait en guerre avec le commandant Larivière, fait prisonnier, comme lui, à Sedan ; il discutait, à l'infini, les marches et contre-marches de l'armée de Châlons, au milieu des officiers attentifs. C'était encore du métier, toujours... A minuit, il rentrait, et la discussion, parfois, s'achevait sur la route d'Aixe.

Mais, ce jour-là, il ne songeait pas à sortir. Il lui semblait que tous liraient, sur son visage, dans ses yeux baissés, que, bientôt, il ne serait plus le chef.

(A suivre.)

THE CANADIAN ROYAL ART UNION, LTD

L'acte d'incorporation de cette Compagnie par le Gouvernement Fédéral date du 14 février 1894. Tirages mensuels ; 3434 prix de \$4 à \$10,000 à chaque tirage, sous la surveillance de l'Hon. N. Péroudeau, C.L. et M. Hilaire Hurteau, ancien député.

Le Medaillon d'Yvonne (Suite)

ritard.

a tempo.

b.b.

rallent.

a tempo.

Una corda.

Ped.

8

*

A

p

A

p

p

p

(A suivre.)

This musical score is arranged in two systems, each containing seven staves. The top system begins with the tempo marking "Allegro ma non troppo" and the dynamic marking "ff Tre corde." The score includes various musical notations such as slurs, accents, and dynamic markings like "crescendo, piano a prima" and "ff". The bottom system continues the piece with similar notation, including a "Ped." marking. The notation is dense, with many beamed notes and complex rhythmic patterns.

IL A EU LA PLACE



Le pharmacien.—Et maintenant, mon ami, combien de temps prendriez-vous pour préparer cette prescription ?

Le candidat à la place vacante.—La personne attend-elle pour l'emporter ?

Le pharmacien.—Quelle différence cela veut-il faire ?

Le candidat.—Une grande différence ! Si la personne attend ; plus longtemps elle attendra et plus haut prix je lui compterai.

ANGLAIS ET LAZARONE

Il y avait à Naples, en même temps que moi et dans le même hôtel que moi, un de ces Anglais quinteux, illogiques, absolus, qui croient l'argent le mobile de tout, qui se figurent qu'avec de l'argent on doit venir à bout de tout, enfin, pour qui l'argent est un argument qui répond à tout.

L'Anglais s'était fait ce raisonnement :

—Avec mon argent, je dirai ce que je pense ; avec mon argent, je me procurerai ce que je veux ; avec mon argent, j'achèterai ce que je désire. Si j'ai assez d'argent pour donner un bon prix de la terre, je verrai après cela, à marchander le ciel.

Et il était parti de Londres dans cette douce illusion. Il était venu droit à Naples par le bateau à vapeur *The Sphinx*. Une fois à Naples, il avait voulu voir Pompéi ; il avait fait demander un guide ; et, comme le guide ne se trouvait pas là, sous sa main, à l'instant même où il le demandait, il avait pris un lazaronne pour remplacer le guide.

En arrivant la veille dans le port, l'Anglais avait éprouvé un premier désappointement : le bâtiment avait jeté l'ancre une demi heure trop tard pour que les passagers pussent descendre à terre le même soir. Or, comme l'Anglais avait eu constamment le mal de mer pendant les six jours que le bâtiment avait mis pour venir de Portsmouth à Naples, ce digne insulaire avait supporté fort impatiemment cette contrariété. En conséquence, il avait fait offrir, à l'instant même, cent guinées au capitaine du port ; mais comme les ordres sanitaires sont du dernier positif, le capitaine du port lui avait ri au nez ; l'Anglais alors s'était couché de fort mauvaise humeur, envoyant à tous les diables le roi qui donnait de pareils ordres, et le gouvernement qui avait la bassesse de les exécuter.

Grâce à leur tempérament lymphatique, les Anglais sont tout particulièrement rancuniers ; notre Anglais conservait donc une dent contre le roi Ferdinand ; et, comme les Anglais n'ont pas l'habitude de dissimuler ce qu'ils pensent et ont les dents longues, il débâterait tout en suivant la route de Pompéi, et dans le plus pur italien que pouvait lui fournir sa grammairie de Vergani, contre la tyrannie du roi Ferdinand.

Le lazaronne ne parle pas italien, mais le lazaronne comprend toutes les langues. Le lazaronne comprenait donc parfaitement ce que disait l'Anglais, qui, par suite de ses principes d'égalité sans doute, l'avait fait asseoir dans sa voiture. La seule distance sociale qui existât entre l'Anglais et le lazaronne, c'est que l'Anglais allait en avant, et que le lazaronne allait en arrière.

Tant qu'on fut sur le grand chemin, le lazaronne écouta impassiblement toutes les injures qu'il plut à l'Anglais de débiter contre son souverain.

Le lazaronne n'a pas d'opinion politique arrêtée. On peut dire devant lui tout ce qu'on veut du roi, de la reine ou du prince royal ; pourvu qu'on ne dise rien de la Madone, de Saint Janvier ou du Vésuve, le lazaronne laissera tout dire.

Cependant, en arrivant à la rue des Tombeaux, le lazaronne, voyant que l'Anglais continuait son monologue, mit l'index sur sa bouche en signe de silence ; mais, soit que l'Anglais n'eut pas compris l'importance du signe, soit qu'il regardât comme au-dessous de sa dignité de se rendre à l'invitation qui lui était faite, il continua ses invectives contre Ferdinand le Bien-Aimé. Je crois que c'est ainsi qu'on l'appelle.

—Pardon, Excellence dit le lazaronne en appuyant une de ses mains

sur le rebord de la calèche et en sautant à terre aussi légèrement qu'aurait pu le faire Auriol, Lawrence ou Redisha ; pardon, Excellence, mais, avec votre permission je retourne à Naples.

—Pourquoi toi retourner à Naples ? demanda l'Anglais.

—Parce que moi pas avoir envie d'être pendu, dit le lazaronne, empruntant, pour répondre à l'Anglais, la tournure de phrase que celui-ci paraissait affectionner.

—Et qui oserait pondre toi ? reprit l'Anglais.

—Roi à moi, répondit le lazaronne.

—Et pourquoi pendrait-il toi ?

—Parce que vous avoir dit des injures de lui.

—L'Anglais être libre de dire ce qu'il veut.

—Le lazaronne ne l'être pas,

—Mais toi n'avoir rien dit.

—Mais moi avoir entendu tout.

—Qui dira toi avoir entendu tout ?

—L'invalidé.

—Quel invalidé ?

—L'invalidé qui va nous accompagner pour visiter Pompéi.

—Moi pas besoin d'invalidé.

—Alors, vous pas visiter Pompéi.

—Moi, pas pouvoir visiter Pompéi sans invalidé ?

—Non.

—Moi, en payant ?

—Non.

—Moi, donnant le double, le triple, le quadruple ?

—Non, non, non !

—Oh ! oh ! fit l'Anglais.

Et il tomba dans une réflexion profonde.

Quand au lazaronne, il se mit à essayer de sauter par-dessus son ombre.

—Je veux bien prendre l'invalidé, moi, dit l'Anglais au bout d'un instant.

—Prenons l'invalidé, alors, répondit le lazaronne.

—Mais je veux pas taire la langue à moi.

—En ce cas je souhaite le bonjour à vous.

—Moi, vouloir que tu reste.

—En ce cas laissez-moi donner un conseil à vous.

—Donne le conseil à moi.

—Puisque vous ne voulez pas taire la langue à vous, prenez un invalidé sourd au moins.

—Oh ! dit l'Anglais émerveillé du conseil, moi bien vouloir le invalidé sourd. Voilà une piastra pour toi avoir trouvé le invalidé sourd.

Le lazaronne courut au corps de garde et choisit un invalidé sourd comme une pioche.

On commença l'investigation habituelle, pendant laquelle l'Anglais continua de soulager son cœur à l'endroit de sa Majesté Ferdinand Ier, sans que l'invalidé l'entendît et sans que le lazaronne fit semblant de l'entendre ; on visita ainsi la maison de Diomède, la rue des Tombeaux, la villa de Cicéron, la maison du poète. Dans une des chambres à coucher de cette dernière était une fresque fort antaëronique qui attira l'attention de l'Anglais, lequel sans demander la permission à personne, s'assit sur un siège de bronze, tira son album et commença à dessiner.

À la première ligne qu'il traça, l'invalidé et le lazaronne s'approchèrent de lui ; l'invalidé voulut parler, mais le lazaronne lui fit signe qu'il allait porter la parole.

—Excellence, dit le lazaronne, il est défendu de faire des copies des fresques.

UN HOMME D'EXPÉRIENCE



La maîtresse de pension.—J'espère, monsieur, que vous trouverez tout ici à votre entière satisfaction.

Le nouveau pensionnaire.—Oh ! madame, il y a trop longtemps que je fréquente les pensions pour espérer une chose pareille.

CŒUR DE PÈRE



I
M. Lacomais. — Diable ! C'est qu'il pleut à mort. Comment protéger cet enfant de la pluie, porter tous mes paquets et mon parapluie ? ...

un conseil à Votre excellence. Prenez un invalide aveugle.

— Oh ! oh ! s'écria l'Anglais plus émerveillé encore du second conseil que du premier ; moi, bien vouloir le invalide aveugle. Voilà deux piastres pour avoir trouvé le invalide aveugle.

— Alors, sortons ; j'irai chercher l'invalide aveugle, et vous renverrez l'invalide sourd, en le payant, bien entendu.

— Je paierai le invalide sourd.

L'Anglais renfonça son crayon dans son album, et son album dans sa poche ; puis, sortant de la maison de Salluste, il fit semblant de s'arrêter devant un mur pour lire les inscriptions à la sanguine qui y sont tracées. Pendant ce temps, le lazaronne courait au corps de garde et en ramenait un invalide aveugle conduit par un caniche noir. L'Anglais donna deux carlins à l'invalide sourd et le renvoya.

L'Anglais voulait rentrer à l'instant même dans la maison du poète pour continuer son dessin ; mais le lazaronne obtint de lui que, pour dérouter les soupçons, il ferait un petit détour. L'invalide aveugle marcha devant et l'on continua la visite.

Le chien de l'invalide connaissait son Pompéi sur le bout de la patte ; c'était un gaillard qui en savait, en antiquités, plus que beaucoup des membres des Inscriptions et Belles-Lettres. Il conduisit donc notre voyageur de la fontaine du forgeron à la maison de Fortunata, et de la maison de Fortunata au four public.

Ceux qui ont vu Pompéi savent que ce four public porte une singulière enseigne, modelée en terre cuite, peinte en vermillon, et au-dessous de laquelle sont écrits ces trois mots : *Hic habitat felicitas*.

— Oh ! oh ! s'écria l'Anglais, les maisons être numérotées à Pompéi ! Voilà le numéro 1.

Puis il ajouta, tout bas, au lazaronne :

— Moi vouloir peindre le numéro 1 pour faire rire un peu milady.

— Faites, dit le lazaronne ; pendant ce temps, j'amuserai le invalide.

Et le lazaronne alla causer avec l'invalide tandis que l'Anglais faisait son croquis.

Le croquis fut fait en quelques minutes.

— Moi, très content, dit l'Anglais ; mais moi, vouloir retourner à la maison du poète.

— Castor ! dit l'invalide à son chien ; Castor, à la maison du poète !

Et castor revint sur ses pas et entra tout droit chez Salluste.

Le lazaronne se remit à causer avec l'invalide, et l'Anglais acheva son dessin.

— Oh ! moi, très content ! très content ! dit l'Anglais ; mais moi, vouloir en faire d'autres.

— Alors, continuons, dit le lazaronne.

Comme on le comprend bien, l'occasion ne manqua pas à l'Anglais d'augmenter sa collection de drôleries ; les anciens avaient, à cet endroit, l'imagination fort vagabonde. En moins de deux heures, il se trouva avoir un album respectable.

— Oh ! dit l'Anglais, moi, vouloir cette copie.

— C'est défendu.

— Oh ! moi, je paierai.

— C'est défendu, même en payant.

— Oh ! je paierai le double, le triple, le quadruple.

— Je vous dis que c'est défendu ! défendu ! défendu ! entendez vous !

— Moi, vouloir absolument dessiner cette petite bêtise pour faire rire milady.

— Alors, l'invalide mettre vous au corps de garde.

— L'Anglais être libre de dessiner ce qu'il veut.

Et l'Anglais se remit à dessiner, l'invalide s'approcha d'un air inexorable.

— Pardon, Excellence, dit le lazaronne.

— Parle à moi.

— Voulez-vous absolument dessiner cette fresque ?

— Je le veux.

— Et d'autres encore ?

— Oui, et d'autres encore ; moi,

vouloir dessiner toutes les fresques.

— Alors,

dit le lazaronne, laissez-moi déguer

per un conseil à Votre excellence. Prenez un invalide aveugle.

— Oh ! oh ! s'écria l'Anglais plus émerveillé encore du second conseil que du premier ; moi, bien vouloir le invalide aveugle. Voilà deux piastres pour avoir trouvé le invalide aveugle.

— Alors, sortons ; j'irai chercher l'invalide aveugle, et vous renverrez l'invalide sourd, en le payant, bien entendu.

— Je paierai le invalide sourd.

L'Anglais renfonça son crayon dans son album, et son album dans sa poche ; puis, sortant de la maison de Salluste, il fit semblant de s'arrêter devant un mur pour lire les inscriptions à la sanguine qui y sont tracées. Pendant ce temps, le lazaronne courait au corps de garde et en ramenait un invalide aveugle conduit par un caniche noir. L'Anglais donna deux carlins à l'invalide sourd et le renvoya.

L'Anglais voulait rentrer à l'instant même dans la maison du poète pour continuer son dessin ; mais le lazaronne obtint de lui que, pour dérouter les soupçons, il ferait un petit détour. L'invalide aveugle marcha devant et l'on continua la visite.

Le chien de l'invalide connaissait son Pompéi sur le bout de la patte ; c'était un gaillard qui en savait, en antiquités, plus que beaucoup des membres des Inscriptions et Belles-Lettres. Il conduisit donc notre voyageur de la fontaine du forgeron à la maison de Fortunata, et de la maison de Fortunata au four public.

Ceux qui ont vu Pompéi savent que ce four public porte une singulière enseigne, modelée en terre cuite, peinte en vermillon, et au-dessous de laquelle sont écrits ces trois mots : *Hic habitat felicitas*.

— Oh ! oh ! s'écria l'Anglais, les maisons être numérotées à Pompéi ! Voilà le numéro 1.

Puis il ajouta, tout bas, au lazaronne :

— Moi vouloir peindre le numéro 1 pour faire rire un peu milady.

— Faites, dit le lazaronne ; pendant ce temps, j'amuserai le invalide.

Et le lazaronne alla causer avec l'invalide tandis que l'Anglais faisait son croquis.

Le croquis fut fait en quelques minutes.

— Moi, très content, dit l'Anglais ; mais moi, vouloir retourner à la maison du poète.

— Castor ! dit l'invalide à son chien ; Castor, à la maison du poète !

Et castor revint sur ses pas et entra tout droit chez Salluste.

Le lazaronne se remit à causer avec l'invalide, et l'Anglais acheva son dessin.

— Oh ! moi, très content ! très content ! dit l'Anglais ; mais moi, vouloir en faire d'autres.

— Alors, continuons, dit le lazaronne.

Comme on le comprend bien, l'occasion ne manqua pas à l'Anglais d'augmenter sa collection de drôleries ; les anciens avaient, à cet endroit, l'imagination fort vagabonde. En moins de deux heures, il se trouva avoir un album respectable.



II
... Ah ! ... Je tiens la solution. Sauter sur ce baril, Alfred ! ... mets les pieds sur le manche de mon parapluie ... très bien ... tiens-toi après le manche ... ça y est ... onlevé ! ...

Sur ces entrefaites, on arriva à une fouille : c'était, à ce qu'il paraît, la maison d'un fort riche particulier, car on en tira une multitude de statuettes, de bronzes, de curiosités plus précieuses les unes que les autres, que l'on portait au rôt dans une maison à côté. L'Anglais entra dans ce musée improvisé et s'arrêta devant une petite statue de satyre haute de six poaces et qui avait toutes les qualités nécessaires pour attirer son attention.

— Oh ! dit l'Anglais, moi, vouloir acheter cette petite statue.

— Le roi de Naples pas vouloir la vendre, répondit le lazaronne.

— Moi je paierai ce qu'on voudra, pour faire rire un peu milady.

— Je vous dis qu'elle n'est point à vendre.

— Moi la paierai le double, le triple, le quadruple.

— Pardon, Excellence, dit le lazaronne en changeant de ton, je vous ai déjà donné deux conseils, vous vous en êtes bien trouvé ; voulez-vous que je vous en donne un troisième ? Eh bien, n'achetez point la statue, volez là.

— Oh ! toi, avoir raison. Avec ça, nous avoir l'invalide aveugle. Oh ! oh ! ce être très original.

— Oui ; mais avoir Castor, qui a deux bons yeux et seize bonne dents, et qui, si vous y touchez seulement du bout du doigt, vous sautera à la gorge.

— Moi, donner une boulette à Castor.

— Fa-tas mieux : prenez un invalide boiteux. Comme vous avez à peu près tout vu, vous mettrez la statuette dans votre poche et nous nous sauverons. Il criera ; mais nous aurons des jambes, et il n'en aura pas.

— Oh ! s'écria l'Anglais, encore plus émerveillé du troisième conseil que du second, moi, bien vouloir le invalide boiteux ; voilà trois piastres pour toi avoir trouvé le invalide boiteux.

Et, pour ne point donner de soupçons à l'invalide aveugle et surtout à Castor, l'Anglais sortit et fit semblant de regarder une fontaine en coquillages d'un rococo mirotolant, tandis que le lazaronne était allé chercher le nouveau guide.

Un quart d'heure après, il revint accompagné d'un invalide qui avait deux jambes de bois ; il savait que l'Anglais ne marchandait pas, et il ramenait ce qu'il avait trouvé de mieux dans ce genre.

On donna trois carlins à l'invalide aveugle, deux pour lui, un pour Castor, et on les renvoya tous les deux.

Il ne restait à voir que les théâtres, le Forum mundanarium et le temple d'Isis ; l'Anglais et le lazaronne visitèrent ces trois antiquités avec la vénération convenable ; puis l'Anglais, du ton le plus dégagé qu'il put prendre, demanda à voir encore une fois le produit des fouilles de la maison qu'on venait de découvrir ; l'invalide, sans défiance aucune, ramena l'Anglais au petit musée.

Tous trois entrèrent dans la chambre où les curiosités étaient étalées sur des planches clouées contre la muraille.

Tandis que l'Anglais, allait, tournait, vivait, revenant, sans avoir l'air d'y toucher, à sa statuette, le lazaronne s'amusa à tendre à la hauteur de deux pieds un corde devant la porte. Quand la corde fut bien assurée,

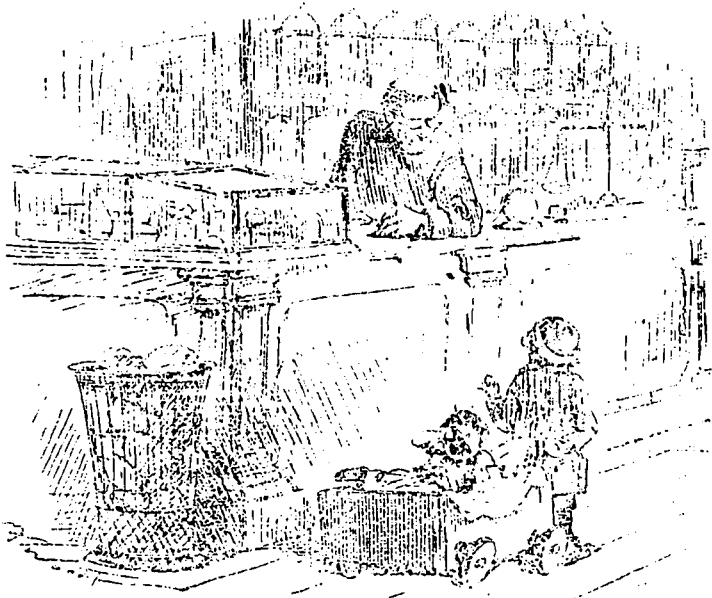
il fit signe à l'Anglais ; l'Anglais mit la statuette dans sa poche, et, pendant que l'invalide chahiné le regardait faire, il sauta par dessus la corde, et, précédé du lazaronne, il se sauva à toutes jambes par la porte de Stabie, se trouva sur la route de Salerne, rencontra un corricolo qui retournait à Naples, sauta dedans et rejoignit sa calèche qui l'attendait à la via dei Sepolcri. Deux heures après avoir quitté Pompéi, il était à Torre-del-Greco, et une après avoir quitté Torre-del-Greco, il était à Naples.

Quant à l'invalide, il avait d'abord essayé d'enjamber la corde ; mais le lazaronne avait établi sa barrière à une hauteur qui ne permettait à aucune jambe de bois de la franchir ; l'invalide avait alors tenté de la dénouer ; mais le lazaronne avait été pêcheur dans ses moments perdus et savait faire ce fameux nœud à la marinière qui



III
... Pour une fameuse idée d'en est une ! Le petit est abrité comme à la maison. Oui, mais aussi on s'appelle monsieur Lacomais !

SA DIGNITÉ



Le petit Jimmy. — M. l'apothicaire, il faut absolument que vous me trouviez quelque drogue pour faire tenir tranquille ce garçon-là ! Le trainer, passe encore, mais il veut que je le porte ! Ça, c'est contraire à la dignité d'un homme.

n'est autre chose que le nœud gordien. Enfin l'invalidé, à l'exemple d'Alexandre le Grand, avait voulu couper ce qu'il ne pouvait dénouer, et avait tiré son sabre ; mais, son sabre, qui n'avait jamais coupé que très peu, ne coupait plus du tout, de sorte que l'Anglais était à moitié chemin de Resina que l'invalidé en était encore à essayer de scier sa corde.

Le même soir, l'Anglais s'embarquait sur le bateau à vapeur *the King-George*, et le lazaronne se perdait dans la foule de ses compagnons.

L'Anglais avait fait les trois choses les plus expressément défendues à Naples : il avait dit du mal du roi, il avait copié les fresques, il avait volé une statue, et tout cela, non pas grâce à son argent (son argent ne lui servit de rien pour ces trois choses) mais grâce à l'imaginative d'un lazaronne.

ALEXANDRE DUMAS père.

Amusements et Sports

PARC SOHMER

Chaque dimanche voit défiler les meilleures attractions qui se puissent trouver, dans notre populaire établissement du Parc Sohmer. Vérande continue à désopiler le public dans ses nouvelles chansons et les variétés qui l'encadrent sont de tout premier choix.

Ne craignez pas d'avoir froid en vous rendant au Parc ; toutes les mesures sont prises et le chauffage est exactement réglé pour y maintenir une température toujours égale.

x

HER MAJESTY'S THEATRE

Pas de représentation cette semaine à la jolie salle de la rue Guy. La raison ? C'est que M. et Mme Murphy tiennent absolument à ne pas s'écarter de leur programme. Rien que des compagnies de première classe.

De nombreuses propositions leur sont faites journellement mais ils n'admettent que des pièces à succès et des artistes d'élite et sont bien résolus à n'ouvrir leurs portes qu'à des supériorités reconnues et consacrées. Le public de choix qui fréquente le Majesty's Théâtre ne se plaindra pas de cette sévérité.

x

SOIRÉE DE FAMILLE AU MONUMENT NATIONAL

Dimanche, les artistes ordinaires du Conservatoire donnaient au public la première d'un drame en 4 actes : *Simon le Voleur*, qui a été enlevé avec un entrain parfait par ces amateurs d'élite. Le rôle de Simon était rempli par M. Victor Dubreuil et celui de Madeleine Simon, par Mme Chapdelaine ; ces deux artistes ont été très applaudis. Le comte, Raoul Barré ; Delubersac, E. Tremblay ; Pierre Leblanc, Emmanuel ; ainsi que le rôle de l'Amoureux, par M. Delaguy, complétaient un ensemble superbe du côté des hommes. Henriette, Mile Chapdelaine, et Virginie, Mlle Reid, du côté des dames, n'avaient rien à envier à leurs partenaires. Somme toute, grand succès si on y ajoute les entr'actes des plus amusants.

Le public n'oublie pas les soirées de famille et la salle était comble. Dimanche, 11 décembre, même pièce.

PALLADIO.

Bibliographie

ALMANACHS 1899

Nos remerciements à MM. J. B. Rolland & Fils, de Montréal, pour l'envoi de leurs trois publications pour 1899.

2. L'Almanach agricole, commercial et Historique, 3^{ème} édition, a sur ses précédentes l'avantage d'une augmentation de seize pages, lui permettant de joindre à ses renseignements accoutumés, ceux de l'administra-

tion des divers départements de la province de Québec, l'Historique du monument de Champlain.

2. L'Almanach des Familles, 2^{ème} édition, se distingue encore par son abondance de conseils, recettes d'économie, légendes, etc., entre autres, celle d'un "Rêvenant", racontée à M. Ph. A. de Gaspé par le père Romain Chouinard, sans être nouvelle provoque souvent le sourire par sa grande naïveté.

3. Le Calendrier de la Puissance du Canada, la fouille la plus complète de ce genre, et l'ornement mural de chaque foyer catholique, vient aussi de paraître pour 1899.

Ces trois publications se vendent chez tous les principaux marchands au prix de cinq centins chacune.

x

PATRIOTES DE 1837-1838

Nous accusons réception de ce volume, œuvre de J. Douglass Borthwick, L. L. D., ouvrage bien propre à jeter un nouveau jour sur cet important épisode de l'histoire du Canada qui fut la rébellion de 1837-38.

L'auteur, dans un court espace, fait l'histoire de la période troublée qui signala l'arrivée au Canada de Lord Gosford, puis, à l'aide d'une quantité de documents officiels, absolument inédits, décrit les batailles de St Denis et de St-Charles, souvent racontées mais souvent dénaturées par les historiens.

Il donne également la liste des patriotes de 37-38 tués, blessés, emprisonnés ou déportés, liste qu'il appelle si heureusement "La liste d'honneur."

L'ouvrage de M. J. Douglas Borthwick est dédié à l'honorable Marchand, Premier ministre de la province de Québec et a reçu de hautes approbations, entre autres celle de M. L. O. David.

Les Patriotes de 1837-1838 devront bientôt être entre toutes les mains, dans toutes les bibliothèques des fils des héros qui furent les précurseurs de la liberté au Canada.

L. P.

IL VOULAIT ABSOLUMENT ENTRER DANS LA FAMILLE

Lui. — Louise, voulez-vous être une sœur pour moi ?

Elle. — Quelle question étrange vous me posez là ! Vous savez bien que cela m'est impossible.

Lui. — Alors, voulez-vous être ma femme ?

SON IDÉE SUR LES AMOUREUX

La petite Lise (à la nouvelle servante). — Marie, avez-vous un amoureux ?

Marie. — Sans doute.

La petite Lise. — De quoi fait-il, est-ce un policeman ou un conducteur de tramway ?

SAUVÉ !

Bouleau. — Que pensez-vous de Mlle Baubrin ?

Rouleau. — Oh ! Elle est un objet de...

Bouleau (l'interrompant). — Permettez-moi de vous apprendre, monsieur, qu'elle est l'objet de mon amour !

Rouleau. — Ne vous faites pas, cher ami. C'est justement ce que j'ai lais dire.

EN CAS EMBARRASSANT

Philémon. — Je suis allé voir un médecin, mais il n'a pu définir ma maladie.

Baucis. — Lui as-tu dit que tu avais fumé dix cigares hier soir ?

Philémon. — Oh ! non. Il m'aurait dit de ne pas recommencer.

CE QU'IL SAVAIT TRADUIRE



Oncle Penout (qui depuis un quart d'heure, su suç et vent sur le menu). — Voyons, garçon, quel est tout ce galimatias ?

Le garçon. — Le menu, massa, et presque tout en anglais !

Oncle Penout. — C'est que je ne lis pas fort l'anglais, mais trouvez-moi donc laquelle de ces choses-là veut dire : Steak avec des patates frites, beaucoup de jus dessus et une tasso de café et je crois que je pourrais les traduire convenablement.

MODES PARI-SIENNES



• Robe Micheline en velour. Chapeau Yvonne.

CHARMANTE ROBE pour enfants de 3 à 6 ans, confectionnée sur mesure, en magnifique velours anglais à côtes, de qualité très riche. La forme, gracieuse et étoffée, est montée à gros plis, dos et devant, sur un empiècement carré. Le velours existe dans les teintes suivantes : grenats, tabac, gros vert, noir, bleu France et marine. La même en tissu tout laine, de qualité extra, nuances au choix : grenat, vert, tabac, marine, bleu France, gris, noir ou nuances mélangées vert et noir, rouge et noir, bleu France et noir, gris et noir.

Cette robe se fait également pour fillettes de 6 à 8 ans.

CHAPEAU YVONNETTE pour fillettes de 5 à 8 ans. La forme, en feutre souple, est ornée d'un magnifique nœud en velours. Le feutre existe dans les nuances suivantes : grenat, rouge, gris, beige, marine, bleu France, gros vert et noir ; velours en toutes teintes, au choix. Le même, orné de ruban tout soie, faille ou satin de la nuance désirée.

PARURE EN MONGOLIENNE BLANCHE pour enfants de 3 à 6 ans se composant d'un joli boa et d'un manchon.

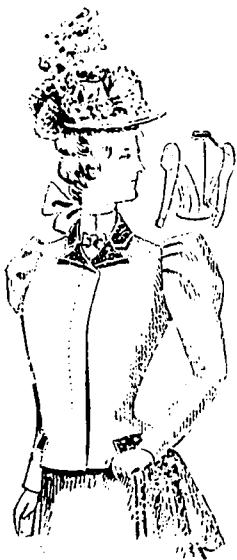
PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

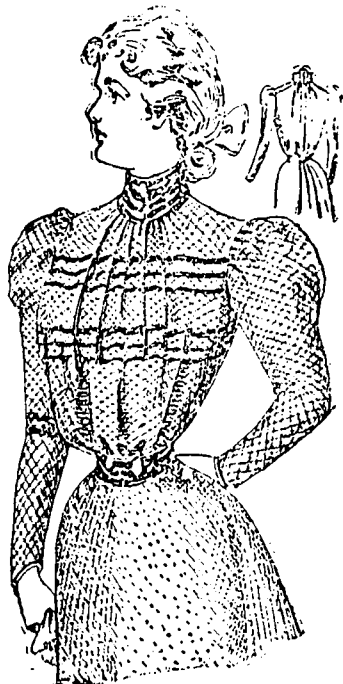
No 299.—Ce vêtement si simple est recommandé aux personnes qui font leurs vêtements à la maison ; il est facile à confectionner et très coquet ; il est en drap tan et garni de velours brun, col et poches. Le devant se ferme par une patte sur laquelle se font les boutonnières ; le dos a une couture au milieu ; l'ampleur du bas se fait par des plis et un croisé dans le bas du dos ; les manches ont deux coutures et sont finies par une piqure à la machine. Ce vêtement est très élégant pour l'été, en piqué, duck ou toile.

Il faut 2 verges $\frac{1}{2}$, en 52 pouces, pour faire ce vêtement pour une jeune fille de 14 ans.

Le No 299 est coupé dans les grandeurs de 12 à 16 ans.



No 299. Jaquette Covert pour jeunes filles.



No 401.—Corsage pour jeunes filles.

No 401.—Ce corsage est en quadrillé blanc et bleu et, étant très simple, il peut être mis pour aller à l'école et pour tous les jours. Le corsage est fait sur une doublure ajustée ayant devants, dos et petits côtés, et se

ferme au milieu du devant ; ce devant froncé et le dos sont pris dans l'épaule droite et le dessous de bras ; ne cousez pas la gauche, car il fait la fermeture. Les manches ont deux coutures et complètent le vêtement ; un léger pouf, dans le haut ; le col est en satin et il y a une ceinture assortie. Il faut 1 verge $\frac{3}{4}$, en 44 pouces, pour faire ce corsage pour une jeune fille de 14 ans.

No 401 est coupé dans les grandeurs de 12 à 16 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

IL ÉTAIT DANS LE VRAI

La mère.—Charles, n'as-tu pas honte de frapper ainsi ta petite sœur ? Tu devrais mieux connaître tes devoirs que cela !

Charles.—Maman, je les connais, mes devoirs, mais nous jouons à l'école, et c'est moi qui suis le professeur. Je suis correct.

UN ANGE TAPAGEUR

Toto (importuné par les cris de sa petite sœur, née la veille).—Je ne suis pas étonné que Dieu t'aie envoyée sur la terre, si tu faisais autant de bruit que cela dans le ciel.

UNE SURPRISE L'ATTEND

—“ Papa ”.

Ce mot était prononcé par une belle jeune fille, à la figure douce et gracieuse, encadrée d'une épaisse chevelure blonde, à la voix caline, au regard langoureux. Il s'adressait à un long vieillard sec, nerveux, d'aspect cassant, qui, assis dans son bureau, lisait les derniers rapports de la bourse.

—Bien, ma fille, qu'y a-t-il ?

—Papa, Gaston m'a demandé de l'épouser, et j'ai répondu : “ oui ”.

—Et puis ?

—Et puis, papa, j'ai cru qu'il valait mieux te prévenir afin que tu ne sois pas trop surpris lorsque Gaston viendra te demander ma main.

—Ne t'inquiètes pas, ma fille, ne t'inquiètes pas. Gaston sera encore plus surpris que moi.

Et le long vieillard, sec, nerveux et d'aspect cassant, compléta sa pensée en passant sa main osseuse autour de sa botte.

AMOUR FIN DE SIÈCLE

Lui (suscitant). — Ah ! comme je mourrais volontiers pour vous, ma chère.

Elle.—Et si je vous refusais ?

Lui (désespéré). — Je me tuerais.

Elle.—Je ne puis pas vous accepter, mais si vous m'aimez réellement, vous attendrez au moins jusqu'à demain.

Lui.—Cruelle, sans cœur, à quoi cela peut-il vous servir ?

Elle (le regardant avec un sourire de triomphe).—A quoi cela peut me servir ? Donnez moi au moins le temps de faire...

Lui.—De faire ?...

Elle (avec douceur).—... Assurer votre vie.

IL FAUT PROFITER DU BON MARCHÉ

Le colporteur.—Avez-vous besoin de jeunes oignons, madame ?

Mme Toubon.—Non, nous en avons dans la maison plus que nous ne pourrions en manger pendant deux ans.

Le colporteur.—Ils sont bon marché, madame. Je les vends un cent la botte.

Mme Toubon.—Ah ! Donnez-m'en vingt-cinq bottes, alors !

TOUS LES CHEMINS MÈNENT A ROME

Birasson.—Moi, j'épousais ma femme un mois après qu'elle m'eut accepté.

Birasson.—Et moi j'épousais la mienne trois jours après qu'elle m'eut refusé.

TRÈS FACILE

Alfred.—Comment Eugène fait-il pour vivre ? Il dit qu'il est trop orgueilleux pour mendier, et trop honnête pour voler.

Charles.—Il emprunte.

DEVINETTE



Le sergent-major.—Muller, s'est fait porter malade.

Le capitaine.—Et il est allé se promener après, hein ?

Le sergent-major.—Non, mon capitaine, je le vois d'ici.

**De \$4 à \$10,000
Chaque Mois.**

Nous distribuons 134 prix, compris entre les montants ci-dessus, à chacun de nos tirages mensuels. Pour plus de renseignements envoyez une carte postale et nous vous enverrons notre prospectus et notre plan de tirage.

**The Canadian
Royal Art Union, Limited,**
238 et 240 Rue St-Jacques,
Montréal.

Billets, 250, 500 et \$1.
11 billets de \$1 pour \$10.

Prochain Tirage,

Samedi, 31 Décembre '08

TRIO DE PROVERBES

L'ami de tous et d'aucun, c'est tout un.

x

Si langue oint, dent point.

x

Avec peu d'esprit on gouverne le monde.

SANGHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Quelques bons conseils pratiques ! L'eau bouillante enlève la plupart des taches de fruits ; verser l'eau bouillante sur la tache, comme au travers d'une passoire, afin de ne pas mouiller l'étoffe plus qu'il n'est nécessaire. Tout au contraire, elle rend presque indélébiles les taches d'œuf et de sang, en coagulant l'albumine qui y est contenue. La jus de tomates mûres enlève l'encre et les taches de rouille du linge et des mains. L'eau de pluie froide et un peu de soude enlève la graisse de toutes les étoffes qui peuvent se laver. Une cuillerée à soupe d'essence de tércenthine, ajoutée à la lessive, aide puissamment à blanchir le linge.

Bl. DE S.

La dernière profession de foi de Taupin :

—Moi, j'aime la rigolade. Avec moi il faut être bon vivant ; sans quoi, l'on n'a qu'à faire la mort.

La loi doit être claire, précise, uniforme ; l'interpréter, c'est la corrompre.—NAPOLEON IER.

Guibollard en colère :
—Oui, mon cher, je lui ai dit toutes ses vérités. Je vous prie de croire qu'il était dans ses petits souliers.

—Oh ! je comprends bien que cela ne le bottait pas.

Singularité de la langue maritime :
—“ Le flot a ramené hier, une épave démantelée et pourrie paraissant avoir été un bateau de pêche. Toute inscription était effacée à l'arrière. Cependant on remarquait encore un D à la coque...”

Monsieur et madame se promènent dans Broadway. Madame, entraînée obstinément monsieur (qui se méfie), vers les devantures des bijoutiers.

—Oh ! les beaux diamants ! Comme ils brillent ! Ils en font mal aux yeux...

—Justement, chère amie ; allons-nous-en.

PAUVRE ENFANT

Il a la sequeluche, ça nous fait mal de le voir souffrir aussi horriblement. Donnez-lui donc vite une dose de *Boume Rhumal*, ça le soulagera de suite. 151

Mlle ROSA CARPENTIER

AVAIT LA FIGURE TOUTE COUVERTE DE BOUTONS ; ELLE SOUFFRAIT DE PAUVRETE DU SANG ET DE FAIBLESSE FEMININE

Elle raconte sa guérison afin de faire connaître aux jeunes filles le remède qu'il faut prendre pour devenir bien et heureuses

Les mères devraient veiller avec soin sur la santé de leurs filles, car elles sont sujettes à des troubles qui peuvent avoir des suites fâcheuses. Que de cas l'on pourrait énumérer où des jeunes filles sont réduites au désespoir par le fait que leur mère ne leur a pas fait comprendre l'importance du développement physique. Ces jeunes filles souffrent de douleurs qu'elles ne peuvent expliquer. On remarque chez elles un regard morne, un teint blême ou verdâtre, et une langueur qui dénotent la maladie. Par la pauvreté et le peu de sang qu'elles ont, souvent ces jeunes filles ont la figure couverte de boutons, dartres ou autres humeurs. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le meilleur remède pour guérir toutes les maladies dont souffrent un si grand nombre de jeunes filles, elles enlèvent la cause et effectuent une cure absolue en nettoyant le système de toute impureté et en enrichissant le sang. Lisez le témoignage d'une charmante jeune fille qui doit la santé aux Pilules Rouges du Dr Coderre : “ Ma maladie date depuis neuf ans. J'étais faible, pâle et maigre, toujours mal à la tête, dans le dos et les jambes. J'avais des douleurs atroces dans le bas-ventre. Je souffrais aussi d'anémie causée par la pauvreté et l'impureté du sang. Il y a quatre ans, ma figure devint toute couverte de boutons et le cou plein de clous qui me faisaient bien souffrir. En différents temps, je me fis soigner par quatre médecins, mais ils ne purent rien faire pour moi. En lisant les témoignages de guérisons obtenues par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je résolus d'en faire l'essai. Je ne le regrette pas, car si je suis en santé aujourd'hui, c'est dû à ce remède. Je travaillai sans éprouver de fatigue et j'ai engraisé de 13 livres. Je n'ai plus de boutons sur la figure et mon teint est clair et bon. Toutes mes amies n'en reviennent pas de me voir si bien, car on me croyait en convalescence. Je recommande cet excellent remède à toutes celles qui souffrent comme moi ” Mlle ROSA CARPENTIER, Webster, Mass. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont la plus grande découverte du plus grand spécialiste français pour guérir toutes les maladies des femmes. Elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles sont surtout sans égal pour faire du sang fort, riche et pur, elles guérissent les irrégularités de toutes sortes, le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur



Mlle ROSA CARPENTIER

et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtes, le dos, mauvais goût, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies de l'âge critique, les pieds, les mains, les jointures et le corps ouillés. Les femmes enceintes peuvent les prendre sans danger, les nourrices verront leur lait augmenter en quantité et en qualité et elles sont sans égal pour aider à la formation des jeunes filles.

Pour les femmes qui prennent les Pilules Rouges du Dr Coderre, le moyen le plus sûr de se guérir est de consulter nos médecins spécialistes, car beaucoup de femmes prennent les Pilules Rouges du Dr Coderre, et ne se traitent pas de la manière voulue. Nous vous invitons donc de ne pas hésiter mais de consulter nos médecins. Vous n'avez absolument rien à payer. Sans crainte écrivez leur une description complète de votre maladie, dites leur tout, ne leur cachez rien, car les médecins seuls verront vos lettres. Il vous répondront en vous donnant de bons conseils, et comment vous soigner afin de guérir le plus tôt possible. Adressez : “ Dépt. Médical, Boîte 2306, Montréal.” Les femmes qui préfèrent consulter nos médecins à nos bureaux, No 271 Rue St-Denis, peuvent se présenter tous les jours de 10 h. m. à 5 p. m., excepté le dimanche. Consultations, avis et examens gratuits. Venez immédiatement, ne perdez pas de temps et d'argent en vous faisant soigner par des personnes sans expérience, mais adressez-vous de suite à nos médecins.

Méféz-vous des Imitations. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne se vendent jamais à la douzaine, au cent ou à 50c. la boîte. Les pilules qu'on vous offre ainsi à bon marché sont de dangereuses imitations. Refusez-les. Les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges chaque. Si vous craignez d'être trompés chez votre marchand, envoyez-nous 50 cent. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat poste pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du monde, pas de douane à payer. Adressez : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Montréal, Canada.

BOVRIL

UN THÉ DE BŒUF

préparé en ajoutant une cuillerée à thé de l'extrait à une tasse d'eau chaude.

BOVRIL est savouré et conservé par tous les invalides quand tous les autres aliments sont rejetés.

Demandez-le

A VOTRE PHARMACIEN OU A VOTRE EPICIER.

FAITES USAGE

GOMME DU Dr ADAM

POUR LE MAL DE DENTS

Arrête le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

BUY



THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché. A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

GRATIS AUX FEMMES!



"LA SANTÉ DE LA FEMME"

Est le titre d'un précieux petit livre écrit par une femme et qui traite des maladies particulières à la femme. Une copie de ce livre sera expédiée absolument pour rien, aux femmes qui n'en feront la demande. Écrivez donc, aujourd'hui pour une copie de ce livre qui vous fera connaître vos symptômes, comprendre votre maladie et recouvrir la santé perdue en vous enseignant le remède propre à votre mal.

1000 FEMMES

Ont été guéries cette année en se servant du **COMPOSÉ VÉGÉTAL** et des **TABLETTES UTERINES** de JULIA RICHARD. Si vous souffrez de maux particuliers à votre sexe, laissez moi vous guérir.

Mme JULIA C. RICHARD

B. de Poste -- Boite 996,

MONTREAL

P.S. Veuillez mentionner dans votre lettre que vous avez lu cette offre dans le "SAMEDI".

(Suite de la page 10)

Succursa. Il n'est impossible de donner une appréciation raisonnée sur une ligne d'écriture sans même avoir votre signature. Veuillez écrire de nouveau et vous conformer aux conditions que vous trouverez sur le coupon de prime.

Pinson. Esprit ductif et froid. Volonté puissante, impulsive et persévérante. Sens pratique, économique et mercantilisme.

Annette L. A. J. Amour de l'étude, du théâtre, de la littérature et de la musique. Grande puissance d'affection.

Nous dansons. Caractère violent, excitable, mais peu rancunier. Bruquerie, franchise et générosité.

Mme. Versatilité, manque d'initiative, d'énergie et de persévérance. Ruse et défiance.

Marche Combe. Tempérament pacifique et calme, dispositions joyeuses, imagination vive et ardente.

I. H. Nola. Volonté ferme, énergique et très décidée. Ambition, activité et sens pratique.

Un petit Bossu. Égoïsme, orgueil, ambition, audace et curiosité. Esprit assez observateur, mais ayant peu de discrétion.

Vielle de Parme. Sens artistique, délicatesse de goût et de sentiments. Nature tendre, sensible et passionnée.

Caline. Nature indécise, rêveuse et timide. Imagination romantique. Jugement quelque peu erroné.

Poisson d'Averil. Originalité, fermeté, discrétion et prudence. Vues larges et progressives, entente des affaires.

Monte. Amour de la chicane, des voyages, des aventures et de la politique. Vous êtes violent, volontaire et obstiné.

Mylo. Nature fantasque et capricieuse, coquetterie, rêverie et imagination romantique et passionnée.

D. Bess. Manque d'ordre, de méthode et d'économie, indolence, prodigalité, inconstance et indécision.

Natide. Votre écriture montre de l'énergie, du courage et de l'ambition; assez d'activité, mais une grande lenteur de décision. Je crois que vous ferez votre chemin.

Abin. Nature froide, discrète, concentrée, ne se livrant qu'à bon escient. Cœur assez tendre mais peu démonstratif.

City Girl. Économie domestique, amour du travail, ponctualité et méthode. Assez bon courage et sens pratique.

Orgueilleuse. Caractère bizarre, à la fois timide et audacieux, passionné un moment, l'instant d'après, d'une froideur de glace.

Nistor. Intelligence mercantile, amour de l'argent, du travail et du progrès. Volonté souple en même temps que puissante.

Raisin Bleu. Manque d'ordre et d'économie. Nature peu discrète. Amour de la flatterie et des plaisirs bruyants.

Juliette G. W. Inconstance en amour, indécision, manque de prudence. Activité, jovialité et économie domestique.

Éliane F. Goûts délicats et raffinés, noble et élévation de sentiments. Orgueil immense, tenacité et clairvoyance.

10,000 DE PRIMES GRATUITES CHAQUE MOIS

Offertes à tous les propriétaires des bons données pour rien par les fournisseurs. *The Back River Park*, Chambre 511, Bâtisse du Board of Trade.



GRATIS! Une Bague Doublée en Or ou un Bracelet Gourmelle

N'ENVOYEZ pas d'argent. Seulement votre nom et votre adresse sur une CARTE POSTALE, et nous vous enverrons 20 paquets de CACHOU AROMATIQUE (délicieuse composition pour parfumer l'haleine) que vous vendrez pour nous, si vous le pouvez, à 5c le paquet. Après la vente, nous vous enverrons notre argent, \$1.00, et, en retour, nous vous enverrons, FRANCO, à votre choix, une des magnifiques primes représentées ci-contre. Marchandises non vendues retournables. Mentionnez ce journal.

Véritable Cadenas, avec une Clef.

TISDALL SUPPLY CO., SNOWDON CHAMBERS, TORONTO, ONT.

PRE-SERVEZ VOUS VOTRE ENFANT, VOTRE MARI, VOTRE FRERE, VOS PARENTS

Le Purificateur Tonique du Sang

du Dr LUSSIER, préparation au vin de Sherry. Pour les Convalescents, les maladies dues à l'Impureté du Sang, dérangement des organes internes, etc. Demandez nos circulaires et certificats. Bureau de Montreal: 41 Banque du Peuple. La Cie Médicale de Valleyfield.

trempée, cœur tendre, sympathique et généreux. Excessif contrôle sur ses propres sentiments.

Jeanne C. - Application au travail, courage et sévérité de jugement appliquée avec une égale rigueur à ses propres défauts et à ceux d'autrui.

Bruno Curieuse. - Votre écriture dénote un caractère défiant, rusé et susceptible. Une âme ardente, passionnée et jalouse.

R. de L. - Vous êtes fier, orgueilleuse et indépendante. Très audacieuse et d'une volonté excessivement tenace.

Lamie de Bernache. - Manque d'ordre et de persévérance. Nature romantique, coquette et portée à l'exagération. Peu de constance.

Boule en train. - Tempérament calme, pondéré, réfléchi. Décision lente mais sûre, persévérance, exactitude et honnêteté.

Lilas. - Nature cas-sante, tout d'une pièce, absolument volontaire. Froideur et sécheresse de cœur. Activité, silence et concentration.

Voltaire. - Loyauté, courtoisie, noblesse et élévation de sentiments. Goût pour les arts, les lettres et tous les plaisirs de l'esprit.

Antoine. - Nature fière, présomptueuse et dominatrice. Mélange de réserve et de confiance, de discrétion et de laisser-aller. Prudence.

Cœur de fer. - Timidité, défiance et réserve, nature aimante et sympathique pour qui la connaît bien, mais se montre rarement sous son vrai jour. Grandes aptitudes musicales.

Bina. - Vous êtes d'un naturel sensible, tendre et impressionnable, mais vous manquez d'initiative, d'activité, d'économie et de persévérance.

K. F. - Dissimulation, susceptibilité, jalousie, ambition et défiance, courage, audace et esprit fécond en expédients. Vous réussirez dans la vie, mais il est douteux que vous vous fassiez aimer.

Collinette. - Caractère passionné et véhément. Vues larges et progressives, instinct dominant et grand pouvoir de persuasion.

Florentine. - Manque de logique et de perception, caprices, étourderie, indolence et sensualité. Amour des fêtes, du sport et de la bonne chère.

Baton-Rouge. - Nature rêveuse, silencieuse, impressionnable et mélancolique. Beaucoup d'amour, de sincérité et de constance.

Danoso. - Sens pratique assez développé, tendresse, sensibilité, douceur et générosité. Intelligence mercantile et ambition. Grande loyauté envers les amis.

Rigolette. - Très forte et courageuse nature, esprit vindicatif et dominateur, sûreté d'appréciation et fécondité de pensées.

Stellina. - Goût pour la musique et le théâtre, aucun talent spécial, cependant. Nature délicate et timide, mais assez énergique à l'occasion.

Le Samedi. - Tendresse à la mélancolie, enthousiasme, activité, ambition et originalité. Votre nature est tendre et sympathique.

Glavin. - Vous êtes original, habileur et jovial, très tenace dans vos résolutions, amoureux et assez constant, quoi qu'un peu... comment dirai-je?... Si coquette avait un masculin!

Tison. - Sens littéraire, nature aimante, taquine et enjouée, amour des compliments, des fêtes et de la toilette. Êtes-vous satisfaite de la réponse que je donne à votre amoureux?

Clair. - Bonté, douceur, sensibilité, générosité et constance. Plutôt disposée à l'amitié qu'à l'amour. Très passionnée parfois cependant.

Le Gallion. - Esprit observateur, abondance de pensées, mais difficulté d'expression. Amour de l'étude, de la littérature et de la politique.

Pas tout seul. - Manque d'ordre et de sens pratique. Véhémence et exaltation de sentiments, coquetterie et inconstance.

K. E. - Nature virile, ardente, forte, énergique, courageuse et persévérante. Grande puissance de persuasion et habileté financière.

Hélène. - Naïveté, franchise, confiance et crédulité. Gourmandise, indiscretion et flatterie. Habileté aux travaux manuels et amour du confort.

Amateur de théâtre. - Vous êtes studieux, grave, rangé et discret. Caractère un peu irrégulier, mais très entreprenant et énergique.

Le Coq de Fall River. - Ce coq possède presque toutes les qualités bonnes et mauvaises de ses congénères. Fier, audacieux, vindicatif et volage. En plus une certaine dose d'originalité.

Charlott. - Franchise, loyauté, délicatesse de conscience, nature ardente, susceptible d'aimer jusqu'au sacrifice. Amour de la retraite.

Arthal. - Instinct dominateur, vues larges et progressives, sûreté de jugement et force de volonté. Affections fortes mais peu expansives.

(A Suivre.)

VOULEZ-VOUS UN TERRAIN DE \$250 ?

Vous l'acquerez pour rien en demandant à vos fournisseurs, pour chaque achat de 25 cents fait chez eux, un bon de *The Back River Park*, Chambre 511, Bâtisse du Board of Trade.

SUCRÉS ASSURÉ

Le Baume Rhinal soulage et guérit la consommation. 152

UN TRESOR

pour les Mères

Mères, veillez bien sur vos jeunes filles pâles, faibles, et à la mine abattue, souffrant d'irrégularités et de faiblesses qui minent leur vie dans sa base et les entraînent promptement dans la tombe, pauvres fleurs fanées sans avoir pu s'épanouir. Le "Kooenay Cure" les sauvera et les ramènera à une santé parfaite. Il est administré à temps. Mères, n'apportez aucun délai pour leur donner ce remède sûr et certain, recommandé par tant de personnes intelligentes et reconnais-santes du Canada, et des contrées avoies.

En vente chez votre pharmacien ou à la RYCKMAN MEDICINE CO., LIMITED, HAMILTON, ONT.

En vente chez P. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montreal.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prrière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 28

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

GRATIS! Une jolie *Bague* en double d'or avec une pierre de couleur assortie à votre anniversaire de naissance, monture à griffes; aussi, une épingle de garnie d'une opale, style "Tiffany". Vous ne payez rien. Vous envoyez simplement votre nom et votre adresse sur une carte postale et nous vous adressons 12 paquets de Parfum Pétal, à vendre pour nous, si vous le pouvez, à 10 cents l'un. Quand vendus, envoyez nous notre argent et nous vous enverrons gratuitement les deux primes. (A chaque mois est attribué une pierre précieuse. Toute personne portant la pierre attribuée au mois de sa naissance, s'assure une grande et infaillible bonne chance.) Ces bagues surpassent en beauté toutes les primes gratuites ayant déjà été offertes au public. Envoyez votre adresse sur une carte postale. Pas d'argent requis et Parfums retournables si non vendus. Mentionnez ce journal. **Petal Perfume Co.,**
92 Adelaide Street E., Toronto, Ont.

Pourquoi payer Une Piastre ?

Le Bain Turc au LAURENTIENS est le plus complet de tous au Canada. C'est le seul qui ait une chambre à vapeur ou un bain à vapeur en communication. Alors pourquoi payer une piastre quand vous pouvez avoir quelque chose de mieux pour 50 cents ?

Bain Turc complet, avec Bain à Vapeur comme supplément, **50c** tous les soirs de 6 à 10 hrs.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m. Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

On demande des Elèves.

Casso-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 158



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casso-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mlle A. Aubertin, Mlle H. Caron, Mlle M. Riley, Mme Savarin, A. L. Dupont, J. Girard, O. Warcaudt (Montréal), Mlle E. Savard (Hull, Q.), Mlle F. Meloche (Lachenaie, Q.), E. Bondy, J. L. J. Bouchier (Ottawa, O.), W. Deschamps (Québec, Q.), Mlle R. Veilleux (St-Stanislas, Q.), O. Filteau (Amherst, Me.), E. Desrosiers (Brunswick, Me.), Mlle A. Dallaire, E. Bussier, M. L. Pellerin, J. D. Thibault (Fall-River, Mass.), A. Canture, S. Goussard (Haverhill, Mass.), A. Lebrun (St-Leonard, Me.), Mme H. Artigues, Mlle S. Puyau, J. Dorbes, J. M. Desaut, F. A. Puyau (Nouvelle-Orléans, La)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mme H. Artigues, 646 Dumaine (Nouvelle-Orléans, La), Mlle E. Savard (Hull, Q.), A. Canture, 5 Beach, S. Rousseau, 42 Beach (Hull, Q.), Massé, Mlle M. Riley, 275 St Urbain (Montréal, Q.)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 cents en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

OFFICE DE MEDECINE HARVEY
424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal.

Proverbes arabes :

—Fou est celui qui veille tandis que les autres dorment. Fou est celui qui dort pendant que les autres veillent.

—La faim vient de Dieu et la malpropreté du diable.

—On ne peut être raisin sec avant d'avoir été raisin vert.

—Les jours d'hiver sont des jours de marmite.

QUI CHERCHE TROUVE

Tout le monde trouve le *Bain Rhumal* sans le chercher et trouve en même temps la santé; ce précieux remède est une garantie assurée contre les affections pulmonaires. 25c. partout. 150

TOUT LE MONDE PROPRIÉTAIRE POUR RIEN

Demandez à vos fournisseurs les bons de *The Back River Park*. Chambre 511, Bâtisse du Board of Trade.

QUATRE LOTS DE \$250 POUR RIEN

En demandant à vos fournisseurs, pour chaque 25 cents d'achat, un billet de tirage de *The Back River Park*. Chambre 511, Bâtisse du Board of Trade.

Meubles Meubles

SATISFACTION OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement: les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvert tous les soirs.

F. LAPOINTE

Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix

1551 RUE STE-CATHERINE

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT / A Montréal, - \$1.00 par an / Hors Montréal, \$3.00 "

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de chromos lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, paysages, objets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monte Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

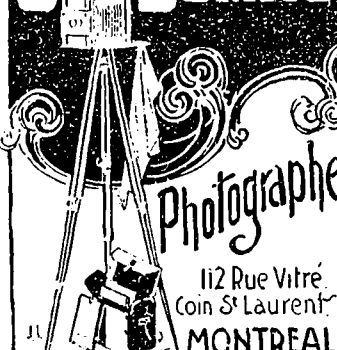
No 35 Rue St-Jacques, Montréal

The Promotive of Arts Association, Ltd.
 Incorporé par lettres patentes on date du 7 octobre 1896.
48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux
 ET D'OBJETS D'ART
Tous les MERCREDIS
 Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle
 TOUS
Les Premiers Mercredis du mois.
 Prix du billet, **25 cents.**

Le départ pour la chasse.
 Madame à monsieur.
 —Tâche seulement mon ami de tirer les choux ; je me charge, moi, de trouver la perdrix.

J. A. DUMAS

Photographe
 112 Rue Vitre,
 Coin St-Laurent,
MONTREAL.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ AUX ENFANTS **SIROP DU D^r CODERRE**

PILULES DE Noix Longues
 (Composées)
De McGALE
 POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Dr A. SAUCIER
 DENTISTE
 Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
 Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.
1717 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Fausces dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, ches

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
 DENTISTE
 Heures de consultations : 9 hr a.m. à 8 p.m.
 Tél. Bell 2818 **20 Rue St-Laurent**

Définition de l'Angleterre, d'après lord Salisbury :
 La Belle aux dents dormants.

Presque pour Rien !
 EN ALLANT CHEZ
HENRI ALLARD
 411 Rue Craig
 VOUS TROUVEREZ

- Cigares de 5 cts pour 4 cts
- Cigares de 10 cts, 3 pour 20 cts
- Steak et patates frites 25 cts
- Pork and Beans 5 et 10 cts
- Huitres à la mesure (bulk) 35c la pinte
- Huitres à la doz., triées à la main 20 cts
- Huitres frites, la doz. 30 cts
- Chops 25 cts

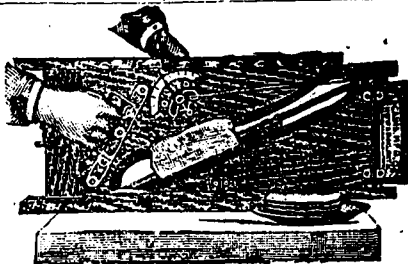
VIN St Lehon
 Naturel
 Tonique
 Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE
 Seuls Agents pour le Canada.



LAPRÈS LAVERGNE
 Photographes
 N°360 RUE ST DENIS
 TÉL BELL 7283 MONTREAL
 MARCHAND 843 P.Q.

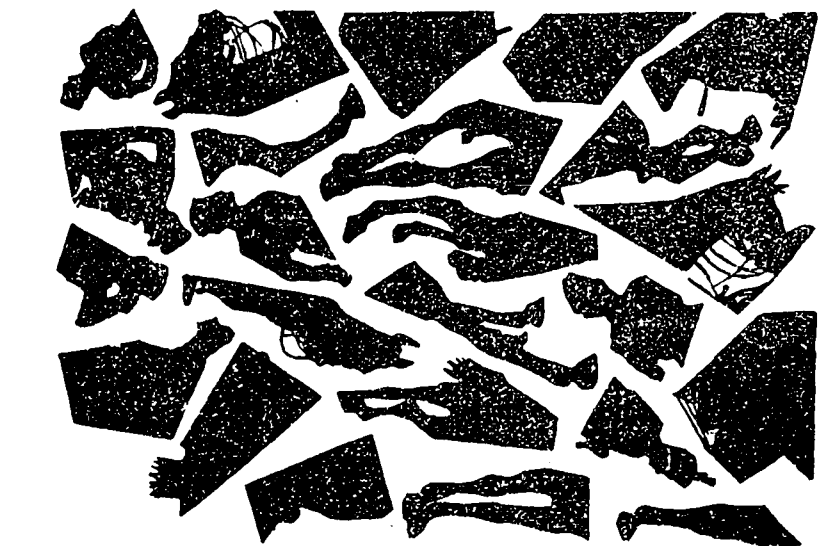


TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de
COUTELLERIE Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez
L. J. A. SURVEYER, Quinecaillier
 6 Rue St-Laurent.

Un manifestant s'est tiré d'une bagarre politique avec un œil poché et des contusions un peu partout, ce qui ne l'empêche pas d'avoir le mot pour rire.
 —On parlait du coup d'Etat... dit-il. Eh bien ! moi, j'ai reçu des tas de coups !

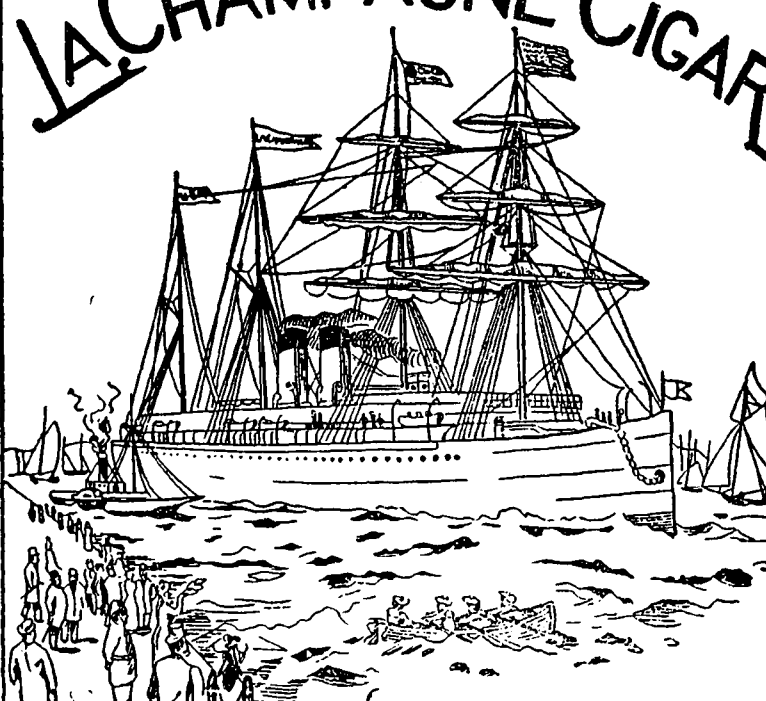
LES CIGARES et CIGARETTES
Chamberlain
 . . . SONT . . .
FIN DE SIECLE
 ESSAYEZ-LES !
DIX Cents

Casse-tête Chinois du "Samedi"—No 160



INSTRUCTIONS A SUIVRE
 Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition, UN DÉTACHEMENT DE CAVALIERS.
 Colloz les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
 Aux 5 premières solutions tirées au sort partiel celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 11 décembre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.